This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 3 9015 00391 441 6
University of Michigan - BUHR

SE TAIRE
ET FAIRE

BD
22
.R5

CHARLES RICHARD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ESQUISSE

D'UNE

PHILOSOPHIE

SYNTHÉSISTE

CRITÈRE DU JUGEMENT

CONCEPTION GÉNÉRALE DU MONDE

RÈGLE DE CONDUITE

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1875

ESQUISSE

D'UNE

PHILOSOPHIE SYNTHÉSISTE

CHARLES RICHARD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

73

ESQUISSE

D'UNE

PHILOSOPHIE

SYNTHÉSISTE

4 2 5 3

CRITÈRE DU JUGEMENT
CONCEPTION GÉNÉRALE DU MONDE
RÈGLE DE CONDUITE

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1875

Vignaud Lib
6-12-28.

AVANT-PROPOS

L'instruction philosophique a pour objet, de mettre l'homme en mesure de formuler, dans tous les cas, le jugement le plus droit et de prendre la détermination la plus sage. C'est l'instruction par excellence, devant laquelle les autres ne peuvent être comptées que comme des auxiliaires. Ceux qui la possèdent savent seuls, diriger leur vie dans la voie du bien réalisable, et méritent seuls, le titre d'êtres raisonnables. Le nombre en est malheureusement très restreint, et il est bon de travailler à son accroissement.

C'est précisément le but que je me propose, sans me faire illusion sur les difficultés qu'il présente. Mais quand on prend une plume, et qu'on s'arme

un instant, de cette flèche puissante de la pensée, j'estime qu'il vaut mieux viser haut que bas.

Aussi n'ai-je nullement l'intention de cacher au lecteur, certaine prétention qui, à une époque féconde en novateurs, a peu de chance d'être accueillie favorablement. Je me propose, sans qu'il y paraisse, de jeter les bases d'un système philosophique, capable de faire école et d'engendrer des disciples. A ceux qui trouveraient que cette prétention est regrettable, je répondrai que sans elle, je les aurais sans doute, encore moins satisfaits, et que, par suite, elle a bien sa petite valeur. J'ajouterai, pour les désarmer complètement, que mon apparente outrecuidance, peut aller de pair avec une profonde humilité, qui est le fond de mon caractère, attendu que, en nos temps rudimentaires, il peut très bien arriver à une sornette, de susciter des adhérents et même des enthousiastes. Après cette déclaration, évidemment philosophique, j'espère qu'il ne viendra à la pensée de personne, de me reprocher une témérité qui, avec ce correctif, présente un caractère tout-à-fait anodin.

Puisque je me trouve sur la pente des aveux, confessons encore une toute petite prétention. Je me propose, chemin faisant, de prendre la défense du bon Dieu et de l'âme, si cruellement traités de nos

jours, par Auguste Comte et ses disciples. Si l'on m'objecte ici, que Dieu n'a pas besoin d'un si petit auxiliaire, je répondrai, premièrement :

« Qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. »

Secondement :

Que si un argument a pu chasser son image du cœur de l'homme, un autre argument peut fort bien l'y faire rentrer, et que c'est d'ailleurs toujours une tentative louable. Seulement, après le cruel traitement que le matérialisme moderne lui a infligé, je ne me promets pas de le ramener parfaitement intact. J'y ferai de mon mieux. C'est tout ce que je puis dire, et c'est tout ce qu'on peut raisonnablement me demander.

J'ai mis quelques soins à combattre la réputation d'ennui et d'aridité, dont mon sujet jouit généralement dans le public. Toutefois, l'homme est encore si peu enclin aux travaux de la pensée, que je n'ose me flatter d'avoir réussi autant qu'il serait désirable. Cependant comme il n'est pas douteux, que j'aurais encore moins réussi, en ne tentant absolument rien, je n'ai pu hésiter longtemps, sur la détermination à prendre.

Entrons donc en matière et si, contre mon attente, le sort avare ne me réserve qu'un seul disciple, comme à Hégel, j'espère que plus heureux

que mon confrère germanique, je n'aurais pas la douleur de me dire, à mon heure dernière, que cet unique disciple ne m'a pas même compris.

Cet avantage est mince, il faut en convenir, mais un philosophe doit savoir se contenter de peu. C'est un exemple salutaire qu'il fait bien de donner au début de ses théories, à une époque où si peu de gens sont faciles à contenter.

INTRODUCTION

On se demande quelquefois, pourquoi certains philosophes, ne peuvent arriver à se faire comprendre.

La raison en est simple.

C'est que ces philosophes ne se comprennent pas eux-mêmes. Or, quand on ne sait pas ce qu'on veut dire, il est rare de rencontrer des gens qui le sachent à votre place. Si pourtant il s'en présente quelques-uns, qui, plus confiants ou plus naïfs, veulent bien trouver dans un écrit, un sens qui n'y est pas, et tenter d'expliquer l'inexplicable, il est certain que leurs efforts, ne peuvent aboutir qu'à greffer une obscurité sur une autre, ce qui évidemment, n'éclaircit rien.

Chacun sait que Spinoza et Hégel, pour ne citer que ces deux remarquables exemples du genre énigmatique, ont eu des commentateurs officieux, qui se sont voués à la tâche ingrate de rendre intelligible, ce qui certainement, ne l'avait jamais été dans l'esprit de ces illustres penseurs. Personne n'ignore aussi, que ces tentatives laborieuses, n'ont eu d'autre résultat, que de prouver — ce qui était déjà généralement admis — qu'il n'y avait absolument rien à tirer de leurs nuages, pas même un éclair.

Comment des hommes doués d'une intelligence supérieure, fortifiée par un vaste savoir, peuvent-ils être ainsi conduits à concevoir et à écrire des choses vides de sens?

Il n'est pas difficile de s'en rendre compte.

Notre esprit, ainsi que l'expérerience de chaque jour le prouve, est accessible à des entraînements, qui le poussent hors du possible et du réel. Quand il en est là, devenu le jouet d'illusions singulières, il subit une sorte d'ivresse spéculative, qui n'est pas sans analogie, avec celle qu'engendre les spiritueux vulgaires. Les génies les plus puissants, les plus scientifiques même, ne sont pas exempts de cette faiblesse, tribut inévitable de notre imparfaite nature. C'est ainsi qu'on voit Leibnitz, s'aventurer à expliquer l'inexplicable péché originel, à l'aide

de l'emboîtement concentré de tous les germes de l'espèce humaine, dans le corps de son premier père biblique ; Newton, un géomètre pourtant, tenter, avec le secours des mathématiques, de tirer au clair le ténébreux apocalypse et arriver aux résultats les plus extravagants ; Fourier, ordinairement si sur et si pratique, abusant de l'analogie, se livrer aux combinaisons les plus fantaisistes sur les évolutions cosmogoniques de ce monde ; Kant enfin, après une analyse profonde, nous déclarer que cet univers, au sein duquel nous vivons, n'existe pas en soi, et n'est par conséquent, qu'une vaine apparence.

Ces résultats et tant d'autres, bien que choquant ouvertement le sens commun, produisent cependant une impression moins désagréable, que la phraséologie confuse de certains maîtres. Là, impossible de trouver dans l'imprévu et l'originalité des résultats, la plus petite matière à distraction. Partout l'ennui s'épanouissant dans l'obscur, décourageant les intentions les plus fermes et produisant, comme conséquence finale, un éloignement de plus en plus marqué, pour les études philosophiques.

Cependant, comme ces études sont indispensables à l'homme, puisqu'il n'en est pas un qui n'ait besoin d'abstraire, de généraliser, de reconnaître

certains principes, de concevoir le monde d'une certaine façon, chacun le fait à sa manière, sans préparation, sans méthode, c'est-à-dire assez mal.

Il en résulte sur toutes choses, excepté sur les matières purement scientifiques, une divergence d'opinions, une logomachie d'expressions qui, particulièrement en politique, atteignent les dernières limites de l'extravagance.

L'anarchie des idées ayant comme conséquence directe, l'anarchie des actes, il arrive que la société qui en est atteinte, chevauche, suivant la grotesque comparaison de Luther, comme un homme ivre, s'affaissant tantôt à droite, tantôt à gauche, et qu'il faut de temps à autre, remettre en selle pour l'empêcher de rouler à terre.

Si à cette anarchie on parvenait à substituer une unité suffisante, il est clair qu'on replacerait d'aplond sur ses étriers, le triste cavalier chancelant, et qu'il pourrait alors, continuer sa route d'un pas moins tourmenté.

Telle est la grande œuvre à réaliser, et à laquelle je désire apporter mon modeste concours.

Comment s'y prendre ? Est-ce en tentant de répandre une foi nouvelle, ou de faire revivre celle dont l'astre parait s'éteindre ? Qui donc oserait, au point où nous en sommes, s'aventurer dans une

entreprise aussi téméraire? A coup sur, ce n'est pas un philosophe.

Mais si l'unité d'action et la discipline des intelligences, ne peuvent plus être obtenues par la foi, il reste à voir si elles ne peuvent être réalisées, autant qu'il est nécessaire, par une commune manière d'envisager les phénomènes de ce monde et de les apprécier.

C'est ce que nous nous proposons d'examiner dans l'étude qui va suivre.

CHAPITRE PREMIER

De la Méthode.

Il y a longtemps que de sages règles ont été formulées par les penseurs, sur la marche à suivre pour atteindre plus surement la vérité. Une foule de traités classiques les exposent, et si l'on cherchait bien, on trouverait certainement, que Thalés s'en est occupé bien avant Descartes. Mais sans chercher beaucoup, on trouverait aussi, que ces règles ont été géneralement peu observées, par tout le monde, et en particulier par les philosophes qui, les premiers, auraient dû donner l'exemple de leur respect.

Mon intention n'est nullement de tenter de leur ajouter plus de force, en les présentant sous une autre forme ; ce serait peine perdue. Il est évidemment préférable de les simplifier. Je me bornerai dans ce but, à les réduire à deux préceptes d'une telle simplicité, que tout le monde va trouver étrange

qu'ils ne soient pas universellement observés, bien que chacun les méconnaisse chaque jour.

Savoir ce qu'on veut dire ;

Le dire clairement et d'une manière agréable.

Telle est, en deux mots, la vraie méthode philosophique, dans ce qu'elle a d'essentiel. Hors d'elle, la plus belle science du monde est stérile, parce qu'elle est sans application, et ne mérite pas de figurer dans l'inventaire des connaissances humaines. Un trésor caché et sans emploi, ne profite évidemment à personne et personne ne s'en soucie.

Pour savoir si l'on comprend bien soi-même, ce que l'on veut faire comprendre aux autres, le moyen est facile; il suffit de ramener sa pensée aux limites d'une proposition simple, dont voici la formule générale, connue du dernier des lettrés : *une chose sous certaines conditions, est telle, sous d'autres conditions.* La proposition une fois dégagée, il ne s'agit plus que de la faire accepter à l'aide d'une démonstration ou d'une persuasion.

C'est ici que le deuxième précepte trouve son emploi.

La démonstration, on le sait, est un enchaînement de propositions, dont l'une amène l'autre dans notre esprit, en commençant par une première qui est tenue pour vraie. Elle ne peut jamais être ni trop claire ni trop élémentaire, même quand elle s'adresse à des intelligences cultivées, car celles-ci, comme les autres, quoique à un moindre degré,

ont leurs lacunes et leurs défaillances. Quant à la forme agréable qu'elle doit s'efforcer de revêtir, elle est réclamée par cette considération majeure, que l'ennui alourdit l'esprit et le rend moins apte à comprendre.

La persuasion est une œuvre d'art, ou le sentiment joue un rôle beaucoup plus actif que la raison, et, bien que la philosophie soit quelquefois amenée à l'utiliser, elle ne doit occuper dans sa méthode, qu'une place secondaire.

Un livre est formé de chapitres, chaque chapitre doit avoir pour objet une ou plusieurs propositions particulières, et le livre tout entier, être, sous ce rapport, dans les mêmes conditions que les chapitres qui le composent. Il faut encore, que les dites propositions soient claires et intelligibles; sans ces conditions premières, il ne peut y avoir que confusion dans l'esprit de l'auteur, comme dans celui du lecteur, c'est-à-dire œuvre nulle et non avenue.

Ce critère trouve encore son application, dans toutes les formes de l'expression, depuis le discours solennel, jusqu'à la simple causerie, et pour embarrasser un beau parleur que sa faconde égare, il n'y a, le plus souvent, qu'à le prier de vouloir bien formuler sa proposition. Il n'est pas rare alors, de le mettre dans l'impossibilité d'en trouver une, et de l'amener par là, à reconnaître tacitement, qu'il parle pour ne rien dire, ainsi qu'il arrive tous les jours, à la grande majorité des humains.

C'est en grande partie, faute d'avoir suivi une marche aussi simple, que la philosophie, malgré son utilité fondamentale et l'illustration de ses interprètres, a jusqu'à ce jour échoué au seuil de la vulgarisation, sans pouvoir le franchir. C'est un échec qu'il lui importe de réparer. Pour y parvenir, elle n'a qu'à descendre enfin de son nuage, poser pied à terre, et se mettre à parler aux humains un langage qui soit à leur portée. C'est ce qu'elle obtiendra, en se soumettant au joug facile, de la méthode élémentaire et même naïve, que nous venons d'indiquer.

CHAPITRE II

De la Philosophie en général, et de la Philosophie synthésiste en particulier.

La philosophie, à l'origine des choses, a été la science tout entière accessible à l'homme. Mais la science ayant peu à peu étendu ses conquêtes, a senti le besoin de se diviser en branches distinctes, pour assurer sa marche et éviter la confusion. La philosophie proprement dite, a alors pris rang parmi ces divisions, à titre de directrice suprême et de centre de ralliement. Devenue science spéciale à son tour, elle s'est réservée de fournir aux autres, leurs principes et leurs méthodes, semblable au soleil qui, en se détachant peu à peu de ses planètes, est resté au milieu d'elles, pour les vivifier et les conduire.

La philosophie peut donc se définir, la science des principes de la connaissance et des méthodes qui permettent de l'atteindre. Mais, hâtons-nous de le dire, cette définition, malgré l'importance du rôle qu'elle lui assigne, est loin de la présenter dans

toute son étendue. Elle donne bien une juste idée de son rôle classique ou, si l'on veut, pédagogique, mais elle laisse dans l'ombre, ses admirables visées spéculatives. Or, c'est précisément, par ce rôle délicat et profond, qu'elle séduit les esprits d'élite et intéresse jusqu'aux esprits vulgaires.

L'homme, quoiqu'on en dise, ne peut détourner son attention, du mystérieux problème des origines, des fins, et des lois qui unissent ces deux termes. Il lui faut absolument, une conception générale du monde et de ses propres destinées. Ce besoin impérieux, qu'on rencontre même chez les enfants, explique le prodigieux succès des religions, malgré les griefs nombreux dont s'arme l'histoire, pour saper leur prestige. Les religions donnent, en effet, à l'homme, une réponse simple, précise, sur ce qu'il doit faire, sur ce qui l'attend, sur les inconnus qui l'inquiétent, et c'est ce qui leur assure cette force et cette résistance opiniâtre à tout changement, dont les impatients s'irritent. Mais malgré leurs succès, elles n'ont jamais satisfait tous les esprits, et le nombre va sans cesse croissant, de ceux qui ne se contentent plus de leurs solutions. Quoiqu'on puisse en dire, c'est un fait que nul ne peut songer à contester, et que chacun est en mesure de vérifier, en regardant autour de lui.

La philosophie se trouve ainsi, plus que jamais, mise en demeure, de reprendre un à un, les graves problèmes qu'agite, malgré lui, l'esprit chercheur de

l'homme, et de présenter, à son tour, les solutions qui paraissent devoir le satisfaire. C'est ici que commence sa mission la plus haute, et qu'elle mérite le nom de synthésiste dont nous nous sommes permis de la baptiser.

Sous ce nouvel aspect, la philosophie a pour objet l'étude des lois supérieures qui régissent l'homme dans ses rapport avec le monde. Elle lui enseigne ce qu'il doit faire, pour ne pas troubler l'harmonie générale de ces lois, et dans quelle mesure il peut leur prêter son concours. N'examinant les phénomènes que de haut et d'ensemble, elle applanit les difficultés, résout les divergences et aspire ainsi, à constituer l'unité des esprits, par l'unité de point de vue, la seule conciliable, avec l'indépendance individuelle et, par conséquent, la seule possible.

Pour qu'une philosophie soit complète, il faut qu'après avoir fourni une conception générale du monde, elle descende de ces hauts sommets de la spéculation, et se mette humblement au service des besoins de la vie pratique. L'utilité étant la pierre de touche de tous les systèmes, c'est surtout par ce nouvel aspect, qu'elle a l'espérance de se faire apprécier et accepter par le plus grand nombre. La philosophie synthésiste n'a garde de manquer à ces conditions essentielles, sans lesquelles, comme tant d'autres, elle ne mériterait pas de sortir du champ stérile des rêveries. A côté de ses vues générales et d'ensemble, elle a soin de formuler, ce qu'il importe

le plus à l'homme de connaître, un critère facile des jugements, et une règle de conduite à la fois simple et bienfaisante. Elle procure ainsi à celui qui s'en pénètre, le moyen de vivre en paix avec sa conscience, c'est-à-dire d'être heureux et fort autant que sa nature le comporte. Comme on le voit, si elle pêche par quelque point, ce n'est certainement pas pas ses intentions, dont l'excellence ne saurait être contestée.

En résumé, la philosophie synthésiste se propose de donner la seule réponse conforme aux lois de notre esprit, que comportent les trois questions suivantes :

Critère du jugement — Conception générale du monde — Règle de conduite.

Trois questions qui représentent une sorte de trépied, sur lequel repose la science générale dans son ensemble.

CHAPITRE III

De la légitimité de la connaissance. Scepticisme et Dogmatisme.

Avant de chercher à connaître, il est naturel de se demander si la chose est possible, afin de ne pas perdre son temps à la poursuite d'une chimère. Il faut donc, tout d'abord, prouver ce qu'on appelle en langage d'école, la légitimité de la connaissance, et en langage vulgaire, la possibilité d'atteindre le vrai et le réel.

Cette question qui, au premier aspect, paraît oiseuse et naïve, est pourtant considérée comme la plus grave qui puisse être posée au début de la science générale, car si la négative lui est préalablement acquise, il n'y a plus qu'à achever l'œuvre incendiaire, si bien commencée par le Khalife Omar, et à nous laisser aller au courant de nos instincts, comme les animaux, devenus nos pareils et nos frères. Aussi ce premier point de départ, a-t-il donné lieu à des controverses nombreuses, qui, commen-

cées aux premières lueurs de la raison humaine, ne sont pas encore complètement éteintes. Deux systèmes contradictoires en sont nés; le scepticisme et le dogmatisme. Le premier niant, le second affirmant la possibilité de la connaissance.

Pour démontrer que le dogmatisme est le seul vrai, il suffit évidemment, de prouver que le scepticisme qui en est la négation, est faux. Car bien certainement, une chose est ou n'est pas, et il est absolument impossible de la concevoir en dehors de l'une de ces deux conditions. C'est là une vérité d'ordre axiômatique.

Pour réfuter le scepticisme, il n'est heureusement pas besoin de le suivre dans tous ses développements, depuis Pyrrhon jusqu'à Kant, où il atteint sa plus haute puissance. Un seul homme d'ailleurs, ne pourrait suffire à une tâche aussi ingrate, dont le résultat le plus net, serait de lui donner le vertige ainsi qu'à son lecteur, si toutefois il en trouvait un. La méthode que nous avons, je ne dirai pas exposée — l'expression serait trop ambitieuse — mais seulement posée, et qui consiste à ramener les plus gros livres à leurs propositions principales, nous permet, Dieu merci, d'atteindre notre but, d'une manière beaucoup plus simple. En synthésiant, en effet, ce long et confus débat, on trouve, tout d'abord, — première et considérable simplification — que les intermidables arguments du scepticisme, peuvent être ramenés à deux. Le premier, conden-

sant tout ce qui a été dit, depuis les anciens jusqu'à Kant ; le second, résumant l'œuvre essentielle de ce dernier, œuvre qui, par son originalité et sa profondeur, mérite une mention particulière.

CHAPITRE IV

Du Scepticisme depuis les Anciens jusqu'à Kant.

L'argument du scepticisme qui précède le philosophe de Kœnigsberg, exhale une forte odeur de scolastique et peut se résumer de la manière suivante :

Nous ne pouvons atteindre la vérité, qu'à l'aide de la raison. Il faut donc démontrer, avant tout, que celle-ci n'est pas un intermédiaire trompeur. Mais comment arriver à cette preuve, si ce n'est en raisonnant, c'est-à-dire en admettant à *priori*, que la raison est capable de nous conduire à la vérité ? Or, c'est précisément ce qui est en question.

Un sophisme évident et mortel, se trouvant ainsi à l'origine de toute connaissance, il est clair qu'il est impossible d'atteindre celle-ci, et que la science en général, n'est plus qu'une vaine apparence, un jeu régulier mais trompeur, de nos facultés.

Armés de ce terrible argument, les sceptiques n'ont pas eu de peine à faire table rase de tout ce

qui est. Après avoir réduit à néant, le faisceau des croyances humaines, ils ont successivement nié le témoignage des sens, l'évidence, la relation de la cause à l'effet, le mouvement, le repos. Enfin pour couronner cette audacieuse série, ils en sont venus jusqu'à nier l'existence du monde lui-même, et en ont fait une immense chimère où s'engouffrent toutes les autres. Le cycle de la négation s'est ainsi trouvé complet, et il faut au moins rendre cette justice à ceux qui l'ont conçu, qu'ils n'ont pas hésité un instant, à le parcourir tout entier.

Mais il est facile de reconnaître que les ruines du réel et du vrai, dans lesquelles les sceptiques se sont plu à sombrer, n'existent que dans leur imagination. Et, en effet, si de ce que la raison ne peut être admise à prouver sa propre légitimité, ils en déduisent qu'elle est impuissante, dans tous les cas, à atteindre la vérité, ils sont bien obligés de reconnaître, qu'en faisant usage de cette raison, ils ne peuvent aboutir qu'à l'erreur ou à l'incertitude, comme le commun des mortels. Leur conclusion est dont nulle et non avenue en vertu de leur propre système. Comment d'ailleurs accueillir un homme qui vous propose sérieusement, de vous prouver qu'on ne peut rien prouver du tout? La contradiction des termes dont il se sert, ne laisse aucun doute sur l'insanité de son esprit. Et ce négateur obstiné de la certitude, en fournit tout d'abord une, sur laquelle la controverse est évidemment inutile.

Repoussé sur ce point, le scepticisme se rabat sur l'expérience, après avoir nié l'autorité de celle-ci ; nouvelle contradiction qui ne lui coute pas plus que les autres. Il passe en revue la longue série de nos erreurs et en conclut hardiment, que puisque la raison s'est trompée si souvent, elle ne peut manquer de se tromper toujours. C'est à peu près comme si l'on invoquait nos chuttes quotidiennes, pour affirmer que nous sommes incapables de marcher. Mais c'est précisément par ce que nous marchons, que nous roulons parfois à terre, et comment pourrions-nous trébucher, si nous restions toujours en place ? Pareil accident n'arrivera jamais aux pyramides d'Egypte, on peut en être sûr.

L'erreur fondamentale du scepticisme que nous examinons, a été de croire que la raison avait besoin d'être démontrée, et que si on ne l'étayait pas d'un argument premier irréfutable, elle était perdue sans retour. C'était une illusion digne de ces temps confus où Protagoras affirmait, qu'il n'y avait de réel, dans ce monde, que la dialectique et particulièrement la sienne.

La raison pas plus que nos autres facultés, ne se démontre ; elle se constate et se vérifie directement, ce qui lui permet de dissiper tous les doutes, et d'atteindre ainsi le terrain solide de la certitude.

Nous n'avons pas besoin de disserter longuement pour nous convaincre que nous sommes doués de mémoire, de réflexion, de volonté ; et, bien que

ces facultés nous fassent parfois défaut, l'usage de tous les jours, ne nous permet, à cet égard, aucune hésitation. Il en est de même de la raison, quoique nous déraisonnions souvent.

Ainsi ce grave et lointain débat, sous sa forme première, peut, comme on le voit, être ramené à une simple constatation, qui le tranche définitivement. Nous allons voir, en examinant le scepticisme sous sa forme Kantienne, que cette constatation est irréfutable et qu'elle s'impose à l'esprit avec tous les caractères de l'évidence et de la certitude.

CHAPITRE V

Du Scepticisme de Kant.

L'œuvre capitale de Kant, œuvre exceptionnelle par son originalité et sa profondeur, se trouve contenue dans deux ouvrages célèbres : *La critique de la raison pure, et la critique de la raison pratique.*

Le scepticisme qui lui appartient, est développé dans le premier de ces ouvrages, avec une rigueur de méthode, une conscience et un appareil scientifique, qui le rendent le plus redoutable de tous. Au point de vue synthésiste, l'argument sur lequel il repose peut, dans ce qu'il a d'essentiel, se résumer de la manière suivante :

Il faut distinguer dans un objet, ce qu'il est en soi, et l'effet qu'il produit sur le sujet pensant qui le considère. Ce qu'il est en soi, répond à sa réalité objective ; c'est le *noumène*, l'effet qu'il produit sur le sujet pensant, ne représente que son existence subjective ; c'est le *phénomène*.

Le phénomène n'étant qu'une apparence, et la seule manifestation de l'objet qui nous soit acces-

sible, il en résulte que la connaissance de l'objet en lui-même, nous est absolument interdite. Ce qui revient à dire, en d'autre termes, que nous ne percevons que des images, et que la perception des réalités nous échappe.

Ces images se produisent suivant les lois de notre entendement, mis en action par notre sensibilité. Si ces lois étaient autres, il est evident que leur effet ne serait plus le même, et que par suite, l'aspect de l'univers en serait changé. L'homme n'est donc qu'une sorte de photographe qui prend, dans son cerveau, les images des objets éclairés par son entendement, et qui, semblable au photographe de profession, ne connait pas les personnes dont il fixe les portraits sur ses cartes.

Pour faire mieux comprendre ce système, un des plus curieux enfantements de l'esprit humain, ne craignons pas de nous montrer trop élémentaire, en l'appliquant à un exemple très simple.

J'ai là sous mes yeux, sur mon bureau, un presse-papier en plomb ; je le prends et l'examine. Son aspect fait naître en moi une certaine impression ; mon entendement s'empare de cette impression et, suivant les lois qui lui sont propres, détermine l'image qui me fait connaître ce presse-papier. Voilà le *phénomène* produit.

Mais qu'est-ce que ce phénomène m'apprend sur la nature intime du presse papier, sur le plomb qui le compose, en un mot, sur son *noumène ?* Absolu-

ment rien. J'en ai bien, en quelque sorte, le signalement, mais au fond, je ne le connais pas. Ce que je dis de l'objet que je considère, pouvant s'appliquer à tout autre, il est évident que la réalité m'échappe, et que mon savoir est illusoire, puisqu'il se borne à de vaines apparences.

Maintenant si abandonnant la matière sensible, Kant aborde les notions plus élevées que la raison trouve en elle, en dehors de l'expérience directe, il se voit condamné à une impuissance tout aussi radicale. Après avoir erré longtemps, d'analyse en analyse, sa raison à bout d'efforts, se heurte enfin, contre des *antinomies*, des contradictions, ou elle sombre à jamais.

Ainsi Kant prouve avec des arguments d'une égale valeur, qu'il y a un Dieu et qu'il n'y en a point; que l'âme est immortelle et qu'elle est périssable ; que l'univers a eu un commencement et qu'il a toujours existé ; qu'il a des limites dans l'espace et qu'il est infini ; que l'homme est libre et qu'il ne l'est pas ; qu'il n'existe dans le monde que le simple et le composé du simple, et qu'il n'existe rien de simple. Kant s'arrête là, mais il est évident que cette triste série pourrait être continuée.

Comment se tirer de cet abîme ?

Rien de plus simple, suivant notre philosophe germanique. Il suffit de s'adresser à l'idéalisme transcendental.

Que nous dit ce sauveur?

Voici : l'*antinomie* ne peut se produire que sur une chose en soi, ou sur une réalité ; supprimez la réalité et l'*antinomie* s'évanouit à son tour. Kant en vient donc à nier hardiment, l'existence même du monde, après nous avoir interdit la possibilité de le connaître, ce qui est très obligeant de sa part. Le monde n'étant plus qu'une apparence, présente le double avantage, de nous consoler aisément de notre ignorance fatale à son égard, et de réduire en fumée, les *antinomies* que notre esprit soulève en s'occupant de lui. Le moyen est héroïque, mais on ne peut nier qu'il ne soit souverain, car là où il n'y a rien, l'*antinomie* perd évidemment tous ses droits, et particulièrement le droit à l'existence. Seulement on ne peut s'empêcher de faire ici la remarque, que cet excellent idéalisme transcendental, qui vient pour nous sauver, ne nous retire d'un abîme que pour nous replonger dans un autre beaucoup plus profond. Mais nous ne sommes plus dans le premier, cela est certain.

On sait qu'effrayé des ruines qu'il avait amoncelées autour de lui, Kant se mit à reconstruire, pierre à pierre, l'édifice qu'il venait de démolir. Il en résulte que, s'il était permis de plaisanter dans une aussi grave matière, et si d'ailleurs, l'on n'était retenu par un sentiment de juste déférence pour un penseur éminent, on serait tenté de résumer son œuvre colossale, dans les termes suivants, et sous cette forme qui lui est chère :

Raison pure, THÈSE, *il n'y a rien.*
Raison appliquée, ANTITHÈSE, *il y a quelque chose.*
Raison finale, SYNTHÈSE, *comme il vous plaira.*

Sans doute ce résumé irrévérencieux et microscopique, d'un travail immense, n'en peut représenter la haute valeur analytique, mais on est obligé de reconnaître, qu'il en donne très-fidèlement l'essence.

Comment un homme doué d'une si vaste intelligence en est-il venu là? Tout naturellement, par l'entraînement spéculatif, par cette sorte d'ivresse que l'abus de la raison produit, tout aussi bien que l'abus de la parole. Kant, cet homme si sage et si correct, s'est dont grisé spirituellement, mais en fort bonne compagnie, avec Platon, Spinoza, Mallebranche, Berkeley, Hume et bien d'autres encore, sans compter Hégel qui mérite une mention à part, vu l'énormité de sa dose.

CHAPITRE VI

Réfutation du Scepticisme de Kant.

Malgré les louables efforts tentés par Kant pour atténuer les effets désastreux de son scepticisme, celui-ci n'en subsiste pas moins tout entier. Les nouveaux arguments produits dans ce but, par le philosophe, n'infirment en rien la rigueur des premiers. Qand on a démontré avec tant de soin, qu'une chose n'est pas, on a bcau crier sur les toits, qu'on s'est trompé, personne ne vous croit plus. Après avoir accepté une certaine thèse, comment accueillir encore celle qui en est la négation, quand surtout, c'est le même auteur qui vous la présente ? Il n'est pas de complaisance humaine qui puisse aller jusque-là.

Dire comme le fait Kant, dans sa *raison pratique*, que la loi morale exige une sanction, et que, par suite, l'homme est amené à reconnaître un Dieu, avec tout le cortége de notions qui l'accompagnent, ce n'est nullement réparer le mal déjà produit, car il est bien

évident, que l'utilité d'une croyance, ne prouve en aucune manière, la réalité de son objet. Ce n'est pas davantage établir que la raison, est capable d'atteindre la vérité et qu'il y a une vérité. Or là est toute la question.

Le coup n'en est pas moins porté et le retentissement qu'il a eu, non seulement en Allemagne, mais encore en France, montre clairement, que jusqu'ici, rien n'en a atténué les effets. Il est donc prudent de s'en préoccuper d'une manière sérieuse, car le triomphe de ce scepticisme aux allures savantes, serait la fin de l'homme intellectuel et moral. Quelques réflexions bien simples, peuvent heureusement conjurer le péril dont il nous menace.

Et en effet, de ce qu'il nous est interdit de connaître un objet complètement, dans sa nature intime, s'ensuit-il que nous ne puissions le connaître dans une mesure suffisante, pour nos besoins et notre légitime curiosité ? Evidemment non. Il y a un abime entre ces deux idées : ne savoir rien ou savoir le nécessaire. Les confondre, revient à dire qu'un pauvre homme qui n'a pas une obole, est dans la même situation, que l'heureux mortel qui possède une agréable aisance.

Que notre connaissance ait des bornes, tout le monde en doit tomber d'accord, mais qu'elle soit dans tous les cas vaine et illusoire, c'est ce qu'il est impossible de faire accepter, particulièrement dans la pratique de la vie.

Revenons à l'exemple cité dans le chapitre précédent.

En examinant mon presse-papier en plomb, je ne suis frappé tout d'abord, que de sa forme, de son poids et de sa couleur, mais si j'en veux savoir davantage sur son compte, rien ne m'est plus facile. Je m'adresse à la chimie, à la physique et ces deux sciences me donnent aussitôt, sur les propriétés intimes de la matière qui le compose, des renseignement si variés et si précis, qu'il me devient impossible de confondre celle-ci, avec tout autre semblable. Je connais alors sa constitution moléculaire, sa densité, sa dilatation, sa fusibilité, ses affinités, ses combinaisons, en un mot ses propriétés les plus cachées. Je parviens à en savoir assez, pour que la plus petite parcelle de ce corps, perdue au sein du mélange le plus compliqué, puisse être extraite par moi, dans sa pureté première. Voyons n'est-ce pas connaître suffisamment, ce *en soi* qui, d'après Kant, m'est à jamais dérobé ? Il n'est donc pas exact de dire que l'objet matériel dans sa réalité intime m'échappe, puisque chaque jour, à l'aide de sciences spéciales, je le pénètre et le possède de mieux en mieux.

Mais il n'est pas que l'*en soi* de la matière qu'il me soit donné d'atteindre ; il m'est heureusement permis chaque jour, de pénétrer d'autres voiles, au moins aussi épais.

Quoi de plus caché de plus mystérieux, que le sentiment intime, vrai, d'une créature humaine ?

Voilà certes un *en-soi*, qui paraît tout d'abord, voué à une éternelle incertitude. Et cependant combien de signes révélateurs viennent à chaque instant, les mettre en lumière !

J'ai un ami, c'est-à-dire un être qui trouve son intérêt ou son agrément à cultiver ma connaissance. Je compte sur son dévouement comme il peut compter sur le mien, et jamais aucun nuage n'est venu obscurcir la sérénité de nos relations. Un beau jour, et sans le vouloir, une circonstance me permet d'entendre une conversation qu'il tient, à mon sujet, avec un homme qui ne m'aime guère. J'apprends-là que mon Oreste, me compte pour un grand sot, et qu'il ne s'est attaché à moi, que par ce que je suis riche et que j'ai une excellente cuisine. Si j'ai l'avantage d'être synthésiste, je trouve l'aventure charmante et j'en ris de bon cœur. Mais je suis obligé de convenir, que je viens de découvrir là, une portion peu gracieuse de l'*en-soi* de mon singulier ami. Son commerce m'étant néanmoins agréable, j'en suis quitte pour soigner davantage mes fourneaux, et m'efforcer de lui paraître un peu moins sot.

Je fais la rencontre d'une femme d'un abord gracieux, timide, contenu, rappelant assez bien une colombe prête à s'effaroucher au moindre bruit. Ses yeux langoureux et mystiques, semblent toujours chercher une madone pour lui adresser une prière.

Quand elle est pensive et recueillie, un artiste ne trouverait nulle part, un modèle plus accompli d'une

statue de la pudeur. Pénétré d'admiration et de respect, je me dis : voilà une ravissante sainte et le mari qui la possède, doit être le plus heureux des mortels.

A quelque temps de là, me promenant rêveur dans le bois, je la trouve — rencontre inattendue ! — dans un bocage épais, en conversation anacréontique avec un jeune brun du voisinage. Si j'ai l'agrément d'être synthésiste, cet accident imprévu, quoique assez fréquent, ne m'effarouche nullement, je me contente de constater un nouveau petit bout d'*en-soi* auquel je ne m'attendais guère, et de rayer de mes tablettes, le jugement que javais porté sur cette trop sensible créature, à l'actif des exceptions possibles.

O pauvre petit *en-soi !* comment pourrais-tu échapper aux poursuites incessantes du philosophe et du savant, ces deux fouilleurs infatigables, dont tu es l'unique préoccupation ? Ou tu es quelque chose que personne ne peut comprendre, et alors il n'y a qu'à te renvoyer dans le royaume des chimères auquel tu appartiens ; ou tu es, en effet, tout simplement, ce qui est caché sous l'apparence, et comment sous un voile aussi facile à déchirer par le génie de l'homme, espérerais-tu te dérober éternellement à nos regards ?

Veut-on soutenir que la réalité elle-même est une illusion ; que le sujet qui veut la connaître, ainsi que l'objet qui la fait supposer, ne sont que de

pures chimères ? Mais alors tout se trouvant dans ce cas, il est parfaitement inutile d'écrire de gros volumes, qui ne peuvent manquer d'être à leur tour, de grosses chimères et leur auteur aussi. L'univers entier proteste contre une si étourdissante hypothèse, et ceux-là mêmes qui paraissent l'admettre, ne cessent de montrer, par leurs actes de chaque jour, qu'ils n'en croient pas un mot ; contradiction flagrante, qui ne laisse aucun doute sur l'erreur dont ils sont le jouet.

En ce qui touche les notions que la raison trouve en elle, en vertu de ses propres lois, les arguments du septicisme Kantien, sont d'une égale faiblesse. Et en effet, les antinomies auxquelles elle se heurte, en poursuivant certains objets, peuvent bien prouver que la connaissance de ces objets lui est interdite, mais nullement qu'il en est de même à l'égard de tous les autres. Argumenter ainsi, c'est tout simplement commettre cette grossière faute de logique, qui consiste à déduire d'un fait particulier, une loi générale.

Mais avant d'échouer sur sur une antinomie, est-ce que la raison n'a rien découvert de certain, et n'a pas déjà fait l'expérience de sa légitimité ?

Un géomètre se présente et, après m'avoir expliqué ce que c'est qu'une sphère, me démontre que sa surface est égale à quatre de ses grands cercles. Ma raison peut-elle un instant douter de cette proposition, bien qu'elle soit pour moi toute nouvelle?

Pascal, dit-on, à l'âge de douze ans, avait déjà découvert de lui-même, et sans aucun secours, trente-deux théorèmes de géométrie, c'est-à-dire trente-deux vérités certaines et que nul ne peut contester. Peut-on devant un exemple aussi mémorable, refuser à la raison la puissance de connaître, en vertu de ses propres lois ?

Maintenant les vérités qu'elle atteint ainsi, ont-elles une réalité objective, ou ne sont-elles qu'un effet subjectif de nos facultés, qui ne dépasse pas les limites de notre crâne ? Elles sont d'une réalité certaine, puisque nous pouvons en faire la vérification directe, immédiate, dès que cela nous plait.

Ainsi en étudiant la mécanique, ma raison découvre, avant toute expérience, qu'un corps tombe plus vite, entre deux points, en parcourant une cycloïde qu'en suivant une ligne droite. Bien que ce résultat ait lieu de m'étonner, je le soumets à une expérience directe, et je suis forcé de reconnaître que rien n'est plus exact.

Quoi de plus merveilleux que cette raison découvrant des rapports qui l'étonnent elle-même, et qu'elle preuve plus concluante de sa capacité à connaître le vrai, contre nos préjugés, nos sentiments et nos appréciations premières ?

On pourrait multiplier à l'infini, les exemples de ce genre et en fatiguer sans profit le lecteur. Leur synthèse est d'ailleurs contenue dans les simples considérations qui précèdent et en dire plus, serait

précisement, commettre la faute que je reproche volontiers à d'autres.

Ainsi qu'on le voit, pour refuter le scepticisme Kantien, sur ce point, il suffit de le descendre de ses nuages et de l'obliger à faire l'application de ses formules générales, à des cas particuliers. On reconnait alors, que celles-ci s'évanouissent, le plus souvent, comme des rêves, sans laisser trace de leur passage. Kant n'est d'ailleurs pas le seul philosophe dans ce cas, il en est beaucoup qui sont fort embarrassés, qu'and on les met en demeure, d'abandonner leur phraséologie illusoire et confuse, et de préciser clairement ce qu'ils veulent dire. Le vague sur lequel ils chevauchent si loin de la saine raison, n'est au fond qu'un Pégase retif, qu'un seul mot de bon sens, peut faire trébucher et rouler parterre, avec son nuageux cavalier.

En résumé, ainsi que nous venons de le montrer, la thèse de l'impuissance de la raison, ne peut résister un instant à l'autorité des faits, c'est-à-dire à la constatation immédiate. Les sceptiques convaincus, s'il en existe, n'ont donc qu'à affirmer sans preuve, et en vertu de leur seul sentiment, que toutes nos représentations mentales, ne sont que des rêves, auquel cas on est vraiment en droit de les inviter à aller se mettre au lit, pour rêver plus commodément.

Il est en effet, bien inutile de raisonner, avec qui n'admet pas qu'on puisse le faire.

CHAPITRE VII

Des divers degrés de la connaissance.

La vérité impérative, absolue, universelle et humaine.

Il est maintenant hors de doute pour nous, que la raison est capable de connaître. Mais il convient de préciser le sens de ce mot et les nuances qu'il comporte.

On peut connaitre avec certitude, ou avec les illusions de la certitude et même encore, sans ces illusions.

La vérité est l'expression d'un rapport, ou en d'autre termes, une proposition, qui une fois comprise par la raison, est nécessairement acceptée par elle, sans objection possible, et cela quel que soit le crâne qu'elle habite. Il peut arriver à la raison, si elle n'est pas suffisamment développée, ou si elle est momentanément obscurcie, de ne pas comprendre cette sorte de proposition, mais dès qu'elle l'a

comprise, il lui est interdit de la rejeter, car elle a un caractère impératif.

Tel est le critère de la vérité.

Le consentement général accordé à certaines erreurs, rectifiées depuis, ne l'infirme en aucune manière, attendu que ces erreurs ont toujours rencontré un certain nombre de contradicteurs — représentant précisément les esprits les plus avancés de leurs siècles — qui les ont constamment combattues et ont fini par les détruire.

Il en résulte que toute prétendue vérité, qui ne peut être imposée à une raison saine et dégagée de causes obscurantes, n'est qu'une proposition erronée ou douteuse. On conçoit que l'état de la raison et des causes accidentelles qui peuvent l'altérer, doivent ici être l'objet d'une attention particulière. L'intérêt, la passion, l'habitude, peuvent dans certains cas, lui rendre impossible toute conclusion légitime. Ainsi on ne devrait pas s'étonner de rencontrer un émule d'Harpagon, qui, dans un règlement de compte, trouverait que 2 et 2 font 5 pour lui, et 3 pour son adversaire. Tout récemment n'a-t-on pas vu à Paris, rendez-vous de toutes les curiosités de ce monde, un véritable géomètre, essayer de prouver que la terre ne roulait pas dans son orbite, suivant la direction admise et démontrée par l'astronomie, jusqu'à ce jour ! Il est en effet des dispositions mentales, qui rendent l'homme inaccessible à la perception d'une certaine catégorie de rapports. C'est quel-

que chose comme une aliénation partielle. L'observateur la découvre fréquemment, et constate, avec regret, qu'il est peu d'hommes qui n'en soient atteints dans une certaine mesure. C'est ce qui fait qu'on rencontre tant d'esprits absolument réfractaires, sur certains points, à toute influence démonstrative. Il en est d'eux, comme de ces amants à forte dose, à qui l'on tente de prouver que leurs maîtresses les trompent. Les témoignages les plus concluants n'y font rien ; c'est à peine si la vue y peut quelque chose, et encore pas toujours.

Mais sous la réserve de certaines précautions faciles à comprendre, ce critère est, dans l'application, d'une extrême simplicité.

Je découvre un rapport qui me paraît jouir de tous le caractères de la certitude. Pour voir si je ne suis pas victime d'une illusion, je le communique à un de mes semblables, placé dans les conditions de savoir et d'impartialité nécessaires. Si celui-ci me répond : « Je ne comprends pas, » rien ne me prouve que je suis dans l'erreur, mais s'il me dit : « Je comprends parfaitement et ne puis admettre votre proposition, » j'ai tout lieu de caindre de ne posséder que les illusions de la vérité.

La vérité ainsi entendue, est le plus haut degré de la connaissance.

Beaucoup de gens ont pris l'habitude de répéter, on ne sait pourquoi, qu'elle est une et qu'il ne peut y en avoir plusieurs. Les théologiens, en particulier,

paraissent affectionner ce refrain, qui sort évidemment de leur école.

C'est là une erreur séculaire, comme l'esprit humain en traîne tant après lui.

Il y a lieu au contraire, de distinguer au moins trois sortes de vérités, sans compter la relative dont il sera question plus loin.

La vérité peut être absolue, universelle ou humaine.

La vérité absolue est celle qui peut se concevoir indépendamment de l'existence du monde.

Les rapports des nombres abstraits, des lignes et des surfaces ou volumes qu'elles peuvent engendrer, sont dans ce cas.

Il en est de même des propositions de l'ordre métaphysique, ainsi que l'étymologie de ce mot, a soin de l'indiquer.

Supposez le néant réalisé, par la suppression de tout ce qui existe, et une raison assez puissante pour concevoir *à priori*, tous les rapports abstraits possibles, seule debout au sein de ce vide sans limites. Cette raison pour occuper l'éternité dont elle dispose, pourra tout d'abord, se pénétrer des vérités de l'ordre arithmétique, puisque les nombres dont cette science s'occupe, avant toute application, sont abstraits, c'est-à-dire indépendants des objets représentés. Ainsi le quotient de 30 par 5, est aussi bien 6, qu'il s'agisse de 30 pommes, ou de 30 mètres de drap, ou de 30 choses quelconques. Cela

étant, il est clair que la raison apriorique, dont nous supposons l'existence au sein du néant, n'éprouvera aucune difficulté, à s'élever de l'unité simple, à tous les nombres imaginables et à toutes leurs combinaisons possibles.

Il en sera de même de la ligne, droite ou courbe, pui peut se concevoir sans représentation sensible, et avec le secours de laquelle, de déductions en déductions, elle arrivera graduellement, aux sections coniques et aux surfaces qui en dérivent.

Même constatation pour les propositions de l'ordre métaphysique. Ainsi notre raison hypothétique, n'aura pas besoin de l'existence du monde pour reconnaître qu'une chose est ou n'est pas; que ce qui est de soi est de toute éternité; que la loi du possible est antérieure à sa réalisation, et bien d'autres vérités de cet ordre, que je sens le besoin de ne pas formuler, de crainte d'être personnellement accusé de faiblesses métaphysiques, ce qui, en l'état de nos mœurs, pourrait nuire à mon crédit.

La vérité universelle est celle qui ne peut se concevoir sans l'existence du monde créé. Toutes les lois qui en régissent l'harmonie et les évolutions inombrables, sont autant de vérités de cet ordre. Les corps célestes s'attirent en raison directe de leurs masses et en raison inverse du carré de leurs distances; les planètes décrivent autour du soleil des ellipses, dont le centre de cet astre occupe un des foyers; un corps plongé dans l'eau, perd de son

poids, le poids du volume d'eau qu'il déplace... ainsi de suite. Telles sont les vérités inhérentes au monde, aussi certaines et impératives que les premières de l'ordre absolu, car dès qu'on les a comprises, il est impossible de ne pas les admettre.

La vérité humaine, ainsi que l'indique son nom, est celle qui date de l'arrivée de notre espèce sur la planète qu'elle occupe. Les faits constatés de son histoire, les lois de son existence physique, intellectuelle et morale, en circonscrivent le domaine. Bien que cette vérité paraisse le plus intimément liée à l'homme, puisqu'il en est le générateur, c'est néanmoins celle qui se présente à lui avec le plus de mélange d'erreur. Mais le critère de la certitude que nous avons formulé, s'appliquant à cette vérité comme aux autres, permet de la dégager des obscurités auxquelles elle est sujette. Ainsi tout le monde tombe d'accord, qu'un certain ravageur de la terre, nommé Jules César, a fait la conquête de la Gaule, dans le siècle qui a précédé notre ère, et est mort assassiné à Rome, en entrant au Sénat; personne aussi ne songe à mettre en doute, le fait de la circulation du sang dans le corps humain. Or ces deux vérités, et des milliers d'autres du même genre, qui datent de l'avènement de notre espèce sur ce globe, sont aussi incontestables que le théorème du carré de l'hypothénuse, qui est d'ordre absolu, c'est-à-dire de toute éternité.

Parmi ces vérités que la raison acquiert, soit directement, soit à l'aide de certains témoignages, il y a lieu de remarquer celles qui sont le produit des faits courants, que les sens suffisent à constater.

Un homme passe dans la rue et entend des cris désespérés. Il court rapidement vers le point d'où ils semblent partir, et aperçoit là, un de ses semblables qui, avec un bâton, fait subir à sa femme, ce traitement conjugal que Sganarelle prodiguait à Martine. Le ciel l'ayant doué d'une poigne solide, il n'hésite pas à s'emparer du brutal et à lui arracher son arme grossière. Des voisins accourus au cris de la victime, constatent, ainsi que lui, le scandale et ses résultats. La femme encore gémissante, montre sa chair meurtrie. Le coupable quoique captif, n'en continue pas moins à l'injurier, et à exprimer hautement ses regrets, de n'avoir pas eu le temps de lui rompre les os. L'affaire suit son cours, la justice s'en empare, et appelle tous les témoins à déposer devant elle. Le doute est-il alors possible ? Évidemment non. Le fait se présente avec un tel cachet de certitude, qu'il est absolument impossible de lui refuser le caractère impératif.

Un politique exalté est accusé d'avoir proféré un cri séditieux, — vive ceci ou vive cela, suivant les circonstances, — au beau milieu de la place du Carrousel, au moment où passait l'exécutif régnant ou fonctionnant, comme on voudra. Or à cette heure même, il dinait à Versailles, en compagnie

nombreuse ; trente personnes en témoignent, et de plus, il est prouvé que l'agent secret qui a cru le reconnaitre, n'avait jamais eu l'occasion de contempler ses traits. Voici évidemment, un nouveau fait d'un caractère impératif.

Il convient donc de distinguer à côté d'un impératif de raison, un impératif de fait tout aussi irrésistible.

L'homme ne contribue que pour une part limitée, à l'élaboration des vérités qui lui sont relatives, et quant à celles qui lui sont antérieures, il y est complètement étranger. Sa raison les constate, c'est tout ce qu'elle peut faire. Soutenir, comme certains penseurs, que cette raison créait les vérités qu'elle arrivait à comprendre, revient à dire, que l'île découverte au sein de l'Océan, est produite par le navigateur qui l'aperçoit le premier. Il est difficile d'avancer une proposition plus fausse et plus choquante. Ce n'est évidemment pas Képler qui a fait les lois qui règlent la marche harmonieuse des astres, car elles ont du nécessairement fonctionner, dès l'enfantement de ceux-ci. Son rôle s'est borné à les reconnaître, et c'est assez pour lui assurer une gloire impérissable.

Bien avant l'homme, les rapports constitutifs des vérités absolues et universelles existent, et son avènement dans le monde, ne fait que poser devant eux, une raison capable de les comprendre et de les formuler.

Tout cela est du dernier élémentaire, et il y a lieu de s'étonner qu'on soit parvenu à obscurcir une question aussi claire.

CHAPITRE VIII

Des divers degrés de la connaissance.

(Suite).

Foi, Conviction, Croyance, Postulat.

En dehors de la vérité impérative, l'homme connait encore par la foi, la conviction, la croyance et le postulat.

La foi, fille du sentiment religieux, lui procure au plus haut degré, les illusions de la certitude. Quand il la possède d'une manière complète, il ne peut douter, en effet, qu'en remplissant certaines conditions, il ne jouisse pendant l'éternité d'un bonheur sans mélange. Le martyr étant la plus éfficace de ces conditions, il n'hésitera pas à se laisser brûler vif ou manger par les bêtes du cirque, pour aller au ciel par le plus court chemin. Or quand on se laisse cuire sur un gril comme St-Laurent, en prévenant obligeamment son bourreau, qu'un côté étant déjà rôti, il est temps de le tourner de l'autre ; quand on conserve un visa-

ge rayonnant de bonheur, tandis qu'un lion vous déchire les entrailles, ainsi qu'il est arrivé aux premiers chrétiens, sous les yeux d'une plèbe féroce, il est évident qu'on possède la certitude, que ces terribles épreuves, auront une récompense digne d'elles.

Maintenant cette certitude est-elle réelle ? On ne saurait légitimement l'affirmer, puisqu'elle soulève de nombreuses objections, et que plusieurs soutiennent que ce n'est pas ainsi qu'il faut aller en paradis, en admettant qu'il y ait un paradis, ajoutent quelques autres, plus radicaux. Cette certitude manifeste incontestable, dans l'esprit du martyr, bien que merveilleuse et admirable, ne se présente donc qu'avec les caractères d'un phénomène purement subjectif, c'est-à-dire comme un simple produit du sujet qui l'éprouve.

Cette opinion est d'autant plus rationnelle, que les religions les plus contradictoires, ont eu et ont encore leurs martyrs. Il serait pourtant téméraire d'en conclure formellement, que cette illusion de la certitude, ne répond pas dans une certaine limite, à une réalité objective; nous nous réservons d'ailleurs, de nous expliquer plus loin, sur ce point délicat.

La conviction se présente comme la foi, avec les illusions de la certitude, mais généralement avec une intensité moindre. En y réfléchissant, on reconnaît que dans le plus grand nombre de cas, elle n'a pas droit à autre chose.

Voici un novateur hardi, c'est-à-dire, un esprit ayant fait litière de la routine et des préjugés qui lui servent de cortége. Il a étudié avec soin, les lois de la nature et celles du code écrit, considéré par ses auteurs comme un monument de la sagesse humaine. En les comparant attentivement, il a trouvé que les premières contredisent souvent les secondes, ce qui est à son avis, une très mauvaise note pour celles-ci. Il en est venu à penser que cet amas de lois codifiées, à part quelques principes excellents et durables, constitue une déplorable logomachie, et que ce prétendu monument de la sagesse humaine, pourrait être avantageusement remplacé par une trentaine de pages écrites en bon français.

Il en est profondément convaincu.

A côté de lui se trouve un vieux juriste, enthousiaste de Potiers, nourri dans le respect de toutes les élucrubations législatives, passées et présentes, qui est loin de partager cette manière de voir. Semblable à ce propriétaire, trop bienveillant pour ses œuvres, qui finit en buvant journellement de sa piquette, par se persuader qu'elle représente un vin très délicat, notre respectable Merlin, en est venu à ne trouver rien de plus merveilleux que cet enchevêtrement de prescriptions, aussi souvent inintelligibles que contradictoires. Pour lui rien n'est plus digne de l'admiration des hommes, et d'après son avis, la société qui posséde un tel code, peut se vanter d'être la plus heureuse et la plus avancée de la terre.

A son tour, il en est profondément convaincu.

Voici donc deux êtres intelligents, également convaincus de la vérité de deux propositions, dont l'une annule nécessairement l'autre. Il est bien évident que l'un des deux, ne possède que les illusions de la certitude, car celle-ci ne saurait être des deux côtés à la fois.

Je suis personnellement convaincu, que les idées de haute vue et de large tolérance développées dans ce livre, seraient très-utiles à mes semblables, si elles étaient généralement acceptées et contribueraient puissamment à leur bonheur. C'est fort bien. Mais il est grandement à craindre, en l'état présent des esprits, que le lecteur distrait et peu bienveillant, ne m'accorde sur ce point, que les simples illusions de la certitude. Qu'y puis-je? Absolument rien. Je n'ai qu'à me réfugier dans cette douce espérance — consolation des penseurs affligés — que l'avenir me donnera peut-être raison.

Il convient cependant d'ajouter, que rien ne s'oppose à ce qu'une conviction, ne réponde surement à un objet réel. Les exemples célèbres des Galilée, des Christophe Cobomb, des Papin et de tant d'autres, le prouvent surabondamment. Et comme en fait, la négation même générale, opposée à une conviction sincère, n'en infirme nullement la justesse et l'utilité, c'est un droit naturel pour chacun, de défendre la sienne et de travailler à lui conquérir, par la persuasion, le plus grand nombre possible d'adhérents.

La croyance ne peut jamais comporter les illusions de la certitude, chez un homme doué d'une saine raison. Il croit pouvoir compter sur le dévouement d'un ami, sur la fidélité de sa femme, sur les talents administratifs de tel ministre; c'est son sentiment, son opinion si vous voulez, mais véritablement il serait bien naïf, s'il se considérait comme certain de toutcela.

Le postulat est la plus merveilleuse manière de connaître, que nous tenions des lois de notre entendement. Rien ne prouve impérativement, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, le libre arbitre, la réalité d'un monde meilleur où règne une justice infaillible, et cependant, il est impossible, au plus grand nombre, de se dérober à ces croyances consolantes. Malgré l'autorité qu'elles exercent, il est évident qu'elles ne sont que *postulées* et non démontrées, puisqu'elles sont sujettes à contestation et qu'une cohorte de réfractaires, les repousse énergiquement. Le critère de la certitude leur fait donc défaut et, circonstance plus grave, un assez grand nombre de ceux qui les acceptent à titre de *postulat*, n'ont qu'imparfaitement les illusions de cette certitude.

Nous verrons plus tard que, fort heureusement, il est possible de faire naître ces illusions, et de les maintenir à l'aide d'arguments assez concluants, pour des esprits qui n'y sont pas absolument rebelles, par habitude ou par tempérament.

Les axiômes proprement dits, doivent être rangés dans la catégorie des propositions postulées, puisqu'ils s'imposent à la raison spontanément, et en vertu de ses propres lois. Seulement il faut ici remarquer, que les propositions de ce genre portent en elles, une vertu impérative que ne possèdent pas les précédentes. Elles s'imposent donc à l'esprit avec tous les catactères de la certitude, même quand elles ne peuvent être soumises à une vérification directe. Je puis m'assurer que le tout est plus grand que sa partie, mais il m'est impossible de constater expérimentalement, que tout effet a nécessairement une cause, et pourtant la seconde de ces deux propositions, s'impose à mon esprit avec la même rigueur que la première.

En résumé, d'après l'analyse sommaire qui précède, nous sommes amenés à admettre, que la connaissance présente quatre degrés principaux :

La vérité impérative, qui seule comporte la certitude, la foi et la conviction, qui généralement en permettent les illusions, la croyance qui ne peut les admettre, et le postulat qui, en dehors des propositions axiômatiques, qui sont d'ordre impératif, les accepte ou les rejette, suivant les dispositions mentales du sujet.

CHAPITRE IX

Limites de la connaissance.

La raison peut donc connaître suivant les nuances que nous venons d'établir. Maintenant se dresse la question de savoir, jusqu'à quelles limites, cette faculté peut légitimement s'exercer.

En songeant que chaque retour du soleil apporte sa découverte, et que les siècles à courir devant nous, sont inombrables, on est d'abord disposé à croire que ces limites sont chimériques, et que l'immense inconnu, verra un jour toutes ses obscurités s'évanouir devant nos lumières. Cette prétention ne saurait malheureusement être justifiée. Il est facile de reconnaître dans cet inconnu, toute une catégorie de secrets sur lesquels la raison humaine n'a aucune prise, et dont quelques-uns menacent d'échapper éternellement à ses recherches. Ces points inaccessibles sont connus sous le nom générique d'*antinomies*, désignation qui, sous la plume de Kant, a eu un grand retentissement philosophique.

L'antinomie est une proposition qui peut être défendue et réfutée, par des arguments d'une égale valeur. Au fond, toutes les controverses humaines, n'ont pour objet que des antinomies parfois sérieuses, mais le plus souvent puériles. Quand une dissidence se produit sur une proposition, c'est évidemment, qu'on peut la soutenir et l'attaquer par des arguments, dont aucun ne peut triompher des autres. S'il n'en était pas ainsi, il est clair que les discuteurs aux prises, n'auraient aucun motif sérieux de n'être pas d'accord.

Prenons pour exemple, un objet actuel de controverse; la question de la peine de mort.

Si l'on se place au point de vue d'un état social vivement désirable, et généralement poursuivi par les esprits éclairés et généreux, cette peine est monstrueuse et doit être supprimée.

Si l'on considère d'autre part, l'état encore barbare de nos mœurs, l'obligation de contenir par une terreur salutaire, des gens affolés de haine et de vengeance, qui, après un premier meurtre, peuvent en commettre d'autres, on trouve que cette peine terrible est encore nécessaire et qu'il y a lieu de la maintenir.

Ces deux points de vue différents, inspirent aux hommes des sentiments opposés, et, par suite, des arguments contraires, tour à tour acceptés ou rejetés, suivant les dispositions mentales du sujet.

Tout en dehors de la vérité impérative, est donc matière à antinomies. C'est ce que l'école grecque

des sophistes avait parfaitement compris, mais en exagérant outre mesure, les conséquences à en tirer contre la légitimité de la connaissance. C'est aussi ce que ne comprennent que trop, les avocats de nos jours, dont l'industrie a précisément pour objet, l'exploitation de cette classe inombrable d'antinomies qu'enfante l'obscurité de nos lois.

Hâtons-nous d'ajouter, pour nous consoler un peu, que du choc répété de nos antinomies, s'échappent des lumières qui tendent à en diminuer le nombre, et qui préparent ainsi, un champ de plus en plus étendu à l'accord des esprits.

Mais au-dessus des antinomies courantes ou vulgaires, dont beaucoup doivent céder au temps, il en est d'autres, il faut le reconnaître, d'absolument irréductibles. Kant en signale quatre principales, répondant à ses quatre catégories : Quantité, qualité, relation, modalité.

Pour le moment, disons seulement un mot de la première. Elle s'énonce ainsi :

Le monde a eu un commencement dans le temps ; il est borné dans l'espace.

Le monde n'a ni commencement ni bornes ; il est infini quant au temps et à l'espace.

Kant n'a pas de peine à démontrer, avec des arguments d'égale force, ces deux célèbres propositions, qui sont pourtant, on le voit bien, absolument contradictoires. Il fait de même à l'égard des autres, et après l'avoir lu attentivement, ce qui reste de plus

clair, c'est que la raison est, en effet, impuissante à résoudre les difficultés que ces antinomies soulèvent.

Mon expérience personnelle, a d'ailleurs sur ce point, des preuves assez concluantes, car après la publication de ma cosmogonie, où je m'étais permis de donner à l'univers, un commencement dans le temps et des limites dans l'espace, je reçus, à ce sujet, un égal nombre de reproches et de compliments de la part de mes lecteurs.

Mais est-ce un motif suffisant pour en conclure l'impuissance de la raison et son infirmité constitutionnelle, comme le fait Kant ? Evidemment non, cette antinomie comme les autres du même genre, ne prouve qu'une chose; c'est que la raison ne peut tout savoir et que malgré sa puissante envergure, il est des régions où elle tombe faute d'appui, comme le ferait un aigle dans le vide.

Un philosophe éminent de nos jours, Ch. Renouvier, inquiet des conséquences que le penseur de Kœnigsberg a tirées de ses antinomies, en a tenté une réfutation très remarquable, dans son premier essai de critique générale. Mais malheureusement, ainsi qu'on doit bien s'en douter, il n'est parvenu à convaincre que ceux qui ont goûté ses arguments. Il en résulte que malgré ses louables efforts, les antinomies Kantiennes et bien d'autres, subsistent encore dans toute leur intégrité, pour le plus grand nombre, et subsisteront tant que les lois de notre entendement n'auront pas été modifiées. Il est donc plus

juste de les considérer, ainsi que nous le faisons, comme les bornes naturelles et organiques de cette raison, qui peut bien se consoler d'en rencontrer quelque part, en songeant à l'immensité du domaine, où elle est destinée à marcher d'un pas sûr et infaillible.

La moralité à tirer de ce chapitre, est que l'homme est le jouet d'antinomies sans nombre, et qu'en dehors de la vérité impérative, déjà acquise, l'assurance de ses affirmations, est aux yeux du synthésiste, l'indice d'une ignorance philosophique des plus grossières.

Le côté consolateur de ce triste tableau, est dans la pensée, — sur laquetle nous reviendrons — que cette cacologie presque universelle, va s'épuisant d'elle-même, et qu'elle ne peut manquer d'engendrer un jour l'accord, comme autrefois le cahos cosmique, engendra l'harmonie de notre petit groupe solaire.

Nous avons la confiance que nous parviendrons, dans le cours de cette étude, à dissiper les doutes, qui peuvent encore obscurcir dans les esprits, cette espérance fortifiante.

CHAPITRE X

Les Principes et leurs conséquences.

La Vérité et l'Erreur relatives.

Un principe est une proposition première, susceptible d'en engendrer d'autres, qui lui sont unies par les lois mêmes de notre entendement.

Ces propositions secondaires sont des vérités relatives, et dès que l'on admet le principe dont elles dérivent, il est impossible de les rejeter sans inconséquence.

Soit un exemple pris dans la politique, région, il est vrai, peuplée d'idoles logomachiques, mais où il est néanmoins facile de provoquer un instant l'attention, circonstance précieuse, aux yeux d'un philosophe enseignant, qui n'aime pas à prêcher dans le désert.

Je suppose que dans un pays, à tort ou à raison — ce n'est point la question — ont ait admis comme base du gouvernement, le principe de la souveraineté populaire.

Quelle est la conséquence première de ce principe? C'est évidemment, que le peuple soit au plus tôt, pourvu de l'instruction qui lui est nécessaire, pour remplir les délicates fonctions auxquelles il est appelé.

S'il exerce la souveraineté par délégation, il est clair qu'il lui en faudra moins, que s'il l'exerce directement, en conservant la puissance législative.

La conséquence première, qui commande une instruction populaire, proportionnée au mode de fonctionnement de la souveraineté, est une vérité relative au principe de cette souveraineté. L'homme d'état, le publiciste qui la repoussent, sont alors inconséquents et pratiquent une erreur relative. La vérité et l'erreur sont ici, avec juste raison, ainsi qualifiées, par ce qu'elles n'existent que relativement au principe posé. Or ce principe n'a de valeur, qu'aux yeux de celui qui l'admet. Pour celui qui le repousse, il est clair qu'il en est tout autrement. Mais si c'est un homme éclairé et consciencieux, il doit nourrir son principe particulier, qui alors, le possède et l'oblige, dans les mêmes conditions que l'autre. La vérité relative a pour les esprits ardents toutes les illusions de la certitude, et c'est ce qui en fait le danger, quand le principe dont elle découle est mauvais. Dans certains crânes incandescents, le principe qui déclare tous les rois des fléaux du genre humain, a produit les regicides; dans certains autres, le principe qui proclame l'infaillibilité de

l'Eglise, a engendré les inquisiteurs et ces odieuses persécutions qui ont ensanglanté l'histoire.

Toutefois on ne saurait nier, dans le plus grand nombre de cas, la légitimité de cette vérité relative, et l'importance du rôle qu'elle joue dans nos transformations.

Nos jugements comme nos actes, ne peuvent se passer de principes, et les hommes qui en sont dépourvus et qui malheureusement, représentent l'immense majorité de notre espèce, marchent à l'aventure, jouets de leur appétits et de leurs intérêts grossiers. Un être intelligent et moral, est, en effet, tenu de savoir pourquoi il agit dans un sens plutôt que dans un autre, et il ne le peut, dans chaque cas, qu'en consultant le principe qui s'y rapporte. Toutefois, notons-le en passant, en attendant que nous nous soyons expliqué sur ce point, cela n'est rigoureusement vrai, que pour ceux qui sont accessibles aux plaisirs de la conscience et qui les recherchent.

Malgré l'incertitude qui plane sur la valeur réelle des principes, il est naturel de penser que ceux qui réunissent la grande majorité des suffrages, répondent à des besoins momentanés de notre espèce, et ont pour objet de les satisfaire. Néanmoins aucune affirmation précise, ne peut sagement être produite sur ce point, puisqu'on en peut citer qui fort en crédit, dans certaines sociétés, sont rejetés par d'autres comme détestables. Tels sont les principes

connus sous les noms de monogamie, polygamie, esclavage, liberté, autorité et tant d'autres encore. La seule appréciation que la philosophie synthésiste permette à cet égard, c'est que ceux de ces principes qui voient, avec le temps et les lumières, augmenter graduellement le nombre de leurs adhérents et de leurs bienfaits, sont, à la fois, conformes aux lois de notre entendement et à celles de nos destinées. Ils appartiennent alors au probabilisme rationnel, et leur utilité manifeste, leur assure alors, dans la pratique, une réalité objective que leur origine purement mentale, était loin de leur garantir.

Quand on est d'accord sur un principe, on devrait l'être aussi sur ses conséquences logiques. Il n'en est malheureusement rien, ainsi que nos disputes quotidiennes ne le montrent que trop.

Ce surcroît de misères tient à notre manière vicieuse de raisonner, c'est-à-dire à la difficulté que nous éprouvons encore, à lier entre eux des rapports qui, de leur nature, sont inséparables. Au lieu de les lier, nous les désunissons le plus souvent, à l'aide de faux raisonnements connus sous le nom générique de sophisme. La logique de Port-Royal, qui en a fait une étude spéciale, en compte onze principaux, mais leur variété dépasse de beaucoup ce nombre. Il est à regretter que Ch. Fourier, qui excellait dans l'art d'épuiser les nomenclatures, n'ait pas songé à soumettre celle-ci à sa puissante analyse. Faute de documents plus précis, on peut

dire que chaque discoureur en cultive d'une espèce particulière. L'ignorance, la mauvaise foi, les défaillances de la raison, en sont les causes premières. Il est peu d'hommes qui n'en fassent un usage immodéré et, en dehors de la vérité impérative et des relations rudimentaires de la vie pratique, il est facile de voir que le sophisme règne encore en despote, dans toute les manifestations courantes de la pensée.

Le paralogisme est le sophisme affranchi de toute mauvaise foi, et ne procédant, par suite, que de l'ignorance ou de l'insanité de la raison. Ce faux raisonnement est un peu moins commun que son semblable, par ce motif peu honorable pour notre espèce, que la sincérité est chez nous plus rare que la mauvaise foi.

Le paralogisme est pratiqué par les hommes les plus austères et les plus vertueux, tout naturellement et d'une manière inconsciente. Je n'oublierai jamais l'exemple mémorable que m'en donna un jour un ami, aussi distingué par l'élévation de son esprit que par la droiture de son âme.

Après bien des fluctuations, comment dirai-je et où trouver un qualificatif qui puisse répondre à leur variété ? La méthode du docteur Pangloss peut seule nous le fournir. Nous dirons donc que notre ami, après bien des fluctuations philosophico-phalansterio-enfantino-sociologiques, avait fini par devenir un catholique des plus fervents, se confessant et

communiant de la manière la plus édifiante. Sa loyauté, sa sincérité bien connues, donnaient à sa conversion, un caractère extrêmement respectable, et ce ne fut qu'avec une certaine réserve que j'osais lui parler, en le revoyant après une absence, de ses nouvelles dispositions d'esprit. Seulement dans le cours de la causerie, je me permis de lui demander s'il en était venu à croire sérieusement, au diable et à la damnation éternelle.

Sujet grave et profond, me dit-il, et qu'il ne faut pas aborder à la légère !

Sur ce, au lieu de me répondre par un oui, qui était tout ce que je voulais, il me fit passer la revue de tous les pères de l'Eglise, depuis St-Augustin jusqu'à St-Thomas, l'illustre auteur de la *Somme*. Cette revue mit en relief, la remarquable érudition théologique du converti, mais ne m'apprit absolument rien, sur ce que je tenais simplement à savoir, touchant l'état de son esprit. Je me gardai bien d'insister, et me contentai de le féliciter d'avoir enfin trouvé un refuge, dans un port aujourd'hui peu recherché par les navigateurs de la pensée. Seulement je ne manquai pas de noter l'incident, comme présentant un des plus remarquables exemples de paralogisme honnête et convaincu qu'il soit possible de rencontrer.

En ce qui concerne le sophisme, sa réduction graduelle, sera le produit de ses excès mêmes. Les libres discussions doivent contribuer puissamment à

ce résultat. La tribune, les journaux, les brochures, qui en font un si prodigieux abus, ne peuvent manquer, le progrès social aidant, de provoquer une réaction qui lui sera fatale. Mais pour hâter cette heureuse évolution, il faudrait qu'une intelligente instruction logique, vint joindre ses efforts, à ceux que les excès du mal, doivent naturellement produire. Il est en effet, digne de remarque, que nous raisonnons, ou du moins que nous essayons de le faire, sans l'avoir jamais appris, et qu'il n'y a, par suite, rien d'étonnant, à ce que nous radotions tous plus ou moins, suivant les circonstances.

CHAPITRE XI

Bilan synthésiste de la raison humaine.

Au point ou nous sommes parvenus, il convient de condenser en quelques mots, l'exposé qui précède, afin d'en faciliter l'intelligence au lecteur.

L'importance des conclusions que nous avons formulées, mérite d'ailleurs une attention particulière.

Nous dresserons ce bilan synthésiste, sous forme aphoristique et de la manière suivante :

La raison est la faculté qui permet à l'homme, de saisir le rapport des choses, et de les lier par un jugement.

La proposition est l'expression de ce jugement ou de ce rapport, trois termes qui sont d'ailleurs souvent pris l'un pour l'autre.

L'aptitude de la raison à connaître, ou sa légitimité, comme instrument de connaissance, se constate et ne peut se démontrer, attendu que toute démonstration de ce point de départ, aboutit nécessairement à un cercle vicieux.

La constatation étant d'ailleurs la plus concluante des démonstrations, puisqu'elle atteint la certitude, cette légitimité ne saurait être mise en doute.

Cette constatation peut se faire de plusieurs manières, mais la plus frappante est celle qui s'obtient à l'aide des lois mathématiques, que la raison conçoit d'abord et vérifie ensuite.

Tous les scepticismes, y compris celui de Kant, sont donc absolument faux, et loin d'infirmer la légitimité de la raison, ne font en réalité, que la proclamer, puisqu'ils tiennent pour vraies, les conclusions auxquelles cette raison les conduit. Leur tentative peut-être comparée à un suicide avorté, qui ne fait que constater la résistance vitale.

Un rapport qui répond à une réalité objective, en dehors du sujet qui le conçoit, est une vérité.

La vérité est essentiellement impérative, c'est-à-dire qu'elle s'impose avec les caractères de la certitude, à toute raison saine à qui elle est présentée. On la distingue à ce signe que, dès qu'elle est comprise, il devient impossible de la rejeter. On peut la méconnaître mais jamais la nier.

Elle est absolue, universelle ou humaine. Absolue elle est de soi, et peut à la rigueur se concevoir sans le monde, qu'elle crée et gouverne.

Universelle, elle représente l'absolu réalisable, et l'ensemble des lois qui regissent la matière. Humaine, elle date de l'avénement de notre espèce sur cette terre et n'a trait qu'à ce qui la touche.

La raison découvre, ou constate la vérité, mais ne la crée pas; elle n'entre pour quelque chose, que dans celle dont l'homme est l'occasion, en exerçant une certaine influence sur la conduite des événements, et la production des phénomènes qui le concernent.

La raison trouve des vérités en elle-même, par une sorte d'intuition et en dehors, par la constatation des faits.

De là deux sortes d'impératifs : l'impératif de raison et l'impératif de fait, également valables et certains.

Au-dessous de la vérité impérative, se place la vérité relative.

Celle-ci doit s'entendre d'une proposition qui se déduit logiquement, c'est-à-dire suivant les lois de notre entendement, d'une proposition première appelée principe.

Cette déduction logique, n'a pas, dans notre état rudimentaire, un caractère impératif; d'autre part le principe lui-meme peut être admis ou rejeté, suivant les dispositions mentales du sujet auquel il est présenté. La vérité relative n'a donc qu'un caractère purement subjectif, et pourrait tout aussi bien s'appeler individuelle.

Toutefois, hâtons-nous de le reconnaître, un certain nombre de principes, s'imposent généralement à la raison sous forme de postulats, et tendent à diminuer l'anarchie des esprits, en constituant des centres de ralliement.

Ces derniers, malheureusement, encore en petit nombre, acquièrent ainsi, une réalité objective d'utilité et d'application, qui leur assigne un rang à part.

Il n'en est pas moins constant que, en dehors de la vérité impérative, il n'y a que des antinomies, c'est-à-dire des propositions qui peuvent être soutenues et combattues, par des arguments d'une égale valeur, ou mieux, aussi peu concluants, les uns que les autres.

De là une très grande confusion dans les esprits, et une non moins grande difficulté de nous entendre, à l'heure présente de notre espèce.

Cette confusion est encore augmentée, par notre manière vicieuse de raisonner, dans certains cas, avec sincérité, mais le plus souvent, avec mauvaise foi, c'est-à-dire en employant tour à tour, le paralogisme honnête et le sophisme coupable.

Le bilan synthésiste de la raison humaine est donc, en dehors de l'étroit domaine circonscrit par la vérité impérative et quelques rares principes postulés, une logomachie et une cacologie universelles.

Ce résultat théorique, n'est que trop confirmé dans la pratique, par le témoignage des faits : tout esprit un peu observateur, n'a qu'à jeter les yeux autour de lui pour s'en convaincre.

Le synthésiste en retire une bienveillante compassion pour nos extravagances, une grande indulgence pour nos infirmités intellectuelles, et une ferme espérance en des jours progressivement meilleurs.

CHAPITRE XII

Espérance à fonder sur l'avenir de la raison humaine.

Le tableau triste, mais malheureusement très fidèle de notre situation rationnelle, fait vivement sentir, le besoin d'un correctif consolateur. Nous allons le trouver, sans effort, dans les aspirations légitimes de notre entendement.

La raison de l'homme ne cessant de découvrir chaque jour, de nouveaux rapports, le champ de la vérité impérative ou de la certitude, étend de siècle en siècle ses limites, et réduit d'autant celles de l'erreur.

Parrallèlement, la sphère du postulat, tend de son côté, à s'agrandir et à réduire peu à peu les causes de nos dissidences. Cette bienfaisante évolution, s'accomplit de la manière suivante :

Après avoir été discutés et ballotés à l'état antinomique, les principes sont définitivement jugés à l'ap-

plication. Les mauvais sont abandonnés et ceux dont les avantages sont évidents, arrivent à être généralement acceptés et passent alors à l'état postulé.

Cette transition providentielle, de l'état antinomique à l'état postulé, marque en quelque sorte, l'incarnation dans l'homme, d'un principe conforme aux lois de sa destinée.

L'impératif d'une part, le postulat de l'autre, en agrandissant constamment leur domaine, rendent chaque jour plus étroite, la place réservée à l'erreur. L'idéal de cette admirable évolution, serait l'étouffememt complet de celle-ci, dans l'étreinte fraternelle des deux autres. Mais nous pourrions être satisfaits à moins.

L'extention des principes postulés, ne pourrait porter tous ses fruits, si le sophisme qui en dénature les conséquences, n'était pas graduellement réduit à l'impuissance. Ces deux améliorations ne peuvent manquer de s'accomplir parallèlement, car elles sont solidaires l'une de l'autre. Les excès du sophisme, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, aggravés par la bruyante publicité dont il dispose, dans notre société bysantine, doivent hâter ses derniers moments, suivant la loi fatale de tous les excès. Une méfiance générale, justement méritée, signale la phase de discrédit dans laquelle il entre déjà. On commence à n'accepter que sous toutes réserves, ce qui se dit et s'écrit, particulièrement à la tribune, dans les journaux et les brochures politiques. On sent qu'une

réaction se prépare, contre les insanités dont les polémistes de toutes les nuances, obscurcissent notre temps. Or cette réaction ne peut se produire, qu'au profit de la raison humaine.

Quand ce mouvement sera mieux compris ou plus accentué, nul doute qu'une solide éducation logique, ne vienne à propos en accélérer l'allure. Les choses nécessaires arrivent instinctivement, à leur heure, et souvent, sans que notre prévoyance les ait appelées.

Mais ce qui tendra à nous rapprocher d'une manière très active, du règne de la saine raison, ce sera, avant tout, l'intervention sérieuse de la justice dans les conditions sociales, car la justice, c'est la raison dans son application la plus haute.

En résumé, l'espérance à fonder sur l'avenir de la raison, repose sur quatre promesses principales, dont nous sentons déjà les premiers effets, aux courants qui nous mènent.

Extension du domaine de la vérité impérative.

Accroissement du nombre des principes postulés.

Réduction graduelle du sophisme.

Intervention sérieuse de la justice dans le milieu social.

Le jour trois fois béni, ou ces promesses seront satisfaites, nous entrerons définitivement, dans l'ère de paix et d'harmonie, si souvent baffouée par les cacologues en crédit, et pourtant le seul but digne de l'homme.

CHAPITRE XIII

De quelques principes déjà parvenus au Postulat.

Bien que nous soyons encore fort arriérés en toutes choses, on peut néanmoins déjà remarquer certains principes qui, en se postulant, nous ont rendu l'inappréciable service, de nous mettre d'accord sur quelques points.

On en trouve dans la morale, la politique, la religion, l'esthétique, en un mot partout ou l'homme a besoin d'une certaine unité de vue.

Citons-en quelques exemples.

Le pacte conjugal se présente tout d'abord, à la pensée, par l'intérêt bien naturel qu'il nous inspire.

Au commencement, les choses, à cet égard, se passaient avec une extrême simplicité. Les unions, jouets du caprice et de la force brutale, n'admettaient aucune sorte d'empêchement, ni moral, ni légal. Le caractère en était donc la promiscuité pure. La bible l'établit d'ailleurs clairement, puisque d'après sa donnée sur l'origine de notre espèce, les frères et

les sœurs ont du d'abord s'allier pour obéir à l'ordre de Dieu même, qui leur enjoignait de croître et de multiplier.

Sous l'influence naturelle de l'accroissement des familles, la promiscuité a du peu à peu céder la place à la polygamie. Toujours d'après le témoignage de la bible, les patriarches l'ont pratiquée avec extension jusqu'aux servantes de la tente, et les rois, le *sage* Salomon en tête, l'ont poussée jusqu'aux dernières limites réalisables.

Ce second principe conjugal, qui nous parait au moins étrange, a eu pourtant la vie assez dure, même dans la société chrétienne dont nous sortons. On n'ignore pas, en effet, qu'au moyen-âge les prêtres eux-mêmes, sans doute sous l'influence des récits bibliques, en ont usé avec une tenacité plus que mondaine, et qu'il a fallu les efforts répétés des plus saints personnages, pour les réduire à une seule femme légitime. Je ne parle pas des rois et des grands de la terre qui, en cette circonstance comme en tout autre, n'ont jamais manqué l'occasion de proclamer hautement, que les règles bonnes pour le vulgaire, ne les concernaient nullement.

La polygamie vaincue chez les peuples les plus avancés, à fait place à la monogamie, dernier principe postulé d'un commun accord, par l'homme et la femme pour régler leurs rapports. Je n'ignore point que dans la pratique, ce principe reçoit de fréquentes altérations, et qu'il n'est pas rare de ren-

contrer, à côté d'une femme qui possède plusieurs hommes, un homme qui, à son tour, possède plusieurs femmes. Mais l'hypocrisie attentive, dont ces dérogations sont généralement voilées, ne fait évidemment, qu'affirmer davantage l'autorité du postulat. Son règne est donc, à l'heure présente, accepté par la raison, sans opposition sérieuse. Combien durera-t-il ? Peu de tempe encore, il faut l'espérer, dans les conditions fausses où il s'exerce, mais éternellement, sans doute, quand le véritable amour deviendra son puissant auxiliaire, attendu que le véritable amour est essentiellement exclusif, c'est-à-dire monogame. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'être un instant éclairés par cette flamme divine, en sont bien certainement convaincus.

La liberté est un second principe, dont le passage au postulat est un fait accompli. Après des orages antinomiques qui ont ensanglanté l'histoire, le voilà enfin en possession de la raison humaine. L'événement est d'ailleurs parmi nous de date assez récente, car il est en quelque sorte notre contemporain.

De tous les postulats qui nous mènent, il n'en est pas, à cette heure, qui jouisse de plus de crédit. Sauf rares exceptions, tout le monde en est engoué, mais le nombre est grand de ceux qui seraient en peine de définir clairement en quoi il consiste. Et, chose singulière, on rencontre souvent, parmi ses défenseurs les plus enthousiastes, les héritiers dévoyés des puissances sinistres qui, dans le passé,

l'ont combattu par le fer et la flamme. Les uns l'acclament, les autres le vocifèrent, quelques-uns même le hurlent, d'une façon lugubre, mais tous, semblent le prendre pour la panacée universelle qui doit guérir tous nos maux. Jamais antinomie partie de plus bas, ne s'est élevée plus haut sous la forme d'un postulat aussi irrésistible. Fasse le ciel qu'il en arrive bientôt autant à d'autres qui, tout aussi nécessaires, gémissent encore sous la controverse, attendant, pour notre bien, l'heure de leur triomphe.

L'égalité devant la loi écrite, a eu parallèlement à la liberté, une destinée presque aussi heureuse. Partie du fond de l'esclavage, ou elle subissait toutes les violences, elle a insensiblement acquis assez de force, pour écraser tous les priviléges. Ce principe en se postulant, dans nos sociétés modernes, a eu sur son compagnon historique, l'avantage de se définir d'une manière suffisamment claire. La liberté malgré les passions qu'elle inspire, vit encore dans le vague, mais l'égalité devant la loi, ne peut soulever aucune incertitude. La seule chose qu'elle laisse à désirer, c'est que cette loi soit bonne. Ce postulat est donc aussi bien satisfait, pour le moment, qu'on peut légitimement le souhaiter. C'est ce qui explique pourquoi, malgré son importance, nous le voyons de nos jours, si peu bruyant. Il est maître de la raison et des mœurs, que voulez vous qu'il fasse? Qu'il attende patiemment l'amélioration des conditions sociales où il s'exerce, pour jouir

plus agréablement de ses conquêtes ? C'est précisément ce qu'il fait.

Dans l'ordre moral, la pénurie des principes arrivés au postulat, est aussi évidente que peu flatteuse pour nous. En y refléchissant bien, je n'en vois guère qu'un digne de prendre rang dans cette haute catégorie rationnelle : c'est celui qui a pour objet le respect de la propriété d'autrui. Il est en effet, à peu près généralement admis, que nous ne saurions constituer une société durable, si nous n'évitions, au moins ostensiblement, de plonger nos mains dans les poches de nos semblables. Rendons-nous donc cette justice, faute de mieux, que nous admettons, assez unaninement, la nécessité de n'être pas ouvertement des voleurs. Ce postulat offre même cette particularité remarquable, qu'il s'impose parfois, à ceux qui ont pour profession d'y déroger. Chacun sait, en effet, que dans certaines tourmentes populaires, ou la lie sociale remonte à la surface, il n'est pas rare de voir des repris de justice, pendre impitoyablement un des leurs, pour s'être frauduleusement approprié le bien d'autrui, dans un moment inopportum.

Le lecteur trouvera peut-être étrange, qu'à côté du respect de la propriété, je ne mentionne pas le respect de la vie, comme un postulat généralement accepté. Personne n'ignore en effet, qu'un texte de loi interdit d'une manière générale, de tuer son semblable, mais il est permis de le faire, avec ac-

compagnement de bravos, quand ce semblable vous a seulement regardé de travers ; d'autre part, chacun sait que la principale préoccupation des gouvernements, est de rechercher les moyens les plus efficaces pour détruire notre espèce, et que la gloire la plus haute est réservée à celui qui, dans dans une bataille dite rangée, — mais qui souvent ne l'est guère — extermine le plus possible de braves gens. Devant ces terribles dérogations à un petit texte sentimental, évidemment rédigé pour la forme seule, comment oser dire que le respect de la vie humaine est définitivement entré dans les mœurs ? Cette illusion grossière n'est pas permise à un philosophe, qui doit avant tout, voir les choses ce qu'elles sont.

En ce qui touche plus spécialement les mœurs, il est difficile de rencontrer là, un principe ayant sérieusement, le caractère d'un postulat. Tout dans cette sphère, porte encore l'empreinte du transitoire, du grossier, du contradictoire et de l'inique. Le sort de la femme, surtout quand elle est pauvre, y est sacrifié à des préjugés stupides et cruels. Il est vrai qu'elle s'en venge, du mieux qu'elle peut, en faisant, à l'état de pécheresse, un retour offensif sur ses agresseurs. Mais c'est là, il faut en convenir, une triste revanche, et sans être taxé d'utopiste, on peut souhaiter des conditions meilleures. Du sein de nos confusions et de nos turpitudes sur ce point, semble pourtant se dégager une maxime générale-

ment acceptée, à savoir : *paraître est tout et le reste n'est rien.* Mais véritablement, je n'ose élever à la hauteur d'un principe postulé, une entente aussi malsaine.

Bornons-nous à ces quelques indications, en laissant au lecteur, s'il y prend goût le soin de continuer cette étude.

CHAPITRE XIV

De quelques principes qui aspirent au postulat.

Parmi les principes qui en se postulant, c'est-à-dire en s'imposant à la raison, après leur phase antinomique, préparent l'union des esprits et des cœurs, il en est quelques-uns qui, par leur importance, méritent d'être l'objet de notre préoccupation constante.

Le premier de tous, est celui que renferme le mot de PERFECTIBILITÉ, prononcé par Condorect, au nom de la philosophie du XVIIIme siècle, comme résumant la synthèse de son œuvre. Ce principe une fois accepté, il est évident que le point de vue des choses humaines, en est complètement changé. Avant lui, nous ne passons sur cette terre que pour souffrir et mériter par nos misères, une vie meilleure ; après, nous y sommes pour vaincre la douleur et y créer un premier Paradis, qui nous permette d'attendre patiemment le second, dont l'existence aux yeux de quelques-uns, est au moins problématique. Il est

facile de comprendre l'influence souveraine, qu'un tel changement de croyance, est appelé à exercer sur notre condition, quand il sera généralement compris et accepté.

La FRATERNITÉ, prêchée depuis tant de siècles, et si peu pratiquée jusqu'à ce jour, est un principe sans lequel tous les autres restent frappés de stérilité. Rien de bon ni de grand, n'est réalisable sans lui. Supposez, en effet, tous les progrès matériels accomplis, à quoi serviront-ils, si la haine nous divise? Malheureusement ce germe divin, déposé au fond du cœur de l'homme, ne peut recevoir son complet développement, que dans un milieu social fort différent du notre.

La SOLIDARITÉ, est le complément nécessaire de la fraternité. Ce principe est destiné à engendrer parmi nous, les sentiments les plus nobles et les plus féconds. Au moment ou l'homme sera convaincu, qu'il ne peut être heureux, qu'à la condition que son frère le soit en même temps, et que tant que l'un de ses semblables, souffrira par la faute des autres, toutes les joies seront empoisonnées, le mal sera définitivement vaincu, et la justice ne tardera pas à régner sur la terre.

La JUSTICE, dans sa signification la plus haute, est la loi qui régit les rapports des hommes entre eux, conformément à leur nature, c'est-à-dire conformément à leurs besoins, leurs attractions et leurs aspirations. Son application intégrale, exige des con-

ditions sociales de beaucoup différentes de celles qui nous régissent, et ne peut conséquemment, se produire qu'à la suite de longues et laborieuses améliorations. L'essentiel pour le moment, c'est que son idéal se dessine clairement dans le cœur des humains, avec l'espérance de le voir un jour se réaliser, autant qu'il peut l'être.

Les quatre grands principes que nous venons de désigner, doivent assurer, par leur application, cette destinée de paix et d'harmonie qui, malgré nos désenchantements, commence à se dégager du milieu confus de nos aspirations. La raison et le sentiment les appellent, avec une égale insistance, et nul doute, qu'avec le temps, ils n'abandonnent la phase antinomique, ou ils s'agitent encore, pour s'imposer souverainement, à titre de postulats. Notre infatigable amour du mieux, nous en donne la promesse formelle.

Le mieux ne pouvant, en effet, se produire, que par l'union de nos forces et de nos volontés, et cette union n'étant possible, qu'à la condition d'admettre les mêmes principes essentiels, il faut de toute nécessité, que ceux-ci s'emparent définitivement de la raison à titre de postulats, puisque c'est par ce moyen seul, qu'ils peuvent être universellement acceptés par elle.

CHAPITRE XV

Des vrais mobiles de l'homme.

Après avoir analysé la raison humaine, il convient maintenant, de nous occuper de l'être qui la porte et qui s'en sert généralement assez mal, j'en conviens.

Prenons un point de départ qui ne puisse être contesté :

L'homme est un être sensible, c'est-à-dire susceptible d'éprouver tour à tour, de la douleur et du plaisir, sous les mille formes que ces deux impressions contraires peuvent affecter.

La douleur étant essentiellement répulsive et le plaisir particulièrement attractif, il en résulte que l'homme ne peut avoir d'autre pensée, que de s'éloigner de la douleur et de se rapprocher du plaisir.

Cette conclusion déjà assez évidente par elle-même, peut encore être mise sous une forme impérative, à l'aide du syllogisme suivant :

Tous les êtres sensibles, fuient la douleur et recherchent le plaisir,

Or l'homme est un être sensible,

Donc l'homme fuit la douleur et recherche le plaisir.

Les prémisses de ce syllogisme étant indéniables, il est absolument impossible d'en rejeter la conclusion. Seulement il importe de s'expliquer sur le sens du mot plaisir, qui peut prêter au malentendu et éveiller de justes susceptibilités.

Le plaisir doit s'entendre ici, de toute sensation, physique, morale ou intellectuelle, agréable en elle-même ou relativement. Il répond aux expressions de bien être, satisfaction, joie, bonheur, attrait, préférence et toute la gamme de leurs analogues.

Les plaisirs sont d'espèces très variées, et il n'est pas jusqu'à la douleur, qui ne puisse, dans certains cas, figurer parmi eux. C'est ce qui arrive, quand elle est supportée à titre transitoire, et comme le prix attaché à certain avantage, devant lequel elle s'efface ou se transforme.

Un ascète abandonne les joies de ce monde et va se blottir dans une hutte, au fond des bois. Il se nourrit de racines, couche sur la terre humide et, trouvant qu'il ne se mortifie pas ainsi suffisamment, il a soin de se flageller soir et matin, pour ajouter à ses dures privations, les souffrances grossières de sa chair meurtrie. En le voyant ainsi, on se sent naturellement disposé, à le prendre pour le héros de l'abnégation et du désintéressement. Erreur profonde! Cet homme n'est en réalité que le plus raffiné des épicuriens, car

tout ce qu'il en fait, n'a pour but que d'obtenir un bonheur éternel et infini, dans un monde meilleur. Que sont pour lui les charmes de Cléopâtre, la puissance de César, la table de Lucullus? Il rêve bien autre chose, et l'amoureux qui affronte la mort pour un baiser de sa maîtresse, est moins ivre du plaisir qui l'attend, que cet amoureux du ciel. Gardez-vous donc de vous apitoyer sur son sort, car on ne peut imaginer, un échange plus lucratif que celui qu'il espère réaliser.

Sans remonter aux martyrs et aux héros du sacrifice, que les hommes graves me permettent un petit souvenir personnel, qui montre combien, dans certains cas, il est facile à la douleur, de se transformer en une sensation délicieuse.

Épris, à l'âge des illusions faciles, d'une gracieuse jeune fille, aux yeux noirs et profonds à s'y noyer, je désirais ardemment, — c'était bien naturel — un signe d'elle qui me montrât que je ne lui étais pas indifférent. Un hasard heureux vint me l'offrir. Assis à ses côtés, dans un dîner officiel, ou les amoureux sont à l'aise, j'eus la joie de sentir son pied charmant, se poser sur le mien et le presser. Mais — ô détail misérable! — sous ce pied charmant, se trouva un odieux durillon qui, depuis quelques jours, me tourmentait cruellement. On comprend la souffrance que je dus tout d'abord en ressentir. Eh bien, je l'atteste, dans mes rares souvenirs heureux de l'âge printanier, je trouve peu de sensation

aussi délicieuse que cette souffrance. Pauvre fille, morte depuis, tes beaux yeux, d'où s'élançaient la flamme et la vie, sont maintenant habités par des vers, et je ne puis adresser qu'à tes mannes, l'expression de la reconnaissance que je te garde, pour cette faveur, la seule hélas, que j'aie reçue de toi!

Que fait ce héros qui donne sa vie, pour une noble cause; ce bienfaiteur qui prodigue aux chevets des malades, des consolations et des secours; ce joueur qui court les tripots, pour s'arracher les cheveux quand il perd; ce fripon qui vous dupe, cet ami qui vous sauve, cette femme qui se fait religieuse, cette autre qui se fait courtisane? Tous, sans exception, vont à ce qui leur paraît un plaisir et s'éloignent de ce qui leur semble une peine. Comment admettre, en effet, qu'un être libre, puisse, quand il se détermine, choisir autre chose que ce qui lui paraît préférable? Sa convenance, sous tous ses noms et toutes ses formes, n'est-elle pas le seul motif possible de sa détermination?

L'égoïsme, c'est-à-dire l'amour de soi, est donc, en réalité, le seul mobile de l'homme. Ceux qui soutiennent la thèse contraire, sont tout simplement égarés, par un mot généralement pris en mauvaise part. Le malentendu cesse, dès qu'on a le soin de distinguer, conformément à ce qui existe, deux sortes d'égoïsmes : Le premier qui s'exerce au détriment de tout ce qui n'est pas soi, le second qui fait l'œuvre contraire; celui-ci bienfaisant et celui-là nuisible.

Cette distinction établie, il ne peut venir à l'esprit de personne, de contester le point fondamental que nous venons d'établir, dans l'étude de l'homme.

CHAPITRE XVI

De quelques passions et sentiments qui paraissent désintéressés. — L'Amour.

Parmi les mobiles de l'âme qui paraissent le plus affranchis d'égoïsme, l'amour sexuel peut certainement être compté au premier rang. L'abnégation, le dévouement, le sacrifice même, sont en effet, des vertus qui lui sont familières et dont il est prodigue.

Comment cette impression profonde se produit-elle chez l'homme, et quels sont ses effets naturels? Il n'est pas sans intérêt de répondre à cette question, en se plaçant à notre point de vue.

Ce qui frappe tout d'abord, dans l'amour, c'est son caractère universel, impérieux, irrésistible. Il est, en effet, peu d'hommes qui passent leur vie, sans en ressentir les atteintes, et ceux que l'on pourrait citer dans ce cas, ou sont privés des plus nobles attributs de notre espèce, ou bien encore, ont eu la mauvaise fortune, de ne pas rencontrer la femme qui devait les toucher. La fatalité dont cette

passion porte l'empreinte, la désigne comme une loi fondamentale du monde animé, à laquelle nous n'avons qu'à obéir, et à laquelle nous obéissons d'ailleurs, d'assez bonne grâce, il faut le reconnaître.

Effrayé de sa puissance, le catholicisme a vainement tenté de discipliner l'amour et de le diriger suivant ses vues. Mais, contradiction frappante, c'est à l'époque même, ou la tiare dominait le monde, que cette passion qui le perpétue, se livrait à ses plus grands écarts. Les mœurs de l'Église de ces temps obscurs, et en particulier celles du vatican, d'où descendait l'exemple funeste, en portent devant l'histoire, un témoignage irrécusable. Satan croisant ses fourches et montrant ses brasiers devant chaque belle, à l'époque ou il paraissait le plus terrible, n'a donc jamais pu arrêter un amoureux; comment pourrait-il l'arrêter aujourd'hui, qu'il est vieux, usé, ridiculisé même, et par suite peu redoutable! Il est clair que l'intelligence qui gouverne le monde doit le vouloir ainsi, car s'il en était autrement, ce monde serait vite arrivé au dernier de ses jours. Les faiseurs de systèmes à l'encontre des lois naturelles, doivent donc en prendre leur parti. Ils en ont vu de cruelles, sans doute, mais ils sont destinés à en voir bien d'autres.

Maintenant comment l'amour naît-il dans le cœur de l'homme? Est-ce parce qu'il rencontre dans une personne de sexe différent, la beauté, les grâces, les qualités diverses qui sont dignes d'exciter son

enthousiasme? En aucune manière, car s'il en était ainsi, comme fort peu de femmes — ceci soit dit sans blesser la gracieuse corporation, à laquelle un philosophe doit des égards, plus que tout autre — comme fort peu de femmes, dis-je, sont réellement douées de tous ces attraits, il en résulterait nécessairement, qu'un petit nombre d'entr'elles pourraient seules aspirer au bonheur d'être aimées. Or le témoignage des faits prouve au contraire, que toutes ou presque toutes, pour peu qu'elles s'en donnent la peine, parviennent à exciter de sincères et parfois de profondes affections. L'homme les aime donc, non pas pour les charmes qu'elles possèdent en réalité, mais uniquement, pour ceux dont son imagination les pare. Le seul mérite de la femme en cette affaire, c'est de produire chez l'homme, une excitation mentale, qui le dispose à trouver en elle, ce qu'elle n'a qu'à-peu-près, et même ce qu'elle n'a pas du tout. Cet état pathologique n'est pas sans analogie avec la fièvre, car elle a son frisson, son délire, et jusqu'à ses hallucinations. Cette comparaison, j'en conviens, n'est pas très révérencieuse pour le sexe enchanteur, ainsi abaissé au niveau d'un miasme paludéen, mais il faut bien pardonner quelque chose à un philosophe qui désire être clair.

On peut d'ailleurs l'assimiler avec plus de politesse — et c'est pourquoi je m'empresse de le faire — à un foyer magnétique qui influence ou laisse indifférent, suivant sa nature ou ses dispositions physio-

logiques, l'homme qui séjourne le temps voulu, dans sa sphère d'action. Pour celui qui a subi cette influence, la femme devient une sorte de canevas, sur lequel l'imagination brode de séduisantes perfections et des charmes sans nom, mais d'un caractère purement subjectif. Cette opération est d'autant plus facile à conduire, que le canevas, par ses linéaments, s'y prête mieux, et que l'écart entre la réalité et le fantôme évoqué, est moins sensible. C'est ce qui explique pourquoi les femmes les mieux douées, c'est-à-dire les moins éloignées de l'idéal, sont plus recherchées et plus souvent aimées que les autres.

Il est des cas, quand la douche magnétique atteint une certaine intensité, ou la hardiesse de la broderie dépasse tout ce qu'on peut concevoir. Il n'est pas rare alors de la voir faire d'une bossue une Diane chasseresse, d'une boîteuse une andalouse, et d'une courtisane une vierge.

En ce qui concerne cette dernière transfiguration, les exemples en sont nombreux particulièrement à l'âge printanier, j'en trouve un dans mes souvenirs digne d'être cité.

Un de mes bons amis, bien que doué d'un caractère réservé et même austère, s'éprit un beau jour, au grand étonnement de ceux qui le connaissaient, d'une actrice d'ordre secondaire, mais qui ne manquait pas de certains agréments. Malgré le passé connu de cette charmante créature, passé qui ne permettait pas de croire qu'elle en fût à ses premières

impressions, l'illusion aidant, notre Roméo en vint à croire naïvement, qu'il avait affaire à un ange descendu du ciel ou à quelque chose de semblable. Malheureusement, certaines lettres anciennes, sur lesquelles il mit la main en furetant, lettres fort significatives, vinrent le rappeler un peu trop brusquement à la réalité. Il s'ensuivit une scène, qui malgré son origine plaisante, prit un caràctère extrêmement dramatique. Elle se termina par une violente rupture qui dura bien ma foi, le temps que met la terre à tourner deux fois sur elle-même.

Ce délai expiré, notre ami, n'y pouvant plus tenir, retourna bien vite vers sa Juliette, et un épais oubli fut, d'un commun accord, jeté sur le passé. Seulement comme il tenait absolument, a posséder un ange, il entreprit résolument de l'obtenir en transformant sa pécheresse. Celle-ci se laissa angéliser de la meilleure grâce du monde, le déclara son premier amour, les précédents n'ayant été que des égarements passagers, et tout alla au mieux et pour l'un et pour l'autre. Les austères ont d'ailleurs un goût particulier pour ces sortes de fictions, et excellent dans l'art naïf de purifier leurs idoles. Quant aux libertins, cela va de soi, ils aiment généralement mieux transfigurer l'objet de leur amour, en tout autre chose qu'un ange, et ils y parviennent plus aisément, j'ai le regret de le dire.

Ce que l'homme aime donc, dans la femme qui le captive, c'est avant tout, sa fiction, son œuvre,

l'enfant que son imagination a conçu. Aussi quand l'amour s'envole, circonstance qui n'est pas rare, puisqu'il porte des ailes, ne manque-t-on jamais de voir, à leur tour, s'envoler toutes les qualités merveilleuses dont l'amante avait été enguirlandée, pour faire place à des défectuosités, jusqu'alors inaperçues.

Un travestissement tout contraire se produit, quand l'amour se manifeste après un premier sentiment de répulsion et parfois de haine, circonstance qui est moins rare qu'on ne pense. Alors les vices mêmes, se transforment en vertus et les défectuosités de forme, en grâces d'une saveur particulière. C'est le même théâtre, dont les décorations viennent d'être changées par un mystérieux machiniste.

Ce premier aperçu montre assez clairement, que l'amour développe ses racines dans l'égoïsme le plus pur, égoïsme qui dans un milieu social bien ordonné, ne saurait être nuisible, puisque d'une part, il accomplit la première loi de la nature, et que, d'autre part, il se propose le bonheur mutuel des êtres qu'il possède.

Maintenant, peut-on dire que l'homme aime la femme qui l'a captivé, pour elle-même et d'une manière désintéressée? En aucune façon. Il l'aime uniquement, pour le plaisir et l'enchantement qu'elle lui procure. Mais qu'une cause quelconque, un accident, une maladie, vienne diminuer ses charmes ou les effacer, la fiction perdant tout-à-coup ses aliments, s'évanouit peu-à-peu, et l'amour avec elle.

L'homme aime si peu la femme pour elle-même, qu'il n'est pas rare de le voir la brutaliser, la tuer même, quand celle-ci, usant de son droit le plus légitime, l'abandonne pour s'attacher à un autre. Or s'il l'aimait réellement pour elle et non pour lui, ne devrait-il pas être bien aise, de la voir trouver ailleurs, un bonheur qu'il est désormais impuissant à lui assurer? L'homme qui tue une femme pour empêcher qu'elle ne soit à un autre, commet un crime cent fois plus odieux que l'avare qui, ne pouvant jouir d'un certain trésor, le détruit afin que personne n'en profite. C'est la jalousie dira-t-on qui lui fait commettre ce forfait; sans doute. Mais qu'est-ce que la jalousie, sinon l'égoïsme sous sa forme la plus grossière et la plus sauvage? Est-il une passion, qui manifeste mieux la bestialité de notre nature, et notre proche parenté des fauves carnassiers, parmi lesquels elle suscite de si terribles combats, dans la solitude des bois?

Les soins empressés, les égards, le dévouement, dont on entoure l'objet aimé, ne sont en réalité que des peines souvent légères, transformées en douces satisfactions. Il n'est pas un amant digne de ce nom, qui ne soit véritablement heureux, de souffrir quelque chose pour sa belle, comme on dit à l'opéra. Celle-ci ne lui en devrait aucune reconnaissance, si elle ne se sentait assez généralement, dans une disposition physiologique semblable à celle qu'elle produit. Aussi dans le cas ou elle est indifférente, ne

manque-t-elle jamais de ne compter pour rien, les témoignages passionnés dont on l'entoure, et de trouver le plus naturel du monde, qu'on l'adore à deux genoux comme une madone, tout en restant aussi froide que la statuette de la sainte.

Tout dans l'amour sexuel, porte donc l'empreinte de l'égoïsme le plus ardent, et souvent le plus brutal.

L'amour maternel, malgré ses apparences, ne peut manquer d'affecter le même caractère que le précédent, quoique à un degré moindre. Personne n'ignore de quels soins touchants, une mère entoure le fruit de ses entrailles, mais il en est beaucoup qui paraissent ignorer, que les peines qu'elle endure à son sujet, sont pour son cœur, la source de joies ineffables. L'attrait, le plaisir intime, la guident seuls dans l'accomplissement de sa tâche, bien qu'elle soit pénible et parfois rébutante. L'attrait et le plaisir, sont d'ailleurs les seuls mobiles que Dieu emploie, toutes les fois qu'il veut être obéi, parce quil les sait irrésistibles. Circonstance qui couronne par un impératif de fait, les nombreux arguments qu'on peut invoquer, en faveur de la thèse de l'égoïsme compris comme nous venons de l'expliquer. Examinez de près l'amitié, elle donnera lieu aux mêmes remarques que l'amour, et vous trouverez ainsi partout, l'homme ne chérissant que lui-même, dans les objets multiples de son affection.

CHAPITRE XVII

Les plaisirs de la conscience.

Quand l'homme se recueille, il trouve en lui-même, un conseiller pour éclairer ses actes, et un juge pour en fixer la valeur. Ces deux voix intérieures qui lui parlent sans détour, sont les organes de la conscience. Quand elle est mécontente, elle engendre des douleurs poignantes et parfois terribles. Quand elle est satisfaite, elle produit des plaisirs dont l'intensité peut aller, jusqu'à l'ivresse la plus douce, la plus pénétrante.

Les natures inférieures ayant une conscience obscure, ne sont qu'imparfaitement touchées par ces douleurs et ces plaisirs, mais les natures d'élite, y sont au contraire extrêmement sensibles, et sont constamment préoccupées d'éviter les uns et de rechercher les autres. Il est facile de comprendre que les joies et les peines dont il s'agit ici, ont un caractère particulier, qui ne répond pas toujours au sens vulgaire attribué à ces mots.

Voici Régulus qui peut rester chez lui, goûtant au milieu des siens, toutes les satisfactions qu'on envie,

et qui aime mieux aller périr du dernier supplice, chez les Carthaginois, que de compromettre les intérêts de sa patrie. Pourquoi? Parce que sa conscience trouve un plus grand plaisir, ou ce qui revient au même, une moindre douleur, à sacrifier sa vie qu'à la sauver par une faiblesse.

Voici d'Assas qui n'hésite pas à pousser le cri héroïque qui doit prévenir l'armée et, au même instant, le faire tomber percé de mille coups. Pourquoi? Parce que le généreux conseiller qu'il porte dans sa conscience, lui prescrit de mourir, pour éviter la sentence terrible du juge qui l'accompagne. Il aime donc mieux donner sa vie, que de subir le remords qui le menace, et il la donne avec enthousiasme en songeant à la gloire qui l'attend.

Ceux qui ont eu l'occasion d'exposer leur vie pour obéir à un grand sentiment, comprennent mieux que d'autres, ces saints entraînements et les joies sublimes dont ils sont la source. Il est peu de soldats ayant fait la guerre, qui ne les ait éprouvés. Un jeune officier de mes amis, eut cette bonne fortune, dans des circonstances vraiment romanesques.

La fille de l'agha de l'ouersenis, dont il avait entrevu quelquefois, le doux visage, venait d'être enlevée par Bou-màza, dans un guet-apens terrible, ou nos plus vaillants cavaliers avaient mordu la poussière. Depuis ce moment néfaste, il ne passait pas un jour, sans songer aux moyens de prendre une revanche éclatante, et de sauver la pauvre enfant.

Après une assez longue attente, l'occassion favorable se présenta enfin. Et une nuit, après une marche longue et pénible, il parvint à conduire une petite troupe d'élite, qui surprit au point du jour, la zemala de campagne de notre ennemi.

Jamais je n'oublierai, me disait-il, l'émotion touchante dont je fus pénétré, quand aux éclairs de la mousquetterie qui nous enveloppaient de toute part, je vis la pâle prisonnière, sortir échevelée de la tente de son ravisseur, et se précipiter en pleurant, aux pieds de mon cheval. Combien j'aurais été heureux, ajoutait-il, de mourir en ce moment, et combien de fois ne l'ai-je pas regretté !

Interrogez les martyrs morts pour leur foi, les vaillants chevaliers qui, en des temps sinistres, succombaient les armes à la main, pour la justice méconnue, ils vous diront tous que le sacrifice de la vie, pour de nobles causes, est, pour certaines âmes, une volupté sublime.

Les plaisirs de la conscience peuvent donc offrir assez d'attraits, pour compenser les douleurs des plus grands sacrifices, y compris celui de la vie, le plus cruel de tous, aux yeux de l'universalité des humains. Pour ceux qui aiment et recherchent ces plaisirs, il est clair que les traités de morale deviennent sans objet, mais pour les autres, c'est-à-dire pour l'immense majorité, il y a lieu de se demander s'il en est autrement, et dans quelles limites.

CHAPITRE XVIII

Considérations sur les traités de morale.

Tous les traités de morale, paraissent méconnaître un point essentiel, à savoir, que les règles de conduite qu'ils formulent, ne peuvent avoir aucun caractère absolu, attendu que ce qui est bien dans certains cas, peut être mal dans d'autres.

Montrons-en quelques exemples.

Une règle de morale généralement admise, et même postulée, est celle-ci :

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait.

Or, je convoite la femme de mon voisin, et je voudrais bien qu'un intermédiaire officieux, m'aidât à la posséder. Entre temps, un ami se trouvant dans une situation semblable, vient réclamer de moi, le service que je voudrais qu'on me rendit. Dois-je accéder à ses vœux? Evidemment non. Je ne dois donc point, dans ce cas, lui faire ce que je voudrais qu'on me fît.

Autre exemple.

Il est généralement admis, que le mensonge est odieux, et qu'il faut toujours l'éviter. Kant pousse même sur ce point, le scrupule jusqu'au fanatisme. Mais voici que le hasard m'a rendu témoin d'un fait, dont la révélation peut causer le désespoir d'un galant homme. Mis en demeure par celui-ci, de lui faire connaître la vérité, dois-je hésiter un instant à la lui dissimuler ? Tout cœur droit et bon, se fera évidemment, dans ce cas, un devoir de mentir le plus effrontément qu'il pourra.

Autre exemple.

La morale des Occidentaux, prescrit aux hommes de n'avoir qu'une femme, et de lui rester fidèle pendant toute leur vie. C'est fort bien. Mais supposez un noble esprit, un excellent cœur, accouplé à une Euménide qui l'accable de ses fureurs, l'abreuve de dégoûts, et fait de sa maison un enfer, trouverez-vous mauvais que cette pauvre victime, aille chercher ailleurs, une consolation conforme à la plus douce loi de la nature, qui lui commande d'aimer et de chercher à l'être ?

Tout le monde tombe d'accord, que le vol est chose abominable et qu'une société ne saurait subsister, si ce crime n'était énergiquement réprimé. Mais voici une pauvre femme qui meurt de faim, ainsi que le blême petit qui la suit. Un panier rempli de pains se présente à elle. Le maître est absent, personne ne la voit. L'infortunée ne peut résister à

la tentation. Elle prend un des pains et va le dévorer dans un coin, avec son enfant. Où est le moraliste assez impitoyable, pour condamner ce vol du désespoir?

On pourrait continuer ainsi longtemps, l'examen de tous les cas de détermination que l'ordre moral présente, et l'on serait obligé de reconnaître, qu'il n'en est peut-être aucun, qui comporte une prescription rigoureuse et inflexible. La vérité est que dans la pratique, chacun trouve en soi, ou se fait une casuistique particulière, qu'il préfère de beaucoup, à celle qu'on lui offre, serait-elle signée des plus grands noms de l'histoire.

Un traité de morale, suivant les anciens errements, ne peut donc offrir quelque intérêt, qu'au point de vue spéculatif et théorique, mais nullement au point de vue de l'application qu'on peut en faire, et de l'utilité pratique qu'on peut en retirer. La seule règle à prescrire sur ce point délicat, doit consister à recommander dans chaque cas, un appel sincère à la conscience individuelle, avant toute détermination. Cette règle s'imposant en quelque sorte d'elle-même, chez tout homme doué d'une raison à peu près saine, offre seule l'avantage de pouvoir être admise et obéie. Quant aux autres prescriptions, elles font admirablement dans un beau livre, comme celui de Ch. Renouvier, incontestablement le plus remarquable qui ait jamais été écrit sur la matière, mais elles ont le grave inconvénient de se perdre dans

le désert de l'inattention générale. La seule morale, qui aurait quelque chance de succès, est celle qui démontrerait aux humains, que leurs intérêts immédiats et matériels, y trouveraient leur compte. Tout autre manière de voir, serait l'indice d'une naïveté peu digne d'un philosophe.

On ne saurait trop le répéter, le problème de la morale est avant tout un problème d'organisation sociale et d'éducation. Quand nous aurons vaincu l'ignorance, la misère, l'antagonisme des intérêts, nous la verrons alors devenir facile, et se confondre, en quelque sorte, avec l'attrait et le plaisir, ainsi que cela a déjà lieu chez quelques natures d'élite. C'est alors qu'il sera agréable de la prêcher, et qu'on pourra compter sur un auditoire autre que le désert.

Mais en attendant, il est bon de voir, s'il n'y aurait pas moyen d'en simplifier la notion, et d'essayer par là, de la rendre à la fois, plus facile à comprendre et à pratiquer. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE XIX

La Morale et le Devoir.

Commençons, avant tout, par définir ce que l'on doit entendre par morale et le sens qu'il convient d'attribuer à ce mot.

La morale est la science qui a pour objet la distinction du bien et du mal. Cette distinction détermine le devoir, qui consiste, naturellement, à pratiquer l'un et à éviter l'autre.

Toute la morale réside donc dans la réponse à cette question :

Qu'est-ce que le bien, qu'est-ce que le mal ?

Reconnaissons d'abord, que ces deux expressions n'ont de signification que relativement à l'homme.

Une planète éclate en morceaux, soit par suite d'une convulsion intérieure, soit par le fait du choc d'un astre errant, mais elle n'est pas habitée, et la catastrophe ne fait souffrir personne, il n'y a dès lors, évidemment aucun mal de produit.

Imaginez au contraire, cette planète peuplée d'êtres humains ; l'accident prend alors un caractère terrible et l'idée seule nous en donne le frisson.

Le vent souffle avec violence, et déracine un arbre isolé au milieu du désert. Il n'y a là qu'un phénomène naturel, comme tant d'autres. Mais supposez une caravane abritée sous l'ombre de cet arbre, et écrasée par sa chûte. Un mal déplorable est alors produit.

Voici une île qui recèle les fruits les plus savoureux, les fleurs les plus charmantes, qui réunit, en un mot, tous les agréments et toutes les richesses. Mais elle est perdue au fond de l'Océan, et nul être humain ne la connaît et n'en profite. Quel bien représente-t-elle ? Aucun.

Si des phénomènes de la nature, nous passons aux actes que l'homme accomplit lui-même, nous trouvons à faire les mêmes remarques.

Un de ces actes a-t-il pour résultat, de procurer un plaisir ou un avantage à un être humain, d'une manière directe ou indirecte, il représente un bien. Produit-il un effet contraire ? il représente un mal.

Mais ici intervient un nouvel élément d'appréciation, au point de vue du mérite et de la responsabilité ; je veux parler de la volonté, de l'intention de l'être agissant.

Ainsi on peut faire le bien, sans mériter aucun éloge, comme le mal sans encourir aucun reproche.

Je passe la nuit sur une route, en chantant, et le son de ma voix, suffit à mettre en fuite, un voleur qui se préparait à dévaliser mon voisin. Voilà certes une excellente action, mais quelle valeur lui attribuer?

Une jolie fille, sans y songer, porte le trouble dans le cœur d'un jeune homme trop prompt à s'enflammer. Il la supplie de répondre à ses vœux. Elle refuse, parce qu'elle en aime une autre. Le bouillant Edgard, pris d'un sombre désespoir, se brûle la cervelle à ses pieds. Sans doute, voïlà un accident fort regrettable. Mais comment en faire un crime à celle qui l'a causé?

Je veux sauver un homme qui se noie et, tandis que je vole à son secours, je tombe en écrasant dans ma chûte, un petit enfant qui passait par là. Encore un grand mal, mais peut-on dire que j'en sois responsable?

Ces quelques exemples, qu'il serait facile de multiplier, suffisent à dessiner nettement l'idée qu'on doit se faire du bien et du mal.

Quand le bien ou le mal, sont produits par les forces de la nature, il y a bonheur ou malheur; quand ils sont le résultat direct et voulu de l'être humain, il y a moralité ou immoralité. Cette distinction s'impose d'elle-même.

Un acte moral est donc celui qui est intentionnellement profitable à un de nos semblables, mais sous la réserve expresse, bien entendu, qu'il n'est pas, en même temps, nuisible à un autre.

Je vois un pauvre homme qui grelote de froid et, touché de compassion, je vais voler un manteau pour le couvrir. Je suis certainement louable, de vouloir empêcher un malheureux de souffrir, mais je suis évidemment blâmable, de dépouiller dans ce but, mon prochain.

Je suis bien plus blâmable encore, quand le bien à produire ne concerne que moi, et n'a d'autre inspirateur que l'égoïsme malfaisant. Car, comme le fait justement remarquer un vers célèbre :

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Je suis en quête d'un emploi qui me promet d'assez agréables émoluments. Rien de plus légitime que de faire valoir mes droits à son obtention. Mais le succès se faisant trop attendre, je le hâte en calomniant mes concurrents et en les perdant ainsi, dans l'esprit du dispensateur de ma convoitise. Cette manœuvre me procure assurément un précieux avantage, mais elle n'en est pas moins moralement détestable.

Un acte immoral, est naturellement celui qui nuit à un être humain; quand même il devrait en résulter un plaisir ou un avantage pour un autre.

Dans les festins de l'ancienne Rome, l'amphytrion donnait parfois à ses convives, le spectacle de gladiateurs en chambre, qui s'égorgeaient entre eux, pour les divertir. Bien que l'acte de cet amphytrion,

eût pour objet le plaisir d'un certain nombre de ses semblables, il n'en était pas moins profondément immoral et abominable.

Les actes personnels et intimes, donnent lieu aux mêmes appréciations.

Je me nourris trop bien ou je commets des exces qui me nuisent ; je fais de l'immoralité : je me soigne et par une hygiène intelligente, je développe à la fois, mes qualités physiques et intellectuelles ; je fais de la moralité.

Il en résulte évidemment, qu'un acte agréable à l'homme, dans ces conditions, ne saurait être immoral, et que parallèlement, un acte qui lui est douloureux, ne saurait être moral.

Les mœurs et les lois qui disent le contraire, sont scientifiquement absurdes, et sont par suite destinées à disparaître avec le temps et les lumières inévitables qui le suivent. La preuve en est d'ailleurs fournie, par les tendances invincibles de notre nature, qui ne cessent de lutter avec avantage, contre certaines prétendues nécessités sociales, chaque jour moins acceptées.

En fin de compte, toute la morale peut se résumer, en établissant une synonimie parfaite, entre bonté et moralité d'une part, méchanceté et immoralité de l'autre. La volage Ninon de l'Enclos, déjà proclamée « le plus honnête homme de son temps » devient alors, malgré sa légéreté, une charmante personne morale et la rigide Mme de Maintenon, dont

les inspirations ont ensanglanté la France, apparaît au contraire, malgré son austérité, comme une créature profondément immorale.

Quant à la casuistique, elle se réduit à trouver dans chaque cas particulier, la réponse que comporte cette double question ; ferais-je un bien ou ferais-je un mal à mon semblable ou à moi-même ? C'est l'œuvre de la conscience individuelle, souveraine absolue en pareille matière, parce qu'elle est libre et responsable. Après lui avoir indiqué les principes, il faut au moins lui en laisser l'application. Sans doute elle pourra se tromper, mais si elle le fait de bonne foi, elle n'aura pas abandonné la sphère morale, et ne sera pas souillée par son erreur. Et c'est là un point essentiel.

Le devoir et le droit dans l'ordre moral, représentent deux termes inséparables. Le premier exprime l'obligation et le second la faculté de faire le bien et d'éviter le mal. Il est évident que l'un ne peut marcher sans l'autre. J'ai le devoir de m'instruire, mais je ne puis l'accomplir que si l'on me reconnaît le droit à l'instruction, en me fournissant les livres et les maîtres dont j'ai besoin. J'ai le devoir de travailler, mais j'ai le droit de vivre de mon travail ; cela est évident.

Ces deux idées n'ont pas dans l'ordre social la même signification. Et en effet, dans ce milieu, en bien des points, conventionnel et factice, on rencontre souvent des droits et des devoirs qui, loin

d'être conformes aux vues de la conscience, les blessent au contraire ouvertement. Ainsi la société, par l'organe de ses pouvoirs publics, m'oblige dans certains cas, à massacrer mes semblables, à piller et à incendier leurs propriétés; je suis israélite et elle me force à payer des prêtres catholiques; je suis d'une austérité farouche de mœurs, et elle me contraint à entretenir pour ma part, un opéra que je considère comme une fabrique de péchés mortels. Ainsi de suite. Je me soumets pourtant d'assez bonne grâce à toutes ces exigences, parce qu'il m'est impossible de faire autrement, et que devant l'inévitable, ma conscience peut dormir en paix. La nécessité sauve ainsi la morale, et permet de respecter dans son ensemble, une société souvent peu respectable dans ses détails, pourvu toutefois, que la dite société admette le principe de sa perfectibilité, et s'y conforme. Dans le cas contraire, elle n'a évidemment droit à aucun ménagement, et ne peut dès lors, subsister que par la force, en attendant de périr par la violence.

CHAPITRE XX

Devoirs relatifs.

Contrats, Vœux, Serments, Promesses.

Les devoirs définis par la morale pure, sont variés comme les catégories de détermination qui s'offrent à la conscience. Ils peuvent être généraux, sociaux, familiaux, individuels et professionnels. On reconnait d'ailleurs facilement, que chacune de ces divisions, comporte elle-même plusieurs subdivisions, dont tout esprit réfléchi, peut à son aise, dresser la nomenclature.

Chaque variété de ces devoirs, appelle naturellement une casuistique spéciale. Mais ainsi que nous l'avons déjà établi, c'est là l'œuvre de la conscience individuelle, qui, en se référant aux principes précédemment exposés, ne peut rencontrer de difficultés sérieuses.

Choisissons quelques exemples, dans une des subdivisions des devoirs sociaux, qu'on peut appeler devoirs de relations, parce qu'ils ont pour objet, les

engagements ou contrats, par lesquels les hommes peuvent se lier entre eux.

Dans sa forme la plus ordinaire, le contrat est l'acte par lequel une personne s'engage à donner certaine chose, soit à titre réciproque, soit à titre gratuit. Il peut être écrit ou verbal, mais pourvu qu'il ne soit pas infirmé par la loi morale, il va de soi qu'il est également obligatoire dans les deux cas. Toutefois les consciences délicates, auront toujours une disposition naturelle, à accorder plus d'autorité au contrat verbal, parce que la garantie de son exécution, repose sur les sentiments les plus élevés de notre nature, et que cette garantie, doit être considérée comme d'un ordre supérieur, à celle qui résulte de la force légale elle-même.

Pour qu'un contrat soit valable devant la loi morale il faut, premièrement, qu'il ne viole pas cette loi, dans aucune de ses clauses; secondement, qu'il soit librement consenti; et troisièmement, que l'objet dont il promet la livraison, soit réellement à la disposition de celui qui s'en dit le détenteur. Ces conditions ont un tel caractère d'évidence, que leur énoncé seul, suffit à les faire accepter sans hésitation.

Un spadassin s'engage envers un puissant de la terre, à expédier un homme qui lui est désagréable. L'opération sera conduite avec tous les ménagements qu'elle comporte, et en respectant ce que nos préjugés appellent les règles de l'honneur. Un tel contrat n'est pas une chose impossible au sein de notre

société et il fut même une époque, où on pouvait en citer des exemples fréquents.

Un malheureux père livre en mariage, sa jeune fille, à un vieillard décrépit qui lui fait horreur, mais qui est riche. La pauvre enfant se soumet, contrainte par des suggestions impitoyables et les menaces de la misère. Elle sent son cœur se briser, et les douces illusions de son âge s'évanouir sans retour ; c'est une victime qui s'immole aux dures exigences de la vie.

Voilà deux contrats qui violent ouvertement la loi morale, et qui pour ce motif, sont également nuls, bien que le second soit garanti et sanctionné par la loi civile et la loi religieuse.

Un touriste traverse la Calabre, pays aimé du soleil, mais aussi des voleurs. Une bande de ces exploiteurs interlopes, lui coupe le chemin, et après l'avoir dévalisé, l'entraîne dans son repaire. Il est ainsi retenu quelque temps prisonnier, et n'obtient sa liberté, qu'après s'être engagé, sur parole, à déposer une certaine somme, en un lieu déterminé.

Une fois échappé des griffes de ces vautours, notre touriste doit-il s'empresser de satisfaire au contrat verbal qu'il a accepté ? Evidemment non, parce que ce contrat ayant été imposé par la violence, est de plein droit nul et sans effet. Ce qu'il a de mieux à faire assurément, est de se mettre à la tête d'une bonne troupe de gendarmes, et d'aller avec eux, exterminer ces coquins, pour leur ôter toute envie de recommencer leurs manœuvres sur d'autres.

Toutefois, on ne peut nier que le cas ne soit de nature, à soulever quelques doutes dans certains esprits. Il peut se faire, en effet, que l'inobservance d'un pareil contrat, ne décide d'autres bandits à ne plus l'imposer à personne, et à prendre le parti d'égorger tout simplement les voyageurs, au lieu de les traiter avec une sorte d'humanité relative.

Une délicatesse de haut goût, peut encore admettre une certaine reconnaissance, envers des gens qui, maîtres de vous ôter la vie, ont bien voulu se contenter de vous vider les poches.

Une séduction chevaleresque se dégage d'ailleurs, de ce respect religieux de la parole donnée, devant des misérables qui ne respectent rien. C'est comme une protestation de la conscience pure, devant la conscience souillée, et le plus sanglant reproche dont la première puisse châtier la seconde. Il y a donc là une appréciation d'un ordre élevé, capable de séduire les natures d'élite, qui se plaisent aux déterminations magnanimes. Aussi, bien que la droite raison soit pour le mépris d'un pareil contrat, un sentiment généreux peut parfaitement se prononcer pour son respect, ainsi que le témoignent d'ailleurs, certaines anecdotes connues.

Ces quelques exceptions, bien que fort honorables, n'infirment d'ailleurs, en aucune sorte, on le conçoit, le jugement formulé, d'une manière générale, sur la nullité d'un contrat imposé par la violence.

Passons au troisième cas de nullité, le plus important de tous, par les conséquences qui en découlent.

Nous avons reconnu qu'en dehors de l'impératif, toute proposition était, au moins provisoirement, antinomique. Il en résulte que les dispositions psychologiques du sujet, sa manière de sentir, ou son sentiment, jouent un rôle prépondérant sur le jugement qu'il en porte, et la détermination qu'elle lui inspire. Le sentiment se dérobant d'une manière générale à la volonté de l'homme, il en résulte que celui-ci, ne peut répondre de ce qu'il sera à une époque déterminée. L'acte par lequel il engagerait ce sentiment, dans l'avenir, sur un objet quelconque, est donc nul et non avenu, au même titre que s'il promettait la livraison d'une maison ou d'un champ, dont il n'est pas le propriétaire.

Voici un disciple de Buckner, qui ne croit qu'aux forces aveugles de la nature, et qui traite de contes ridicules, tout ce qui se dit sur l'immortalité de l'âme et la vie future. Il pense qu'en mourant tout meurt en nous, et que, sous la terre qui les recouvre, l'homme malgré ses prétentions, ne vaut pas mieux que le cheval qui l'a porté.

Mais arrivent les orages de la vie. Sa mère meurt entre ses bras, une maîtresse adorée la suit, et, en expirant, lui montre du doigt ce monde idéal où elle voudrait le retrouver. Ces impressions profondes s'emparent de son âme et la transforment. Ce ciel auquel il ne croyait pas, et qu'un geste mélancolique

lui a indiqué, devient pour son cœur une consolation suprême. Il le veut maintenant, il le désire, pour revoir ces êtres chéris qui ne sont plus, et dont il ne peut se passer éternellement. La douleur et l'amour, ouvrent enfin devant lui ce refuge enchanté, et le pauvre athée au désespoir, devient ainsi, un spiritualiste plein de foi et d'espérance.

Arrive un élève de Lamétrie, qui nie la liberté de l'âme et qui, conséquent avec ses principes, trouve que le meilleur des gouvernements, est celui qui s'appuie sur la force et la terreur. Pour vivre suivant ses goûts, il va s'établir chez un peuple, qui végète sous le sceptre de fer d'un despote accompli. Il voit là de près, ce que peuvent engendrer d'horrible et de bouffon, les caprices d'un homme ivre d'un pouvoir, qu'aucun contrôle ne limite. Après avoir épuisé les agréments d'un tel régime, y compris la prison et la bastonnade, il sort de là bouillant d'indignation, et va se jeter tête première, dans la politique écarlate.

Un malheureux à bout de déceptions, trahi par la fortune, l'amour, l'amitié, se fait chartreux. Rien de plus naturel. Mais la monotonie de sa nouvelle existence, change peu à peu le cours de ses idées, et se sentant jeune encore, il se décide à retourner dans le monde et à recommencer la lutte de la vie. Quoi de plus légitime ?

L'amour et l'amitié présentent-ils des conditions plus durables, que la croyance, l'opinion, les goûts,

en un mot, que nos préférences diverses? Il faudrait faire bien peu de cas, des témoignages incessants du mobile cœur humain, pour oser l'affirmer. Si tous les délaissés et les oubliés des deux sexes, pouvaient à la fois, faire entendre leurs lamentables plaintes, il y aurait de quoi troubler tous les échos de la terre.

En résumé, l'homme n'est pas le maître de son sentiment à venir, et ne peut conséquemment, en disposer de bonne foi. Tout contrat qui le lie sur ce point, est donc contraire à la loi morale, c'est-à-dire nul devant elle, bien que dans certains cas, il soit obligatoire devant la loi civile.

Il en résulte que les vœux religieux, et les serments politiques, en particulier, sont absolument nuls devant la morale, puisqu'ils ont pour but d'engager, ce qui de sa nature échappe à tout engagement.

Cette conséquence est rigoureuse, et se dérobe à toute antinomie, attendu qu'elle s'appuie sur un impératif, qui s'impose à la raison par son seul énoncé:

Nul ne peut donner ce qui ne lui appartient pas.

L'opinion vulgaire qui flétrit les conversions de sentiments chez l'homme, est donc scientifiquement absurde, et doit être classée parmi nos préjugés, les plus grossiers et les plus injustes.

Les changements qui se produisent au cours de la vie, dans nos impressions et nos jugements, quand ils sont sincères, représentent au contraire, un des plus heureux priviléges de notre nature, vouée à la

recherche incessante du mieux, et par suite du différent. Ces changements procèdent d'un attribut et non d'un vice.

C'est ce qu'il importe de ne jamais perdre de vue, quand on tient à juger sainement et sans passion, les manifestations multiples et parfois contradictoires, de l'activité humaine.

La saine morale ne demande aux évolutions de notre cœur et de notre esprit, que la sincérité, et ne condamne que l'hypocrisie.

Toute autre appréciation, est évidemment contraire aux lois de notre entendement.

CHAPITRE XXI

De l'éducation morale.

La religion et le matérialisme.

Nous avons déjà reconnu, que la pratique de la morale, ne serait accessible au plus grand nombre, qu'à l'heure ou l'association aurait remplacé l'antagonisme, dans la gestion de nos intérêts. Que jusques-là, elle ne serait guère acceptée, que par le petit nombre d'hommes d'élite, qui recherchent les plaisirs de la conscience.

Pour hâter l'avénement de la morale parmi nous, il faut donc d'une part, multiplier, dans l'ordre social, les institutions qui ont pour objet l'union des intérêts, d'autre part, travailler à accroître le nombre des consciences délicates, qui cultivent le bien par goût.

Pour atteindre ce dernier but, la philosophie ne peut que formuler des principes, qui, par leurs simplicités et les avantages qu'ils présentent, disposent en leur faveur, les hommes qui réfléchissent

quelquefois. C'est précissement ce que, pour notre part nous venons de tenter. Mais une philosophie synthésiste qui voit de haut, doit se garder de repousser, comme il est de mode aujourd'hui, certaine éducation morale, qui s'inspire d'une religion éclairée, et d'autant mieux, que beaucoup de personnes, ne peuvent encore comprendre que cette sorte d'éducation. Les moyens dont dispose la religion ont d'ailleurs, malgré les apparences, un caractère positif et pratique, qu'il serait bien maladroit de méconnaître et de repousser. Et en effet, en échange de chaque sacrifice, elle a toujours soin d'offrir une récompense, de beaucoup supérieure à ce qu'il a coûté. Il est vrai que cette récompense, ne doit être reçue que dans un monde situé au delà du tombeau, mais en attendant, elle en fait luire l'espérance, ce qui est déjà un grand bien. Celui qui n'est pas spontanément accessible aux plaisirs de la conscience, le devient ainsi, par un procédé en quelque sorte artificiel. La satisfaction immédiate, se trouve, de cette manière, remplacée par la promesse d'un bonheur, dont on jouit par anticipation. On n'est pas encore dans le ciel, mais on y marche et on l'entrevoit. En somme, et ceci est le point essentiel, le bien à faire, se trouve dans les deux cas réalisés.

Je vois un homme qui se noie; que je le sauve pour le plaisir intime que je ressentirai de mon acte de dévouement, ou pour être agréable à Dieu, et mériter d'aller au paradis après ma mort, il est clair

que le malheureux n'en sera pas moins sauvé. Assurément le premier mobile est d'un ordre supérieur au second, mais celui-ci n'en est pas moins excellent, puisqu'il excite au bien avec une égale intensité. La pratique des actes de bienfaisance, ne peut d'ailleurs manquer de les faire entrer dans les habitudes de l'homme, comme tous les actes qu'il accomplit fréquemment, et une nature d'élite, se trouve ainsi obtenue par une simple méthode d'enseignement.

La critique aujourd'hui épuisée, d'une influence théocratique excessive, avait cependant laissé debout, les grands postulats dont la religion conserve le dépôt. Un Dieu père de la famille humaine, et son juge miséricordieux ; une âme immortelle, libre et par conséquent responsable, paraissaient jusqu'à ce jour, des points assez solidement établis dans la conscience universelle. Le matérialisme de notre siècle ne l'a pas jugé ainsi. Nous le voyons, en effet, de nos jours, reprendre son œuvre désolée, avec des allures scientifiques destinées à intimider les ignorants, malheureusement trop nombreux. Il est du devoir de la philosophie synthésiste, de réduire à leurs justes valeurs, ces tristes tentatives, et d'en faire ressortir l'impuissance.

Pour atteindre ce but, de longs développements ne sont heureusement pas nécessaires.

Le point de départ du matérialisme est celui-ci : Il n'y a pas d'âme immortelle, par suite, il devient inutile de s'occuper de sa vie future et du juge sou-

verain, qui doit la récompenser ou la châtier suivant ses œuvres.

Comment démontrer que l'âme n'est pas immortelle? Rien n'est plus facile, suivant les matérialistes, et il suffit de quelques expériences physiologiques bien conduites, expériences dont les chats et les chiens font les frais, pour lever tout doute à cet égard.

On établit d'abord, que l'âme est renfermée dans le cerveau, puis supprimant successivement, divers éléments de l'organe, on constate qu'on supprime, en même temps, certaines facultés de cette âme. Celle-ci est donc inhérente à la matière, puisqu'elle se divise comme elle, et que ses éléments s'anéantissent avec les éléments correspondants de cette matière. Elle est donc périssable dans son ensemble, puisqu'elle l'est dans chacune de ses parties ou facultés.

Descendant jusqu'au bout cette pente glissante, les plus hardis, sont allés jusqu'à prétendre que la pensée était un attribut des corps physiques. L'un d'eux, un allemand — il n'y a que les allemands pour de telles imaginations — a soutenu qu'une montagne devait employer son temps, à réfléchir sur sur ce qui se passait autour d'elle et dans son sein. Je le concède volontiers, pour celles qui de désespoir, ont éclaté en volcans et se sont fondues en laves, au spectacle de nos turpitudes séculaires, mais pour les autres, la chose est philosophiquement un peu forte, pour être admise sans preuve.

Revenons à l'argument qui conduit à de si jolies

conséquences. Malgré ses prétentions il est loin d'être concluant.

Et en effet.

Tant que l'âme est unie au corps, il est bien évident qu'elle ne peut se manifester, que par l'intermédiaire des organes de ce corps. Or si vous retranchez successivement du cerveau, les diverses parties qui servent d'organes à ses facultés, et où ces dernières sont en quelque sorte localisées, comment l'âme pourrait-elle continuer à les manifester extérieurement? Autant vaudrait exiger qu'elle continuât à y voir et à parler, après avoir crevé les yeux et coupé la langue du corps ou elle est enfermée.

Cette manière de raisonner n'est pas sérieuse, et ses prétentions expérimentales et scientifiques, n'en sauvent pas la faiblesse.

Mais admettons qu'on la juge plus favorablement que nous ne le faisons ici, il est certain qu'on n'osera jamais lui reconnaître un caractère impératif. Car s'il en était ainsi, tout le monde s'y rallierait, sans objection possible. Or, d'après les explications que nous avons déjà données sur ce point, une proposition impérative, peut seule avoir raison d'une proposition postulée et l'effacer, avec le temps, de l'inventaire des croyances humaines. Le matérialisme, malgré ses nouveaux efforts et ses prétendues preuves, est donc condamné à échouer dans son œuvre de démolition, en vertu des lois mêmes de notre entendement.

Une dernière remarque pour mieux constater l'inanité de ses tentatives.

La question n'est pas de savoir si la croyance en une âme immortelle, répond à une réalité objective, puisque cette proposition échappe à la connaissance positive ; elle consiste surtout, à reconnaître que cette croyance est en quelque sorte, un attribut de notre espèce, et qu'elle ne saurait s'en passer. Or sur ce terrain, les preuves sont si nombreuses, si concluantes et ont été si souvent reproduites, qu'il serait oiseux d'y insister. C'est par la croyance en l'immortalité de l'âme, que nous sortons définitivement de l'animalité, et que nous nous séparons d'une manière tranchée, des grands singes nos voisins, que messieurs les matérialistes voudraient évidemment, nous donner pour frères. Or sans blesser ces quadrumanes et sans nous vanter outre mesure, nous pouvons admettre, bien que nous ne valions pas encore grand chose, que nous leur sommes sensiblement supérieurs.

En résumé, un Dieu père et juge de la famille humaine, une âme immortelle, libre et responsable, satisfont si bien à notre soif de justice, de consolation et d'amour, que réelles ou fictives, ces croyances forment l'essence même du cœur humain, et vivront autant que lui. Toute religion qui les prend pour base de son édifice, est donc sure, malgré certains changements de détails inévitables, de braver éternellement, les injures du temps et des hommes.

C'est ce qui fait que la religion catholique, en particulier, nonobstant sa débacle territoriale, son syllabus et ses véléités retrospectives, conserve encore un grand prestige, sur un nombre considérable d'esprits. Malgré les critiques aujourd'hui épuisées, qui ont été justement adressées à ses abus de tous genres, elle n'en reste pas moins parmi les religions du globe, celle qui conserve à travers les âges, le dépôt sacré des grands postulats de l'âme, avec le plus d'éclat et de majesté. Et c'est pourquoi, elle demeure même de nos jours, quoiqu'on en dise, une école de morale, qu'il serait imprudent de fermer, car c'est de toutes, celle qui est encore le plus accessible, à la grande majorité des intelligences. Il est clair qu'une institution, entourée du prestige des siècles et de l'inconnu, qui ne cesse de prêcher, qu'en pratiquant le bien on ira en paradis, et qu'en faisant le mal, on ira en enfer, ne peut qu'habituer la conscience, à poursuivre le premier, et à éviter le second. Car ainsi que nous l'avons établi, l'homme est avant tout, amoureux de son bonheur et ne fait rien pour rien.

Quant aux rares sujets, qui nient la responsabilité de l'âme, dans ce monde et dans l'autre, il n'est pas facile de comprendre par quel point, une morale quelconque pourrait les toucher. Ceux qui dans cette dangereuse catégorie, sont spontanément accessibles aux plaisirs de la conscience, ne manqueront certainement pas de faire le bien, puisqu'il est dans

leurs goûts, mais quand aux autres, je n'aimerais pas à me trouver seul avec eux, la nuit au fond d'un bois, s'ils avaient quelque intérêt à m'expédier, et si l'impunité leur était acquise.

C'est la réflexion que je faisais un jour, à un athée de mes amis, en traversant avec lui, un lieu solitaire. Sa réponse évasive et plaisante, fut loin de me prouver que mon appréciation était fausse.

Je sais bien que les matérialistes assurent, que la crainte du remords, qui est un effet de notre sensibilité nerveuse, et d'autres conditions physiologiques suffisent, dans le plus grand nombre de cas, pour nous arrêter sur la pente du crime. Mais comme l'expérience prouve, qu'il est peu de dispositions physiologiques, qui ne puissent être vaincues par la réflexion, l'habitude, et surtout par les suggestions répétées de l'intérêt matériel, il n'y a pas lieu de compter beaucoup sur cette assurance. La pudeur, la timidité, la peur même, cèdent aux influences du milieu et des entraînements, comment admettre qu'il n'en est pas de même, pour cette prétendue sensibilité nerveuse, qui constitue la crainte du remords? Quoiqu'en puissent dire les matérialistes, j'estime qu'il ne serait pas prudent de vivre dans une société, qui ne vous offrirait d'autre garantie, qu'une disposition physiologique incertaine et changeante, à moins toutefois, que ladite société ne fut solidement doublée de bons gendarmes.

CHAPITRE XXII

De la réalité objective des postulats religieux

Nous venons de reconnaître, que les postulats religieux qui concernent Dieu et l'âme, n'ont contre eux, aucun impératif logique, et que les prétendues démonstrations scientifiques du matérialisme, sont impuissantes à les ébranler. Ces conditions leur assurent évidemment, une très grande solidité dans l'esprit de la grande majorité des humains. Mais il reste encore à se demander, si en dehors des lois de notre entendement, ils répondent à une réalité objective, c'est-à-dire à une existence certaine.

Sans prétendre arriver sur ce point, à une affirmation impérative, il est néanmoins possible de présenter des arguments, qui ne laissent au doute qu'une place extrêmement restreinte. On atteint ainsi les régions d'un probabilisme, qui se rapproche assez de la certitude, pour qu'on soit naturellement porté à le confondre avec elle. Quelque chose, par exemple, de comparable à la chance de tirer une boule

blanche, dans un sac qui en contiendrait un millier de cette couleur et une seule de noire.

Voici en peu de mots ces arguments, auxquels on ne saurait refuser une valeur sérieuse et démonstrative.

Dans le domaine des sciences, il est admis qu'une hypothèse, c'est-à-dire une proposition première qui explique tout un ordre de faits, est incontestablement vraie. Ainsi le système des ondulations, est accepté par les physiciens, comme le seul possible, parce que seul il donne raison des phénomènes multiples de la lumière, et particulièrement du phénomène des interférences, devant lequel avait échoué la théorie de l'émission. Or dans le domaine religieux, les postulats relatifs à Dieu et à l'âme, ont précisément ce caractère, d'expliquer seuls tous les phénomèmes de l'ordre moral, d'une manière satisfaisante. Ces postulats peuvent donc aller de pair, avec les hypothèses scientifiques les mieux établies aux yeux des savants, et, en vertu de leur propre méthode, doivent être rangés dans la catégorie des vérités indéniables.

On peut encore ajouter, que les postulats religieux dont il s'agit, en dehors du sentiment qui les sollicite, se rencontrent dans la raison, comme nécessaires à l'harmonie générale du monde. Or, quand nous découvrons une loi nécessaire à cette harmonie, à sa stabilité, à ses métamorphoses, une vérification directe, nous permet généralement de constater, que nous atteignons en ce point, la certitude.

Ainsi quand notre raison reconnait que l'équilibre des mouvements sidéraux, exige que les planètes décrivent des ellipses autour du soleil, une expérience directe, irrécusable, vient aussitôt proclamer l'exactitude de cette proposition. Il en est de même de toutes les propositions de l'ordre mathématique, qui écloses d'abord, dans notre cerveau, rencontrent à chaque instant, dans les phénomènes de la nature, une confirmation aussi impérative, que celle de notre propre existence. Toutes les lois universelles que nous concevons, sont donc incontestablement vraies, et répondent à une réalité certaine, en dehors de leur conception subjective. Pourquoi n'en serait-il pas de même à l'égard des postulats religieux, évidemment aussi nécessaires à l'harmonie du monde, que les lois mêmes qui régissent le mouvement des astres? Mais ne manquera-t-on pas d'objecter, la vérification n'étant plus ici possible, le doute reprend ses droits et s'impose légitimement à l'esprit. Je le veux bien, mais dans quelles limites? C'est ce qu'il est important d'examiner. Car il y a doute et doute, et il se présente des cas, comme dans l'exemple que nous avons cité, ou le rôle de celui-ci est tellement réduit, que c'est comme s'il n'existait pas.

Or il est démontré rigoureusement en mathématiques, qu'une loi sériaire est vraie pour tous ses termes, bien que la vérification en soit impraticable pour le plus grand nombre.

Ainsi, en ce qui touche l'attraction universelle, on

est bien certain, que cette attraction fonctionne dans les mêmes conditions, pour tous les termes de la série sidérale, bien que l'immense majorité des termes de cette série, se dérobe à nos observations directes.

Une circonstance pareille se produit, en ce qui concerne la série des notions accessibles à notre entendement, série qui comprend dans son vaste ensemble, toutes les lois qui régissent l'harmonie de l'univers. Or nous sommes bien surs de ne pas errer, en ce qui touche la réalité objective, de celles de ces lois qui ont trait à l'ordre physique, il doit en être de même évidemment, pour celles qui concernent l'ordre moral, tout aussi important que le premier. Les postulats religieux relatifs à Dieu et à l'âme, étant d'après notre entendement, indispensables à la gestion de cet ordre moral, doivent par suite, répondre à un objet réel, bien que leur vérification directe nous soit interdite, du moins pour le moment. Cette réalité, n'est évidemment pas certaine, au même dégré, que celle qui répond par exemple, aux propriétés des figures de géométrie. Le carré de l'hypothénuse, lui est incontestablement supérieur sous ce rapport, puisqu'un compas suffit à en constater la vérité, dès qu'on le désire. Toutefois, d'après ce que nous venons de voir, la probabilité de cette réalité est si grande, que tout esprit non prévenu, ne peut hésiter à l'accepter comme équivalant à une certitude. Les difficultés de détail, qu'une physiologie intelli-

gente commence déjà à réduire, sont impuissantes à l'infirmer. Nous ne savons encore qu'imparfaitement, il est vrai, comment l'âme est unie au corps, comment elle y fonctionne et comment elle s'en sépare. Mais nous ignorons tant de choses, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans une matière aussi délicate, nous rencontrions encore quelques points obscurs. Le monde immatériel, éther, électricité, magnétisme, est pour nous plein de mystères, et cependant, nul ne songe à nier sa réalité et sa puissance. D'ailleurs avant d'être enfermée dans son corps terrestre, l'âme pourrait bien être contenue dans un corps immatériel, qui s'infiltrerait, en quelque sorte, dans le premier et le suivrait, en vertu de son élasticité, dans tous ses développements. Cette manière de voir, est déjà partagée par de bons esprits, qui ont même tenté d'en vérifier l'exactitude, par des expériences directes. Quoiqu'il en soit de ces premières tentatives, qu'un charlatanisme de mauvais goût, a souvent compromises, il y a lieu d'espérer qu'elles donneront de tout autres résultats, quand la science austère, se décidera à les reprendre suivant ses méthodes rigoureuses. Il ne répugne nullement à un esprit synthésiste, d'admettre qu'il est réservé à l'homme, de trouver un jour, une preuve directe de l'immortalité de son âme. Loin de là, il attend cette épreuve et a la confiance, qu'elle arrivera à son heure, pour mettre fin aux fâcheux dissentiments, que son absence suscite dans le monde des esprits.

Après l'âme, il nous faut maintenant parler de Dieu, mais l'on reconnaîtra sans peine, que son importance lui mérite bien un chapitre spécial.

Nous lui consacrerons le suivant.

CHAPITRE XXIII

Dieu et l'univers.

Dans le monde réalisé, il n'y a pas d'effet sans cause. Cette vérité est d'ordre impératif. Aucune raison saine ne peut la repousser. Elle répond à une réalité objective, c'est-à-dire à une certitude. Ce point de départ axiomâtique est incontestable.

L'univers est évidemment un ensemble d'effets, qui répond à un ensemble de causes. Ces causes s'appellent des lois, et sont immuables dans la variété des inombrables phénomènes qu'elles régissent.

Ainsi l'attraction et la répulsion des molécules, produisent des mouvements et des combinaisons sans fin, mais cependant liés entre eux par des rapports constants.

Les planètes décrivent des orbites divers, autour de leur centre de gravitation, mais tous elliptiques; l'oxigène se combine avec les métaux, de bien de manières, mais toujours dans des proportions simples; ainsi de suite.

Des lois multiples et des phénomènes inombrables, sollicitent nécessairement une loi supérieure, synthèse de toutes les autres, qui les coordonne et les oblige de marcher vers un but commun. Car s'il en était autrement, il est clair, que les forces de la nature, ne seraient employées qu'à se livrer un combat sans issue, et que le monde ne cesserait de s'agiter dans un cahos irréductible

Or il n'en est pas ainsi.

L'univers atteste que toutes les forces qui l'agitent, concourent à la production d'une évolution éternelle : composition, épanouissement, et décomposition, de tout ce qui est, au sein d'un équilibre harmonieux. Cette grande loi qui ne cesse de tirer des merveilles, du néant matériel, en évitant constamment le cahos, est le signe manifeste d'une intelligence supérieure, douée d'une puissance sans limite.

Cette intelligence donne l'idée première, de ce qu'on appelle Dieu, et peut être comprise de diverses manières, suivant les dispositions mentales du sujet, son éducation, et les climats qui l'ont vu naître.

Au point ou l'esprit humain est parvenu, les diverses manières d'envisager Dieu, peuvent se ramener aux trois suivantes. :

Dieu personnel et conscient, distinct de l'univers, l'ayant créé et le dirigeant par sa seule volonté ;

Dieu coéternel avec l'univers, le gouvernant par des lois qui forment son essence, et dont la synthèse, permet une certaine personnification subjective.

Dieu étant tout ce qui est, la matière et ses lois, un vaste ensemble impersonnel.

La première conception, est celle qui se présente le plus naturellement à l'esprit et que, par suite, toutes les religions ont du d'abord adopter. Un monarque absolu dans le ciel, amplification du monarque absolu sur la terre, est une idée dont la simplicité devait à l'origine, assurer le succès et l'acceptation à titre de postulat. Malheureusement la raison soulève contre cette conception séduisante, des objections qu'elle est impuissante à résoudre.

Un Dieu antérieur à la création, implique nécessairement, une puissance infinie restant inactive avant cette création, c'est-à-dire pendant une éternité, car l'éternité est tout aussi bien avant qu'après ce prodigieux événement. Cette condition est absolument inacceptable, quand une éducation première, n'y a pas habitué l'esprit.

D'autre part, la création de l'univers, ne peut être admise comme achevée, à un moment quelconque du cours des siècles, puisque une constatation directe, permet de se convaincre qu'elle continue encore. Le télescope de l'astronome, en plongeant dans l'immensité sidérale, découvre, en effet, des mondes en formation et à divers degrés d'avancement. A la même heure, il en reconnait d'autres, qui sont au contraire, en voie de décomposition, ce qui montre clairement, que la création tient avec l'éternité, une sorte de compte courant, en parties doubles, avec

profits et pertes. Il est donc absolument impossible de dire, qu'elle est achevée et qu'elle le sera jamais.

Bien que ces considérations aient une très grande valeur logique, on trouve encore bon nombre d'esprits, parmi lesquels de fort distingués, qui les rejettent complètement, sous l'influence d'une éducation première, qui a rendu leur sentiment plus fort que leur raison. Il ne faut pas s'en étonner, car cette influence, qui pèse sur les jeunes années, peut aller jusqu'à faire rejeter, même une vérité impérative, ainsi que celà a lieu, par exemple, à l'égard du péché originel. Il est vrai que cette anomalie n'est que transitoire, et qu'elle ne peut manquer de s'évanouir, avec le temps, devant les assauts répétés de la raison.

La deuxième conception, se présente avec des avantages, qui lui assurent l'adhésion des esprits que la pédagogie simpliste n'a pas définitivement pliés sous son joug.

L'univers étant dans celle-ci, éternel avec l'intelligence qui l'anime et le gouverne, et cette dernière étant distincte de la matière, bien qu'unie à elle, comme l'âme à l'égard du corps, le sentiment trouve à qui parler, et la raison n'a plus d'objection à soulever, contre une éternité antérieure, ou une puissance infinie, consomme les siècles à ne rien faire.

Quant à s'expliquer comment une chose peut être, sans jamais avoir eu de commencement, l'exemple de toutes les vérités absolues, est là pour le faire, sinon comprendre, du moins admettre nécessairement.

Ainsi il y a certitude pour nous, que le théorème des médianes d'un triangle a toujours existé, c'est-à-dire qu'il est impossible d'assigner dans le temps, une seconde, ou dans le monde des rapports, il s'est tout-à-coup produit.

Il en est de même évidemment, des lois qui président à la formation d'une nébuleuse, au sein de l'éther, et à ses évolutions ultérieures, épanouissement et décomposition. Ces lois sont incontestablement éternelles, quant à leurs formules et à leurs effets, en deça comme au-delà du moment, où l'esprit de l'homme en surprend le secret.

Une chose sans commencement, est donc, malgré les apparences, la chose la plus naturelle du monde.

L'univers se présente ainsi, comme une série sans fin, de transformations incessantes, dans le passé, le présent, et l'avenir, sous l'action d'une intelligence répandue partout, mais résumée dans une synthèse supérieure gardienne de l'harmonie.

Cette intelligence ou Dieu, est-elle personnelle et consciente, malgré son ubiquité? C'est là une antinomie de sentiment, que les arguments les plus serrés, sont impuissants à résoudre. La raison repousse bien, il est vrai, un Dieu répandu partout, et cependant circonscrit dans une personne, c'est-à-dire jouissant à la fois, d'infinité et de limitation, mais le sentiment y trouve son compte, parce qu'il faut à l'homme, une puissance à invoquer dans ses détresses, et à remercier dans ses rares moments de bonheur.

On peut néanmoins concevoir, que les choses se passent de la même manière dans les deux cas, ce qui serait un moyen très simple de résoudre l'antinomie.

Dieu n'étant plus une personne capable d'entendre et d'accorder ce qu'on lui demande, pourrait être encore, l'océan spirituel qui nous baigne de tous côtés, et dans lequel notre âme, à l'aide de certaines pratiques, acquerrait les forces et les résignations dont elle a besoin. Dans les deux cas, ce serait par la prière et le recueillement, que ce phénomène religieux se produirait avec une égale efficacité.

Ainsi en face d'un danger, je supplie Dieu de m'accorder le courage nécessaire pour le braver. Cette grâce peut m'être dispensée tout aussi bien, si Dieu est personnel, ou s'il est simplement l'esprit universel qui vivifie tout, et dans lequel mon âme opère une sorte de condensation, qui lui assure une plus grande énergie.

Cette manière de voir, se présente avec une autorité qu'on se saurait méconnaître, et il me souvient avec bonheur, d'être parvenu à la faire accepter, par un des esprits les plus éminents de ce siècle, celui que ses nombreux amis appelaient affectueusement, le Père Enfantin. Après de longues et très agréables causeries sous les ombrages de St-Germain, il finit par admettre, malgré le caractère panthéiste de ses doctrines, l'utilité et l'efficacité de la prière, dans certaines limites. Duverrier, qui prenait quelquefois part à nos entretiens, admit même, que cette effica-

cité pouvait aller, dans certains cas, jusqu'au soulagement des malades. Et il expliquait ce merveilleux phénomène, par une sorte de courant, que l'âme, dans ses efforts suppliants, parvenait à diriger, dans le grand océan de la vie, ou Dieu, vers l'objet aimé. Cette manière d'interprêter les effet de la prière, outre qu'elle n'a rien de contraire à la raison, présente encore l'avantage, de permettre le ralliement à un culte extérieur, de bons nombres d'esprits qui, dans les conditions actuelles, y sont ouvertement hostiles. Or pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnaît qu'un culte extérieur, dont le fond est la liberté d'interprétation, est indispensable à un peuple policé. J'en demande pardon aux personnes dévotes, que ce rapprochement pourrait blesser, mais le culte est aussi nécessaire au sentiment religieux, que l'opéra au sentiment artistique, car le culte est le grand opéra das âmes, et elles ne peuvent s'en passer.

Reconnaissons donc, qu'un Dieu impersonnel et inconscient, pourvu qu'il soit distinct de la matière, bien qu'unie à elle, peu donner à peu près les mêmes résultats mystiques, qu'un Dieu personnel et conscient. C'est un point qu'il était important d'établir, pour préparer les voies à la seule unité religieuse possible dans l'avenir.

Quant à la troisième conception de Dieu, celle qui l'identifie à tout ce qui est, avec la meilleure volonté du monde, il est absolument impossible d'en dégager la moindre pensée religieuse. Si la matière

se transforme en vertu des forces fatales qui sont en elle, si la pensée elle-même, est un simple produit de cette matière, l'homme n'est plus évidemment, qu'une infime molécule entraînée par un tourbillon. Les conséquences désastreuses d'un pareil système, ont été maintes fois développées, et sont maintenant acquises à la critique philosophique, malgré les efforts récents de l'école positiviste, pour en atténuer la portée. Auguste Comte a beau conserver la Ste-Vierge, avec son enfant au bras, pour symboliser l'humanité nouvelle, ce tardif compromis, est impuissant à voiler la bestialité d'une espèce sans âme, sans conscience et sans liberté.

Mais des objections plus sérieuses que les répugnances du sentiment, peuvent être faites à la conception grossière, d'un Dieu uniquement matière et force.

On peut concevoir, jusqu'à un certain point, comme le prétendent les disciples de Buckner, que la matière se transforme suivant des lois qui lui sont propres, mais comment expliquer sa création première? Quand une nébuleuse destinée à former dans le cours des siècles, un univers comme le nôtre, se révèle dans l'immensité sidérale, qui donc la produit, et lui assigne une position, qui lui permet de ne pas troubler l'équilibre du monde déjà existant? Acculée à ce point originaire, la raison est bien obligée de reconnaître un agent antérieur à la matière même. Cet agent est-il simplement une force? Mais alors cette

force est intelligente, puisqu'elle combine, dirige et détermine, non seulement dans la composition de l'amas nébuleux, mais encore dans l'assignation des centres stellaires. Or, qu'est-ce qu'un agent doué d'une telle force et d'une telle intelligence, si ce n'est précisément ce Dieu que les athées repoussent? Ceux-ci ont évidemment le tort, de ne pas tenir compte de la puissance immatérielle, qui précède toujours leur matière, et qui montre clairement, que cette dernière n'est pas tout. Cet oubli mine par la base, leur triste système, et le rend absolument inacceptable par la raison.

Ils ne sont pas plus heureux, quand ils osent faire de la pensée une sorte de produit chimique, une sécrétion du cerveau, suivant une expression de leur choix. Le sentiment s'en trouve aussi violemment blessé, que dans l'hypothèse précédente, mais la raison en est bien plus cruellement atteinte, car le coup qui lui est porté, vise à l'anéantir complètement. Et, en effet, si comme toutes nos facultés intellectuelles, cette raison n'est qu'un produit de la matière, il est bien évident qu'elle ne peut prétendre à la gouverner. Loin de diriger le corps qui la renferme, elle n'en est plus que l'émanation fatale et servile, dans toutes ses manifestations. Elle s'évanouit donc, dans ce qu'elle a de plus noble, de plus essentiel, et l'être qui tantôt s'en faisait gloire, descend tout-à-coup, au rang d'un animal un peu plus délicat que les autres, mais beaucoup plus dangereux.

Il est presque inutile de faire observer que cette conception du Dieu matière et force, supprime toute espèce de culte, particulièrement la prière isolée, et, à plus forte raison, la prière en commun. A moins qu'on ne se décide à prendre au sérieux, celle d'un positiviste de mes amis, homme d'esprit d'ailleurs, qui résumait ainsi la sienne :

« Mon Dieu si vous existez, ayez pitié de mon « âme, si elle existe, et accordez-lui, si vous le pou- « vez, ce qu'elle désire, si elle le sait. »

C'est fort bien, mais au jour des grandes douleurs et des rudes épreuves, que faire de cette charmante plaisanterie ?

Cet univers aveugle et sourd, est donc également repoussé par le sentiment et par la logique. Aussi dans tous les temps, ne le voyons-nous accepté que par un petit nombre d'esprits, qui sans manquer d'une certaine distinction, sont généralement privés de vues supérieures ou synthésistes.

En résumé, il résulte de ce qui précède, que la seule manière rationnelle de comprendre Dieu, consiste à le considérer comme l'ensemble des lois qui gouvernent l'univers, et dont l'esprit d'ensemble ou la synthèse, le personnifie autant qu'il peut l'être. Ces lois régissant aussi bien l'ordre matériel que l'ordre spirituel, laissent partout Dieu accessible aux vœux des mortels, ainsi que nous l'avons expliqué, et permettent la production des phénomènes mystiques appropriés aux besoins de l'âme.

Cette manière de voir à l'avantage inappréciable, de laisser subsister, dans les limites que la raison trace elle-même, le culte, la prière, la providence, le recours à l'éternelle justice, en un mot, tous ces admirables soutiens, sans lesquels l'homme ne pourrait éviter de glisser jusqu'à la brute.

CHAPITRE XXIV

Conception générale du monde physique.

Rien, ne peut rien produire et quelque chose, doit nécessairement procéder de quelque chose.

Il n'y a pas lieu, je crois, de s'étendre longuement sur une affirmation de cette nature, et je plaindrais l'esprit qui réclamerait sur ce point, une démonstration en règle.

L'immensité sidérale, étant une sorte de laboratoire ou se forment les mondes, il faut impérativement, que cette immensité soit pleine d'un élément susceptible d'être modifié et transformé.

Cet élément a reçu des physiciens le nom d'Ether.

Il est partout, touche à tout, et de lui-même ne se fait sentir nulle part. Il pénètre tous les corps, et, quand nous marchons, il nous traverse comme l'air traverse un tamis que l'on agite au vent. Pour lui les pierres les plus dures, les diamants par exemple, ne gênent pas plus son passage, qu'un filet de pêcheur ne gêne la circulation de l'eau qui l'enve-

loppe. Il est donc nécessairement, intangible, impondérable et doué d'une subtilité sans limite.

Dans sa nature intime, il diffère par un point essentiel des corps qui tombent sous nos sens.

Tous les corps qui peuplent l'univers, sont une agglomération de petites parties imperceptibles, identiques entre elles, nommées molécules. Ces molécules qui forment, chacune en particulier, un minuscule tout inséparable, sont éloignées les unes des autres par des distances variables, et c'est précisément ce qui permet à l'éther de les traverser, et de se jouer dans leur ensemble, malgré leur apparente impénétrabilité. Elles sont en outre, animées d'un mouvement uniforme de vibration, qui varie d'amplitude et de vitesse dans chaque corps, et qui les différencie.

Ainsi, s'il nous était donné de voir exactement ce qui se passe dans l'un d'eux, une boule d'ivoire, par exemple, nous serions étonnés des phénomènes dissimulés sous le poli de sa surface. Nous apercevrions un amas de points matériels, soumis à une sorte d'agitation fébrile, se rapprochant ou s'éloignant les uns des autres, sous l'influence du froid ou du chaud, mais sans jamais se choquer. Leur rapprochement ne peut dépasser une certaine limite, attendu que le contact leur est interdit; leur éloignement au contraire, peut aller jusqu'à leur dispersion dans l'espace, et par conséquent, jusqu'à leur abandon d'un tout constitué.

Le mouvement vibratoire qui les anime se trans-

met à l'éther qui les enveloppe, et celui-ci le transmet à son tour, dans une zône variable, suivant son intensité. Il est la cause de tous les phénomènes et des sensations qu'ils produisent en nous, car toute sensation procède d'une vibration moléculaire, et est elle-même, une vibration produite dans les organes de nos perceptions.

Ainsi vous croyez toucher un corps; il n'en est rien. En réalité une certaine distance vous en sépare, car tous les éléments matériels de la nature, excepté ceux qui composent une molécule, ne peuvent se mettre en contact. Mais votre main approche d'assez près le corps dont il s'agit, pour que l'éther qui l'en sépare et qui lui, le touche, transmette à cette main, une vibration qui produit en vous, l'impression du toucher. De même — que les philosophes graves me pardonnent cet exemple anacréontique, bien que je n'y compte guère. — De même, quand un amoureux croit embrasser sa maîtresse, il n'embrasse en définitive, qu'une mince couche d'éther, qu'il lui est interdit de percer. — Je regrette de dissiper son illusion sur ce point, mais c'est rigoureusement ainsi.

Même remarque pour l'ouïe. Ce n'est pas l'air qui en frappant votre tympan, vous fait entendre un son, c'est l'éther ambiant, mis en mouvement par les ondes sonores. La vue, l'odorat, le goût, donnent lieu à des rectifications du même genre. En un mot, tous nos sens ne sont affectés que par des vibrations

moléculaires, que l'éther nous communique, et que notre sensibilité transforme en impressions diverses.

La vibration moléculaire est donc la cause de tous les phénomènes, et l'éther en est le fidèle émissaire. Supprimez cette vibration et plus rien n'est sensible. C'est la mort physique. Un corps qui ne vibre pas, est un corps privé de vie. C'est précisément le cas de l'éther. Ses molécules sont au repos, et c'est ce qui le rend dans son état normal, impondérable, intangible, imperceptible. Il ne renonce momentanément à ces qualités négatives, que pour transmettre un phénomène, mais il retombe immédiatement après, dans son repos constitutionnel. En un mot, il n'a pas un mouvement moléculaire propre, il n'a qu'un mouvement communiqué, qui cesse avec la cause qui l'a produit. Ainsi le soir quand vous soufflez votre bougie, en même temps que vous prenez le repos de la nuit, vous le donnez à l'éther qui vous environne, et qui, dès lors, n'a plus à transmettre les phénomènes lumineux dont votre chambre était le théâtre.

Cependant il arrive, à certains moments, qu'une zône immense d'éther se met tout à coup à vibrer, dans les profondeurs sidérales, et à naître ainsi à la vie physique. Quel est la cause de ce prodigieux phénomène? On l'ignore et on l'ignorera, sans doute, longtemps encore. Quoiqu'il en soit, cette zône, dont les molécules se mettent ainsi en mouvement, devient par ce fait, accessible au télescope de l'astro-

nome, et constitue ce qu'il appelle une nébuleuse. Celle-ci soumise dès sa naissance, aux lois qui régissent la matière, forme peu-à-peu un univers stellaire, semblable à celui auquel appartient notre groupe sidéral et dont la voie lactée trace les limites.

L'éther est donc l'élément premier, qui sert à former tous les corps de la nature, et qui, par conséquent, mériterait seul le titre de simple attribué par les chimistes, pour le moment, à 61 d'entre eux. Cependant il est juste d'admettre au même titre, dans le monde sensible, ceux dont les molécules sont uniquement, des molécules d'éther en vibration variable. Ainsi, l'or et le platine pour être dans ce cas, devraient être formés directement, de molécules d'éther vibrant avec des vitesses différentes, 10 mille vibrations par seconde, pour le premier métal et 12 mille pour le second, je suppose et uniquement pour fixer les idées, car j'avoue sans fausse honte, n'avoir pas encore trouvé l'occasion de faire cette vérification délicate.

Les corps véritablement composés sont ceux dont les molécules sont formées de deux ou plusieurs molécules, qui, en se réunissant et en combinant leurs mouvements, ont donné naissance à une nouvelle vibration résultante des autres. Mais il n'est nullement prouvé, que les corps appelés simples par les chimistes, le soient en effet dans les conditions que nous venons de dire, et procèdent directement de

l'éther. La seule chose certaine, c'est que, jusqu'à ce jour, ils ont échappé aux procédés de décomposition dont la science dispose, ce qui ne prouve rien, car ces procédés, malgré leurs progrès récents, sont encore incomplets et grossiers.

Le grand but à atteindre pour la chimie, but encore lointain, consisterait à réduire un corps donné en éther, et à faire sortir de ce dernier, un corps déterminé. Pour y parvenir, il faut qu'elle pénètre plus avant, dans la dynamique des infiniment petits, puisque le problème, d'après ce que nous venons de voir, a pour objet la production, la combinaison et l'extinction, du mouvement moléculaire. Arrivé à ce point élevé, la recherche jusque-là si vaine de la pierre philosophale, qui a tant tourmenté nos pères, prendra rang parmi les desiderata légitimes des savants. La fabrication de l'or, si justement raillée dans ses mystifications et ses échecs, pourra devenir une industrie sérieuse, tout d'abord, très lucrative, et, même après l'avilissement inévitable du produit, toujours très avantageuse à nos besoins. Cet aperçu synthésiste de notre puissance scientifique dans l'avenir, paraîtra sans doute fantaisiste, aux esprits peu confiants qui se plaisent aux rapprochements rimés, mais il n'en demeure pas moins, comme le plus magnifique programme, dont le génie humain puisse tenter la réalisation.

Un univers, avons-nous dit, sort de la nébuleuse comme tout ce qui vit sort de son œuf, et après avoir

fourni ses longues périodes de formation et d'épanouissement, il entre en décrépitude et marche vers la mort. Ses soleils s'éteignent, ses planètes meurent successivement, et tout est à recommencer ailleurs, dans l'infini et l'éternité.

Comment s'opère cet immense anéantissement?

Par la cessation de la vibration moléculaire, qui refond tous les corps, dans l'océan dont il sont issus, dans l'éther qui les a formés. Éther ils étaient, Éther ils retournent. La grande image du retour à la poussière n'est plus ici possible, car la poussière, c'est encore la vie pour le monde physique. Tel est le cycle éternel que parcourt la matière dans les trois périodes de la vie, naissance, épanouissement, mort, périodes communes, à tout ce qui est, fut et sera.

Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, il est difficile de se refuser à admettre, qu'une intelligence toute puissante, préside à cette merveilleuse évolution. La position seule d'un nouvel univers exige réflexion et combinaison, pour ne pas troubler l'harmonie des autres. En second lieu, l'impulsion vibratoire de la zône éthérée appelée à la vie, demande une force d'une énergie incalculable.

Cette puissance et cette intelligence, agents mystérieux des mondes, auxquels se joint l'amour, quand sonne l'heure des êtres sensibles, nous représentent nécessairement Dieu devant la science, en dehors du sentiment qui l'appelle dans le cœur de l'homme. On peut le nier, quand on s'égare dans le dédale de

nos incohérences, mais on est conduit à l'affirmer, quand on s'élève sur les sommets d'où l'on découvre les grandes harmonies. C'est l'hypothèse qui éclaire tout, et sans laquelle tout se perd dans une obscurité profonde. C'est donc une hypothèse scientifiquement vraie, au même titre que celles dont une constatation régulière nous garantit la certitude. Et c'est ainsi, comme disait Pascal, que peu de science nous en éloigne, et que beaucoup de science nous y ramène.

En résumé, l'univers composé de tout ce qui est, ne procède que de trois éléments : un seul corps, l'éther ; (1) une seule force, la vibration moléculaire ; une seule intelligence, Dieu.

(1) Dans ce système, l'antique atome devient une moléçule de l'éther. et ne diffère de la molécule simple des chimistes, que par le mouvement. L'atome se trouve être ainsi une molécule morte, et la molécule un atome vivant.

CHAPITRE XXV

Le mérite et le démérite.

Les récompenses et le châtiment.

Nous avons reconnu au chapitre XV, que le premier mobile de l'homme est son bonheur, et qu'en toutes circonstances, il n'est guidé que par la pensée de réaliser un plaisir ou un moindre mal.

Ces conditions étant admises, — et il est impossible qu'elles ne le soient pas, — il y a maintenant à se demander, comment elles peuvent se concilier avec l'idée du mérite et du démérite dans l'ordre moral.

Entendons-nous d'abord sur le sens de ces deux termes.

Quand l'homme accomplit un acte, sans effort ou en obéissant à une sorte d'entraînement agréable, quels que soient les bons effets de cet acte, il est évident qu'aucun mérite ne saurait lui être attribué.

Ainsi le millionnaire qui donne un sou à un pauvre; l'amoureux qui se jette à l'eau pour sauver sa maîtresse; l'épicurien qui abandonne un bon dîner

pour aller entendre une excellente musique, et tant d'autres que l'on pourrait citer, ne peuvent être l'objet d'aucun éloge et il est peu probable, que quelqu'un songe à leur en décerner.

Par contre, le pauvre qui se prive d'une portion de son pain, pour en gratifier un plus misérable que lui; l'homme courageux qui se précipite dans les flots, pour en retirer une femme vieille et laide, qu'il ne connait même pas; le gourmet qui se prive d'un excellent dîner, pour en consacrer le prix au soulagement d'une infortune, et tant d'autres dans des cas analogues, sont certainement dignes de louanges, et nul cœur droit ne songera à les leur refuser. Cependant dans les deux ordres d'exemples que nous venons de citer, l'homme n'a pas fait autre chose, qu'aller à son plaisir ou à ses préférences.

Pourquoi alors cette différence d'appréciation, pour des actes identiques?

Parce que dans les premières conditions, l'acte accompli n'a demandé aucun effort, tandis que dans les secondes, il en a évidemment exigé. Or, c'est précisément cet effort, qui est l'élément constitutif du mérite, et qui en mesure la valeur morale. L'effort est d'autant plus grand, que l'énergie individuelle est moindre. Il en résulte que, pour un même résultat, le mérite d'un homme, peut être double de celui d'un autre, si l'énergie du premier, n'est que la moitié de celle du second. Sans entrer sur ce point, dans des calculs qui se dérobent à l'arithmétique, tout le

monde comprend, qu'un poltron qui, dans un combat, parvient à se distinguer, a beaucoup plus de mérite que celui qui, courageux par tempérament, fait exactement la même chose.

Les actes de dévouement et de sacrifice, bien qu'ils aient constamment pour objet, sinon un plaisir, du moins un moindre mal, exigent toujours, au moment de leur accomplissement, une victoire sur nos instincts de conservation, nos intérêts immédiats, et nos divers penchants organiques.

Ils sont donc, dans le plus grand nombre de cas, précédés d'un effort, et c'est précisément ce qui en constitue le mérite. C'est pourquoi D'Assas, Décius, Régulus, et tant d'autres, bien que l'héroïsme naturel de leur caractère, leur ait fait un devoir de sacrifier leur vie, n'en sont pas moins dignes de toute notre admiration,

Il y a mieux. Quand un homme se révèle par un acte héroïque, il est impossible de ne pas reconnaître, qu'un travail antérieur, lui a permis de s'élever à la hauteur morale, nécessaire pour le mettre à exécution. Sans aucun doute, dès l'origine, le germe du héros était déposé dans son âme, mais si par une négligence coupable, il avait condamné ce germe à se flétrir sans culture, ou si au premier souffle des passions, il lui avait laissé prendre un développement monstrueux, qui l'eût conduit au crime — ainsi que cela s'est vu quelquefois — son action héroïque devenait à jamais irréalisable. Il a donc dû faire une

série d'efforts préparatoires inhérents à toute culture, plus un effort suprême à l'heure du sacrifice, et c'est précisément ce qui constitue son mérite et en réhausse la valeur.

L'école positiviste, après avoir nié bien des choses, en est venue, par une pente naturelle, à nier à son tour le mérite. Pour elle, un homme de bien, n'en a pas plus qu'un grand chanteur ou une jolie femme, pour lesquels la nature a tout fait. Cette manière de voir est évidemment erronnée, et il est infiniment plus juste de dire, que tous trois en ont à des titres divers.

Et en effet, l'homme de bien a dû par une série d'efforts, limiter son bonheur aux seuls plaisirs de la conscience, et si comme Socrate, il était à l'origine, enclin à tous les vices, cette préparation intime, a dû être extrêmement pénible et laborieuse. Dans tous les cas, même les plus favorables, elle a dû toujours, comme dans le cas du héros que nous venons de citer, exiger de lui une sollicitude attentive, pour la conservation et le développement du germe précieux déposé dans son âme. Le grand chanteur, n'aurait été sans doute, qu'un grand braillard assourdissant, si par des études intelligentes et des exercices fréquents, il n'était parvenu à plier son gosier, aux règles de l'harmonie. Enfin, il n'est pas jusqu'à la jolie femme, si elle est réellement digne de ce nom, qui n'ait elle-même ajouté à ses dons plastiques, les reflets d'une âme embellie par la pratique

des sentiments nobles et délicats. Que chacun d'ailleurs, interroge ses souvenirs, et il sera vraiment à plaindre, s'il n'y trouve pas les traces de quelque effort tenté vers le bien et couronné de succès. Il est donc impossible de nier le mérite, puisqu'il nous est donné de le voir et en quelque sorte de le toucher, dans toutes les circonstances de la vie. Mais une fois constaté, on sent aussitôt se dégager de la conscience humaine, un postulat qui réclame pour lui, une récompense proportionnée à sa valeur. Or cette valeur se dérobe à toute appréciation rigoureuse de notre part, puisque, ainsi que nous venons de l'établir, l'effort qui la mesure, varie pour le même acte, avec les individus qui l'accomplissent.

Le juste appréciateur du mérite et son infaillible rémunérateur, ne pouvant être l'homme, doit être inévitablement Dieu. Et c'est ainsi que l'esprit, dans ses recherches spéculatives, se trouve constamment ramené vers cette grande conception, comme à un centre d'attraction irrésistible.

Dans l'hypothèse d'un Dieu personnel et conscient, cette opération mystique se conçoit sans aucune difficulté. Dieu se présentant alors, avec les attributs d'un monarque doué d'une puissance sans limite, récompense directement, dans son royaume ou Paradis, ceux de ses sujets qui lui paraissent dignes de ses faveurs. Mais dans l'hypothèse d'un Dieu esprit universel et pur idéal, la chose demande explication. La loi réglant alors tous les rapports, établit elle-

même, avec l'exactitude qui lui est propre, celui qui doit exister entre le mérite et la récompense. Dans sa formule rigoureuse ce rapport nous échappe, ainsi que nous l'avons reconnu, mais nous pouvons néanmoins, nous faire une idée assez claire de ses effets naturels en ce monde et dans l'autre.

Sur cette terre, nos constatations immédiates, nous permettent de reconnaître que l'auteur du mérite, malgré le sort ingrat qui lui est parfois réservé, reçoit néanmoins une récompense très précieuse. Sa conscience lui prodigue les plaisirs les plus nobles, parmi lesquels cette satisfaction profonde, spéciale à l'homme qui, sans en tirer vanité, se sent plus élevé dans l'échelle des êtres et supérieur à ses semblables. Au delà du tombeau, une analogie irrésistible, nous montre l'auteur du mérite délivré enfin, des entraves qui le gênaient ici-bas, goûtant des satisfactions du même ordre, mais d'une intensité incomparablement plus grande, dans un milieu exempt pour lui d'amertume, et régi par une justice parfaite. C'est ainsi qu'il retrouve le paradis, que cette conception particulière de Dieu, semblait devoir lui faire perdre, et dont le sentiment, aussi bien que la raison, ne peuvent se passer.

Le démérite est naturellement le contraire du mérite, et se produit dans des circonstances inverses. Son évaluation donne lieu aux mêmes commentaires, et conduit aussi à l'idée d'un Dieu frappant le coupable d'un juste châtiment. Dans le cas ou ce

Dieu est une personne consciente, l'enfer que nous trouvons à la base de toutes les religions, est le bagne terrible, destiné à punir ceux qui l'ont offensé. Dans le cas où ce Dieu est l'esprit universel, qui n'agit plus que par l'intermédiaire de la loi, cette loi condamne à la dégradation morale, l'auteur du démérite. Si la honte et le remords ne l'atteignent pas toujours, au milieu de ses succès sur cette terre, où le succès est tout, il ne peut se dérober à leurs tourments dans l'autre monde, où l'attendent des juges éclairés et inflexibles. Et c'est ainsi qu'il retrouve, sous une forme plus rationnelle, l'enfer que l'idée du Dieu-loi, semblait d'abord ne pas comporter. Les phénomènes mystiques s'accomplissent donc, dans les deux cas, à peu-près de la même manière, et le sentiment religieux n'y perd rien, circonstance très importante, au point de vue synthésiste.

CHAPITRE XXVI

Physiologie synthésiste de l'homme.

La plus simple analyse, permet de reconnaître en nous deux éléments de nature très différente : La bestialité et la divinité, la bête et l'ange, suivant l'heureuse expression de Pascal. Ces deux éléments sont en proportion variable, dans chaque individu, et la prédominance tranchée de l'un sur l'autre, fait du mortel, tantôt un être voisin de la brute, tantôt un être voisin de Dieu. Aussi peut-on dire, qu'il n'est pas d'espèces vivantes sur la terre, chez lesquelles les variétés, subissent de plus grands écarts que dans la nôtre.

Il est presque inutile de faire remarquer, que l'élément inférieur de notre nature, est en excès dans l'homme actuel, même dans les milieux dits civilisés. Quelles sont les conditions, au plus bas mot, auxquelles nous devrions satisfaire, pour que nos qualités fussent à la hauteur des prétentions que nous affichons ?

Le minimum à réaliser pour l'homme, peut se résumer de la manière suivante :

Au physique. Etre assez distinct des animaux, particulièrement dans l'expression physionomique, pour qu'une ressemblance approchée, ne puisse être établie entre eux.

Au spirituel. Dans ce qui lui est accessible ;

Voir les choses ce qu'elles sont.

Savoir écouter et répondre.

Comprendre sa propre pensée et l'exprimer d'une manière intelligible.

Chercher en toutes choses le vrai.

Au moral. Exercer sa conscience et suivre ses prescriptions.

Avoir des principes et y conformer ses actes.

Réparer les fautes commises et s'étudier à en faire le moins possible.

Chercher en toutes choses le juste.

On pourrait sans doute demander davantage, à un être dont l'orgueil n'est pas le moindre défaut ; contentons-nous d'examiner s'il satisfait seulement, à ce modeste programme.

Au physique. Quiconque a jamais regardé la foule, avec les yeux d'un observateur, dans la rue ou elle est fort mêlée, et même dans un salon où elle est choisie, n'a pas manqué d'être frappé de l'étroite ressemblance que l'homme accuse encore avec les animaux. Toute la gamme zoologique s'y trouve représentée avec une fidélité peu flatteuse. On y

trouve des chats, des chiens, des coqs, des dindons, des hippopotames, des moutons, des veaux et jusqu'à des grenouilles ! Quant au singe, il est presque inutile de le mentionner, car son extrême voisinage de notre espèce, lui permet de si nombreux empiétements physionomiques, qu'il est peu de mortels qui puissent s'en dire complétement affranchis. Quelques types cependant, il faut le reconnaître, se détachent ouvertement de cette ménagerie, en présentant des profils d'un ordre supérieur. Mais ils sont encore si clairs-semés, qu'on ne peut guère les considérer que comme des promesses d'avenir.

Remarquez qu'il n'est ici nullement question de la beauté proprement dite, telle que nous pouvons la concevoir, et telle que certains grands artistes ont déjà su la fixer sur la toile ou le marbre. Nous ne voulons parler évidemment, que de l'affranchissement des caractères physionomiques des êtres inférieurs, qui est encore à faire pour le plus grand nombre.

Au physique, une simple constatation, montre donc que l'homme actuel est loin d'avoir atteint son modeste minimum.

Au spirituel. L'homme ne voit encore les choses ce qu'elles sont, que dans le cercle étroit de ses besoins vulgaires et immédiats. En dehors de cette limite, et quand il s'agit de constater des faits et des rapports d'un certain ordre, il est généralement soumis aux plus grossières erreurs. Une preuve à

l'état permanent de cette infirmité, se dégage des dépositions qui se produisent dans les enquêtes et devant les tribunaux, où l'on rencontre à chaque instant, un même fait nié et affirmé, par des témoins qui l'ont vu de leurs propres yeux.

On attribue généralement ces contradictions choquantes, à des passions, à des intérêts divers, qui poussent l'homme à altérer sciemment la vérité. Bien que dans certains cas la bonne foi soit évidente, on ne peut nier que cette assertion ne soit le plus souvent justifiée. Mais comme les mobiles secrets dont il s'agit, suivent le mortel, dans toutes les circonstances de sa vie, il en résulte que ses témoignages dénaturent, presque toujours, la réalité des faits, et qu'il est prudent de ne leur accorder qu'un crédit fort restreint. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que le témoin fût également maître de lui, c'est-à-dire de ses facultés, au moment de la perception du fait et à l'instant de sa déposition. Or c'est ce qui n'arrive que bien rarement. Les hommes les plus sincères et les mieux doués, savent de reste, que rien n'est difficile, comme de raconter un fait dans sa simple exactitude. Or, s'il en est ainsi pour l'élite de notre espèce, que doit-il en être pour le vulgaire?

L'homme ne sait encore ni écouter ni répondre, et cette infirmité est chez lui si profonde, qu'elle persiste même, dans les circonstances où le temps et la réflexion lui enlèvent tout prétexte. Ainsi les

polémistes du jour qui peuvent, les uns les autres, se lire attentivement, et se répondre à tête reposée, n'en donnent pas moins généralement, le singulier spectacle de gens qui battent la campagne chacun de leur côté, sans jamais parvenir à se regarder en face. Il en est de bien connus qui littéralement, n'ont jamais écouté qu'eux-mêmes et qui, par conséquent, n'ont jamais fait à qui que ce soit, l'honneur de lui répondre.

Comprendre sa propre pensée et l'exprimer clairement, est un privilége intellectuel extrêmement rare. Quand on surveille les causeurs, on en remarque même un grand nombre, qui parlent en quelque sorte, automatiquement, et chez lesquels la pensée, suivant une expression chère aux matérialistes, ressemble beaucoup, à une simple sécrétion du cerveau. Chez les femmes, ce travers est encore plus accusé, et c'est ce qui fait que sous l'influence d'une mutuelle excitation, elles parlent souvent toutes à la fois.

Chercher en toutes choses le vrai, est une condition dont l'énoncé suffit à dérider le plus naïf. Sans qu'il soit besoin d'insister, chacun sait parfaitement, que ce qu'il poursuit en toutes choses, c'est uniquement ce qui lui convient

Au moral. Loin d'exercer sa conscience et de suivre ses indications, l'homme en général, aime beaucoup mieux l'accoutumer à l'inertie et au silence. Ainsi débarrassé de cet hôte incommode, il

marche sans scrupule, vers le succès qui tient lieu de tout. L'histoire publique et privée, proclame chaque jour, cette vérité aussi vieille que le monde. Les seuls principes auxquels il soit en conséquence, disposé à conformer sa conduite, sont ceux qui lui permettent de réussir quand même. Et quant à ses fautes, il n'évite et ne répare guère, que celles qui sous le nom de maladresses, risquent de lui faire manquer son but. Au lieu de chercher le juste, ce qui le mettrait souvent dans l'embarras, il préfère poursuivre la satisfaction de ses intérêts. Si cette manière de procéder, ne lui assure pas un critère honnête, elle lui en procure au moins un de très commode.

En résumé, l'homme actuel, malgré ses prétentions et ses assurances, est encore loin d'avoir réalisé le minimum des qualités nécessaires, pour constituer un être intelligent et moral, digne du titre de roi de la création qu'il se décerne si complaisamment. Sauf rare exception, chacun en fouillant en lui-même, peut y découvrir cette triste vérité.

CHAPITRE XXVII

Physiologie synthésiste de l'homme.

(Suite.)

Ce qui vient d'être dit au chapitre précédent, est loin d'épuiser l'inventaire des infirmités de l'homme actuel. Les moralistes en renom, qui ont traité ce sujet, en ont à peine dessiné les lignes principales.

En ce qui touche aux facultés mentales, le bipède déplumé de Platon, n'est encore, dans le plus grand nombre de cas, que le jouet de l'illusion ou de l'hallucination. Pour quelques-uns, cet état singulier se manifeste d'une manière à peu-près constante, et en quelque sorte constitutionnelle. C'est le cas d'un industriel de ma connaissance qui, ayant perdu jusqu'à son dernier obole, dans des entreprises aventureuses, a toujours en poche, une petite revendication, qui lui assure une modeste somme de 200 mille francs, sur laquelle il tente souvent, mais sans succès, de réaliser un léger emprunt. Pour le plus

grand nombre, l'hallucination se manifeste sous l'influence d'un intérêt puissant. Les femmes en particulier, excellent dans la production de ces mirages. La délicatesse de leurs nerfs, l'importance odieuse que l'hypocrisie sociale attache, à certaines de leurs fautes, en expliquent le motif. Les exemples sur ce point sont nombreux et fréquents. Contentons-nous d'en citer deux, qui suivant une expression courante, ne manquent pas d'un certain cachet.

Une nouvelle mariée avait eu la maladresse de faire un tout petit enfant, avant la consécration nuptiale. Inquiète et tourmentée de l'irrégularité de cet antécédent, et voulant en éloigner le soupçon, un revirement mental se fait en elle. Le moment délicat arrive, l'épouse en larmes se jette au pied de son époux, et joue avec tant de naturel la pudeur effarouchée, que le digne homme, profondément touché, consent à la laisser seule, et va sur un lit improvisé, rêver les yeux ouverts, à la merveilleuse chasteté de sa jeune femme.

Cette tromperie audacieuse, signale-t-elle chez cette charmante créature, une perversité déplorable, comme on serait disposé à le croire? En aucune manière. L'intérêt puissant qu'elle avait, à cette échéance fatale, de se croire vierge, produisit simplement, dans son esprit, la persuasion fictive qu'elle l'était en effet, circonstance qui lui permit de se présenter sincèrement comme telle, et d'en exagérer même les scrupules.

Une autre infortunée, ayant mal à propos, laissé fécondé son sein par un rustre, qui l'avait ensuite abandonnée, se mit très sérieusement en tête qu'elle était hydropique. Dans cette pensée, elle voulut se faire soigner dans un hospice, qui, tout d'abord la reçut à ce titre. Mais le médecin de l'établissement, un vieux loup thérapeutique difficile à dépister, eut bien vite découvert la fraude. Il en fit part à sa malade, avec cette absence de ménagements qui lui était propre, et celle-ci se mit à jurer par tous les saints du Paradis, que rien n'était plus faux. Enfin à l'heure marquée par l'inflexible nature, le dénouement inévitable se produisit. Mais l'hallucination était si forte, chez la malheureuse, que jusqu'au dernier moment, elle ne cessa de soutenir son dire, et que les cris seuls de son enfant, purent mettre un terme à ses protestations. Pauvre fille! la réprobation stupide qui l'attendait, l'effrayait tant, qu'elle ne pouvait abandonner la pensée de son innocence. Situation touchante, et bien digne d'attendrir d'autres hommes, que les gouailleurs cyniques qui en étaient témoins. Combien cette pauvre âme et cette pauvre chair, avaient du souffrir pour en venir-là!

On ne saurait trop le reconnaître, en dehors du petit groupe de synthésistes et de savants spéciaux, la grande majorité des humains, ne vit encore qu'à l'état d'hallucination variée. Le caractère de nos relations, la manière dont les affaires publiques et privées sont conduites, le prouvent surabondamment.

Il n'est pas un mortel, sur lequel on puisse compter, malgré les vertus ou les qualités qu'il manifeste. Ceux qui se montrent généralement courageux, austères, délicats, spirituels, courtois, peuvent, d'un instant à l'autre, démériter ces qualificatifs flatteurs. Telle femme qui se glorifie imprudemment de son honnêteté, est ménacée de choir demain, si les circonstances l'y poussent, parmi celles qu'elle accablait la veille de son mépris. Tel vaillant qui se croit un héros et qui a maintes fois justifié ses prétentions, peut à son heure, glisser dans des faiblesses inexcusables. Un exemple mémorable m'en est fourni par le maréchal Bugeaud.

Tous ceux qui ont connu et vu à l'œuvre ce remarquable guerrier, savent qu'il en est peu qui aient réuni au même degré, tant de bravoure et d'intelligence militaire. Rien n'égalait la sérénité de cet homme et la sûreté de son coup d'œil, au moment du danger. Plein de confiance en lui-même, il répétait souvent, que le maréchal de Bourmont était impardonnable, de n'avoir pas sauvé en 1830, la branche aînée des Bourbons. Il ajoutait que si jamais un jour, il était appelé à un pareil honneur à l'égard de la branche cadette, on pouvait être sur qu'il n'y faillirait point. La dernière fois que ces paroles imprudentes furent prononcées, nous étions au pied de l'Ouersenis sous sa tente, et parmi ceux qui les entendaient, se trouvaient les deux frères Cavaignac, qui ne purent retenir deux froncements de sourcils parallèles et très significatifs.

A quelque temps de là, le roi Louis-Philippe menacé par une tempête populaire, veut s'appuyer sur l'homme de fer, qui seul peut sauver sa dynastie; il ne trouve plus qu'un roseau qui plie et se dérobe.

Qu'était devenu le héros d'Issly?

Retiré au fond de sa province, il écrivait aux journaux, pour répudier toute part de responsabilité, dans les malheureux événements de la rue Tronsnonain!

L'homme le plus doux, le plus bienveillant, quand une cause active, excite sa part de bestialité, peut-être conduit aux excès les plus odieux. Que doit-il en être, pour le plus grand nombre, vivant dans l'ignorance, la misère, l'envie, c'est-à-dire au milieu des circonstances les plus propres à développer et irriter l'élément inférieur de notre être? Aux jours des tourmentes sociales, on les voit surgir féroces et stupides, coupant en morceaux leurs victimes, ou les faisant griller à petit feu, ainsi que des cannibales se ruant sur leurs ennemis vaincus.

L'homme actuel n'est évidemment que l'ébauche de ce qu'il sera un jour. C'est un être en formation, mais nullement achevé. La preuve s'en déduit, non seulement de ses imperfections choquantes, mais encore de l'extrême jeunesse de sa race sur le globe qu'elle habite. Ainsi que je l'ai démontré ailleurs, (1) en m'appuyant sur les données de la science, ce n'est

(1) *Les lois de Dieu et l'esprit moderne*, 1 vol. in-18, Pagnerre.

guère qu'un enfant de quelques jours, devant vivre des siècles. Sa voix ne sait encore que vagir et ses jambes que trébucher.

Tout penseur qui n'est pas pénétré de cette vérité première, est incapable de raisonner sur les lois de ce monde, qu'il est destiné à méconnaître toute sa vie. Et c'est malheureusement le cas du plus grand nombre.

Chaque homme pouvant devenir dangereux, quand les circonstances dégagent outre mesure sa bestialité, il en résulte qu'il est prudent, en thèse générale, de ne compter sur aucun. Mais il est juste d'ajouter, à titre de correctif, qu'il en est peu, qu'on ne puisse se rendre favorables, comme autrefois les Dieux, à l'aide de certains sacrifices. En se montrant toujours généreux, indulgent et serviable, on est à-peu-près certain de dégager chez son semblable, toute la part de Divinité qu'il possède, et d'établir ainsi avec lui, des relations agréables et jusq'à un certain point sûres. Il n'est pas de méchant qui ne soit sensible au bien qu'on lui fait, pas de prostituée qui ne soit touchée des égards qu'on lui témoigne. S'il en est ainsi pour des gens de cette condition, il est évident qu'il doit en être au moins de même, pour des sujets placés moins bas dans l'échelle morale. Le problème des relations, malgré les apparences, est donc très facile à résoudre pour un synthésiste. Deux préceptes bien simples y suffisent :

DONNER et PARDONNER.

En les pratiquant, on est à-peu-près sûr de vivre en

bons termes, avec la grande majorité des humains, et de n'avoir affaire qu'à la part variable de divinité qu'ils recèlent.

Toutefois, une condition complémentaire est indispensable à obsever. Il ne faut jamais compter sur la reconnaissance de qui que ce soit, et faire comprendre clairement, qu'on n'y tient pas. La reconnaissance est une gène, et par conséquent un obstacle au bonheur direct que l'homme ne cesse de poursuivre, et c'est pourquoi il s'en affranchit du mieux qu'il peut; à moins qu'il n'appartienne, bien entendu, à ce groupe imperceptible, qui cultive les plaisirs de la conscience, et dont les exceptions n'infirment en rien la règle générale.

CHAPITRE XXVIII

La Société et les Mœurs.

L'homme n'étant encore que ce que nous venons de dire, il est clair que la Société dont il est l'élément constitutif, doit de son côté, laisser beaucoup à désirer.

La critique de cette société, est aujourd'hui œuvre close. Il est impossible, en effet, de rien ajouter à ce qu'en ont dit, les deux grandes écoles sociologiques du temps, la saint Simonienne et la Phalansterienne. Seulement, il est toujours bon, quand l'occasion le permet, d'en synthésier en passant, les points principaux, afin de les fixer plus nettement dans les esprits, et d'empêcher les illusions intéressées de s'épaissir.

J'ai un faible pour ces redites, je ne men cache pas. Que les penseurs auxquels elles sont familières, veuillent bien me les pardonner, en songeant au motif qui les inspire. Ils savent d'ailleurs, qu'il est des vérités, qu'il ne faut jamais se lasser de répéter.

Ce qui frappe tout d'abord, dans notre société dite civilisée, c'est qu'elle parait beaucoup plus préoccupée de la destruction de ses membres, que de leur conservation. Et en effet, il n'y a malheureusement qu'à regarder et à sentir, pour se convaincre que nos villes, nos lycées, nos casernes, ne sont généralement que des foyers pestilentiels. Cependant comme une puissance mystérieuse, semble tenir beaucoup à ce que nous vivions et nous perpétuions, un certain nombre de sujets vigoureux, résistent énergiquement, à ces premières causes de destruction.

Que fait alors la société ?

Elle prend précisément, ces vigoureux réfractaires de la mort, et les armant d'engins meurtriers, les amène, à l'aide d'ingénieuses combinaisons dites politiques, à s'exterminer les uns les autres, en des lieux nommés champs de bataille et pour ce motif, pompeusement glorifiés. Ainsi ce qui résiste à la maladie provoquée, est destiné à périr par le fer, et sans la puissance vitale qui nous protége, nous y passerions tous.

Voilà pour la conservation de l'espèce.

Quant à l'ordre, ainsi que Fourier et son école l'ont si justement relevé, les fonctions sont distribuées de telle sorte, que chacun a intérêt à ce que le plus grand mal arrive. Le médecin désire le choléra, l'architecte l'incendie et l'inondation, l'avocat le conflit des intérêts, le marchand la disette de ce qu'il met en vente, le procureur des coquins à condam-

ner, le gendarme des malfaiteurs à arrêter, enfin, pour terminer là cette interminable nomenclature, le militaire souhaite une conflagration générale, qui lui permette de faire « son petit chemin. »

En ce qui touche la morale, il y aurait d'abord à se demander quelle place elle pourrait bien occuper dans un milieu pareil. Cependant comme les coryphées officiels, l'invoquent souvent, il faut bien en dire un mot ; il ne sera pas long.

La morale de ce milieu est le succès. Méritez la corde en gagnant des millions et vous serez couvert de considération ; arrivez haut quand même, et vous serez comblé d'honneurs. Les protestations du petit groupe des purs, ne servent qu'à mieux accentuer le réalisme de cette triste situation.

En ce qui touche la justice distributive, voici qui peut la résumer.

Un homme se présente et dit à la Société : donnez-moi du travail afin que je puisse vivre. La Société lui répond : je ne suis pas chargé de t'en fournir, et d'ailleurs il n'y en a pas en ce moment. — Alors je vais faire appel à la charité publique et mendier mon pain — cela t'est défendu et si tu oses le faire, je te mettrai en prison. — Si je ne puis mendier, il faudra donc que je vole — alors je t'enverrai au bagne. — Si je ne puis ni travailler, ni demander l'aumône, ni voler, je n'ai donc plus qu'à me pendre — si tu as le malheur de te pendre, tu iras en enfer griller pendant l'éternité.

Voici un enfant pauvre, doué des aptitudes les plus merveilleuses ; une instruction solide le mettrait en mesure de payer largement en bienfaits publics, les soins dont il aurait été l'objet. La société lui confiera peut-être la garde d'un troupeau ; celui-ci ferait un excellent musicien, il sera cuisinier ; celui-là né pour rivaliser avec Phidias, n'aura à sculpter que des formes de bottes ; cet autre doué pour le théâtre, ira au sanctuaire ; ce dernier créé pour la lutte et les entreprises périlleuses sera juge de paix. Ainsi de suite.

A côté d'un oisif qui meurt d'indigestion, on aperçoit un travailleur qui meurt de faim ; ici un sot gonflé arrivant à la plus haute fortune, là un savant modeste s'étiolant dans la misère ; plus loin un impur couvert d'honneurs, en face d'un intègre couvert de mépris et, sauf rares exceptions, toute une série lamentable de contradictions de ce genre.

Les mœurs qui président à de pareils rapports, sont avec eux en harmonie parfaite, seule harmonie qu'il soit encore possible de constater dans cette confusion.

L'homme qui commet le crime odieux de tromper une jeune fille, étale au soleil une sorte de vanité satisfaite, tandis que sa victime, cache dans l'ombre sa honte et son désespoir. Et chose cruelle à constater, ce sont les femmes elles-mêmes qui lui jettent la première pierre. Il y a malheureusement pour elles, dans ce sentiment injuste, deux éléments

odieux. Le premier, réside dans la sourde envie qu'inspire un plaisir réel ou supposé, qu'on ne partage pas ; le second, se trouve dans le désir coupable, de se rehausser par l'abaissement des autres. La réprobation souvent exagérée, que les femmes dites honnêtes, manifestent envers celles qui ne le sont pas, dans ce sens étroit, est faite principalement de ces deux détestables éléments. Ajoutons pour être juste, même envers ceux qui ne le sont pas, que la plupart d'entr'elles, commettent cette vilaine action, d'une manière inconsciente et sans en analyser les mobiles. La femme, il ne faut pas l'oublier, sait encore bien moins que l'homme ce qu'elle fait et dans quel but elle le fait. C'est pourquoi elle a droit, dans tous les cas, à une plus grande indulgence.

La juste réaction du christianisme contre les excès du monde païen, est évidemment allée trop loin. Pour corriger le débordement des sens, elle a tenté de comprimer leur essort naturel et nécessaire, en posant le célibat comme l'idéal de la perfection. C'était poursuivre l'impossible, et préparer la voie à cette immense hypocrisie qui nous étreint de toutes parts. La chasteté tant prônée par l'église et qui, dans certaines limites, est une vertu hygiénique, ne peut avoir qu'une valeur purement relative. Car si chacun tient à ce que la femme qu'il possède, en soit ornée, personne n'attache une grande importance, à ce qu'il en soit de même, de celle qui lui est étrangère. Tout le monde comprend d'ailleurs, qu'une

fille d'Eve aussi chaste qu'on le voudra, peut-être un buisson herissé de vices, et qu'une autre qui l'est moins, peut être au contraire, douée d'une foule de qualités qui embellissent et charment la vie. Or l'homme ne cherchant au fond, que son bonheur immédiat, préférera toujours, la femme légère mais aimable, à la femme austère mais acariatre. C'est ce qui explique, la vogue croissante des pécheresses, malgré les inconvénients que leur commerce présente, et les atteintes multiples qu'elles portent à l'ancien contrat conjugal, déjà fort compromis.

Après avoir proclamé la chasteté, comme la vertu par excellence, notre société n'a rien de plus pressé, que d'ériger la prostitution en institution de première nécessité. Et en fait, comment pourrait-elle s'en passer, avec des hommes qui ne se marient guère, que quinze ans après l'âge de la puberté, et dont un grand nombre opte pour le célibat.

Il est vrai que fidèle à son caractère contradictoire, la société déclare bien haut, que cette institution indispensable, est néanmoins abominable, mais elle se garde bien et pour cause, de résoudre le redoutable problème qu'elle lui pose.

Entre temps, un instinct bestial traduit en loi, autorise un mari à tuer sa femme, quand elle en aime un autre. Mais il est expressément défendu à celle-ci, d'en faire autant à son époux, pour le même motif. L'homme en toutes circonstances, persiste à considérer comme des gentilesses pour lui, ce qu'il

impute à crime à la plus belle moitié de son espèce. Il veut bien la tuer, mais il ne consent pas à être tué par elle.

On n'est pas plus galant.

Un dernier trait.

Après avoir élevé une jeune fille, à l'ombre du temple et dans une réserve superstitieuse de sa personne, on vous la jette un beau jour, aux bras d'un gaillard barbu, à grand bruit de trompette, pour que personne n'en ignore. Cette évolution brutale est précédée d'une sorte de fête assommante, où dans un repas aussi long qu'indigeste, les esprits grivois se livrent à des écarts de langage, capables d'effaroucher une accoucheuse.

Après l'atroce le burlesque. Ces deux mots résument fidèlement, l'état présent du milieu ou nous souffrons la vie. Devant cette sombre situation, les uns haussent les épaules et se moquent de tout; les autres font le signe de la croix, brûlent des cierges, et affirment que, depuis la chûte, il n'en peut être autrement.

Un synthésiste ne se place ni avec ceux-ci ni avec ceux-là, encore moins au milieu. Il se place au-dessus et pense, que ce ver humain qui rampe si bas, à cette heure, est destiné à briller un jour dans l'azur, balancé sur des ailes d'or, comme on dit au Parnasse.

Qu'il nous soit permis de terminer ce chapitre amer, par une petite image poétique, destinée à en atténuer le mauvais goût.

CHAPITRE XXIX

La Politique et le Gouvernement.

La politique telle qu'on la comprend généralement, est par excellence, l'arène ou luttent les antinomies les plus vulgaires et les plus passionnées, que l'esprit de l'homme puisse concevoir.

Ces antinomies étant à la portée de tout le monde, et leur but illusoire, étant l'avantage de ceux qui les défendent, il en résulte que le plus inepte peut se mêler aux débats qu'elles enfantent, circonstance qui en augmente considérablement la confusion et la violence. Au point de vue synthésiste, un parti politique est donc une réunion d'hommes exploitant en commun, une antinomie spéciale, pour la satisfaction de leurs intérêts particuliers, hardiment baptisés du nom respectable d'intérêt public. Sauf la fraction imperceptible, des natures apostoliques et généreuses qui s'y mêlent, ce ne peut être autre chose.

La preuve mille fois répétée de l'exactitude de cette appréciation, se tire d'abord, du mobile constant de l'homme qui est avant tout, son bonheur, et

secondement, de ce qui se passe le jour du triomphe d'un parti quelconque, ou l'on voit tous ses adhérents, se précipiter à l'envi, sur les places lucratives devenues vacantes, par la dépossession des vaincus. La critique n'a pas beaucoup de faits, mieux constatés que celui-là.

Les antinomies de la politique vulgaire, la seule qui absorbe et enfièvre les esprit, peuvent être ramenées aux trois propositions suivantes :

POUR

Le meilleur des gouvernements.	est	La Monarchie absolue. La Monarchie constitutionnelle. La République.

CONTRE

Le plus mauvais des gouvernements.	est	La Monarchie absolue. La Monarchie constitutionnelle. La République.

Ces trois antinomies relatives aux institutions, répondent à trois autres, ayant trait aux personnes, et qui se formulent naturellement, d'une manière analogue.

POUR

Les gens sensés. et honnêtes.	sont pour	La Monarchie absolue. La Monarchie constitutionnelle. La République.

CONTRE

Les imbéciles et les coquins.	sont pour	La Monarchie absolue. La Monarchie constitutionnelle. La République.

Ces deux tableaux, dans leur réalisme naïf, peignent plus fidèlement, la situation politique que ne pourraient le faire les plus laborieuses dissertations. Il n'est pas un homme sincère qui ne soit obligé d'en convenir, sinon ouvertement, du moins dans le secret de sa pensée.

Chacun de ces gouvernements, ayant eu comme institution et personnel, ses grandeurs et ses défaillances, il en résulte que, suivant la logique vulgaire, les antinomies qui leur répondent, sont absolument irréductibles et qu'elles peuvent donner lieu à des controverses sans fin. Dans la pratique, le seul moyen légitime d'en venir à bout, est évidemment d'en appeler à la puissance du nombre, en donnant raison à la majorité,

Les adhérents d'une antinomie politique, n'étant guère que ceux qui espèrent en tirer un profit immédiat, le premier soin des partis, devrait être la rédaction d'un programme capable de séduire les esprits, par la promesse d'avantages sérieux. Or ce programme est précisément leur côté faible, et c'est toujours par là qu'ils révèlent leur impuissance. Quand par aventure, au milieu de leur polémique ardente, ils se hasardent à formuler quelques réformes, il n'est jamais question que de changements superficiels et de substitutions de personnes, dans les hauts emplois du gouvernement. Mais la grande question à résoudre, reste toujours debout et menaçante, dans le cercle vicieux qui lui est tracé.

De quoi s'agit-il au fond ?

Il s'agit avant tout, d'assurer à l'homme, la poursuite de sa destinée qui est le bonheur, et de lui en faciliter la réalisation progressive. Tout gouvernement rationnel, doit donc avoir pour but essentiel, la diffusion des lumières et l'extinction de la misère. Le premier de ces problèmes est assez simple, puisqu'il ne présente guère que des difficultés de l'ordre budgétaire. Mais il n'en est pas de même du second, qui exige des connaissances spéciales dont sont généralement dépourvus les hommes politiques. Leur ignorance sur ce point, les oblige alors à rabattre leur rhétorique, sur des thèses retentissantes qui passionnent les masses, mais qui n'améliorent nullement leur sort. La liberté et le suffrage universel sont inévitablement de ce nombre. Mais depuis que nous jouissons de leurs bienfaits, il est malheureusement facile de constater, que ces deux grandes idoles de nos pères, sont loin de nous avoir donné tout ce qu'ils en espéraient. Il est vrai que certains monomaniaques, comme la politique en enfante beaucoup, s'en vont répétant, que si les choses ne marchent pas mieux, c'est qu'il n'y a pas encore assez de liberté et de suffrage universel comme ça.

Ce n'est pas à dire, que la liberté politique et le suffrage universel ne soient d'excellentes acquisitions, mais à la condition de ne pas en exagérer la portée, en leur demandant ce qui n'est pas de leur compétence.

La liberté, permet aux lumières de rayonner et aux plaintes de se faire entendre, mais elle ne calme ni les impatiences ni les douleurs des multitudes.

Le suffrage universel, présente l'avantage de trancher par le nombre, les antinomies en présence, mais il est absolument incapable de résoudre les grands problèmes sociaux. Il faut évidemment ici, l'intervention d'une science positive, élaborée loin du tumulte des partis. Le suffrage universel ne peut d'ailleurs donner que des solutions de forme, et suivant les temps et les circonstances, parfaitement contradictoires.

La raison en est simple.

Le plus grand nombre, se trouvant socialement mal, sous tous les pouvoirs, est toujours disposé à en changer, pour voir s'il ne rencontrerait pas mieux sous un autre. Cette tendance alimentée par la haine et l'envie, qui tourmentent les deshérités de ce monde, est fatale et constante chez toutes les multitudes de nos temps rudimentaires. Il n'y a donc que deux manières de traiter celles-ci : les contenir éternellement, ou les satisfaire progressivement. Le premier de ces systèmes essayé depuis l'origine des sociétés, a prouvé clairement son impuissance, par les désastres qu'il a produits. Il a d'ailleurs l'inconvénient mortel, d'être devenu absolument impraticable, dans les conditions matérielles et intellectuelles, déjà péniblement conquises. Reste donc le deuxième comme le seul possible, humain et fécond. Mais la

satisfaction des tendances légitimes des masses, ne peut être que l'œuvre du temps et de longs et laborieux tatonnements. Pour éviter, autant que possible, de contenir par la force, il faut donc avoir recours à des espérances renouvelées à des échéances assez courtes, pour que l'impatience populaire n'ait pas le temps de se traduire en tempêtes.

Telle est la condition première de tout gouvernement rationnel, c'est-à-dire désireux d'assurer l'ordre et le progrès, par des moyens sérieux. Elle réside essentiellement, dans une certaine facilité de changements à vue, particulièrement dans le personnel politique. L'ignorance et l'enthousiasme naïf des masses, les portant à faire reposer leurs espérances d'amélioration, sur des tribuns qui les flattent, et nullement sur des systèmes, dont elles ne comprennent pas le premier mot, il faut que les accès du pouvoir, soient extrêmement faciles aux personnalités dites populaires. Leur impuissance à résoudre sans retard, des problèmes qui demandent du temps, et qui d'ailleurs, leur sont peut connus, les condamne à venir successivement y sombrer, après avoir fait naître ces lueurs d'espérance, si nécessaires à l'entretien de la patience publique. L'usure des popularités, est un des rouages essentiels d'un gouvernement intelligent, et le moyen le plus sur de maintenir l'ordre, en donnant satisfaction aux ambitieux disposés à le troubler. On parvient ainsi à les utiliser autant qu'ils peuvent l'être, et à s'en débarrasser avantageusement.

Quant à ceux qui sont absolument impossibles, et dont les doctrines insensées, consistent uniquement, à tout détruire, parce que, suivant eux, tout est mal, le devoir le plus élémentaire d'une société, est de faire traiter leur monomanie, dans une localité lointaine, où elle ne soit plus dangereuse, et où l'on puisse leur prodiguer les soins, et même les égards, dus à des malades sérieux.

Ces considérations préliminaires, vont nous permettre de résoudre, au point de vue synthésiste, les trois antinomies en présence et en lutte, dans l'arène politique de tous les pays.

La monarchie absolue, ne se prêtant qu'à des changements superficiels, qui viennent du prince et non du peuple, celui-ci n'ayant dès lors, aucunes des illusions qui lui permettent de prendre son mal en patience, ne peut songer qu'à préparer un bouleversement dont il espère tirer profit. Cette forme de gouvernement, qui d'ailleurs, ne vit que de compression et de terreur, ne présentant qu'un équilibre instable et gros de tempêtes, doit être naturellement rejeté d'une politique rationnelle. Les peuples les plus avancés paraissent d'ailleurs unanimes, dans la réprobation que l'absolutisme leur inspire, et il n'y a plus à craindre qu'ils y retournent jamais, si ce n'est exceptionnellement, et à titre d'expédient transitoire.

Restent donc sérieusement en présence, la Monarchie constitutionnelle et la République.

La Monarchie constitutionnelle, permet bien il est vrai, certains changements à vue, destinés à calmer les impatiences des masses souffrantes, mais d'une part, ces changements ne paraissent jamais assez complets, puisqu'ils épargent toujours la personne du prince, et d'autre part, le peuple ne croit jamais y contribuer d'une manière assez large. Ce gouvernement, a le grand inconvénient d'établir un antagonisme passionné, entre les basses couches sociales et le roi, et de produire, de temps à autre, de ces terribles monomaniaques, qui font brusquement intervenir le poignard dans la politique, et s'imaginent trancher toutes les difficultés, en tranchant le fil des jours du monarque.

La Monarchie constitutionnelle, a encore contre elle, un impératif rationnel, qui doit fatalement la ruiner dans l'opinion publique, après le temps voulu. Cet impératif peut se formuler ainsi :

La capacité doit être proportionnelle à la fonction. Un roi doit donc être, sinon le plus capable de son royaume, du moins se prêter à l'illusion qui permet de le compter parmi les plus capables. C'est évidemment le minimum qu'on puisse exiger de lui. Or, l'histoire est là pour attester, que cette condition a été très rarement satisfaite, et tout le monde est convaincu, que ce n'est qu'accidentellement qu'elle peut l'être. Un roi, malgré les précautions prises autour de lui, pour étayer sa majesté de fictions séduisantes, peut néanmoins se révéler un parfait

imbécile, un débauché, et ce qui est pire un méchant homme. Que peut devenir une monarchie ainsi représentée ? Elle ne peut que sombrer, misérablement, au milieu des huées et des tempêtes. D'ailleurs, ainsi que nous venons de le dire, cette forme de gouvernement, ayant contre elle un impératif rationnel, qui tôt ou tard en triomphera, ne peut être considérée, malgré ses prétentions, comme définitive. La Monarchie constitutionnelle, devant le cours des siècles, ne représente donc qu'un gouvernement provisoire. Toutefois, il convient d'ajouter, pour être tout-à-fait juste envers elle, qu'en l'état présent des mœurs et des lumières, des peuples relativement avancés, peuvent sous ses lois, en attendant mieux, réaliser une certaine prospérité superficielle.

Il faut même reconnaître, qu'un monarque, César ou roi, doué d'une haute intelligence apostolique, peut, dans certaines circonstances, rendre de très grands services, et même avancer de beaucoup, la solution du problème social. Mais ce n'est là qu'une exception sur laquelle il n'y a pas lieu de compter, d'une manière systématique.

Passons à la république.

CHAPITRE XXX

La République.

La République doit être entendue, d'un gouvernement qui satisfait essentiellement, aux conditions suivantes :

La souveraineté réside en principe, dans l'universalité des citoyens, qui ne confient à une délégation, que ce qu'ils n'en peuvent exercer directement. Les fonctions législatives, exécutives, et administratives, sont par suite, électives et temporaires. Mais le contrôle des actes publics, pouvant s'exercer sans intermédiaire, chaque citoyen conserve individuellement, le droit de faire redresser, par l'autorité compétente, les abus et les erreurs qui arrivent à sa connaissance.

La loi seule gouverne, mais elle est incessamment modifiable, suivant les formes qu'elle prescrit.

La liberté n'a d'autre limite, que celle qu'exige la sécurité publique et privée.

La soumission à la loi, et le respect de son semblable, sont les deux premiers devoirs du citoyen.

La politique essentiellement administrative, n'a d'autre but que la solution des problèmes sociaux et le bonheur de tous.

Ce gouvernement, satisfait évidemment mieux que les autres, aux conditions rationnelles énoncées plus haut. Il est donc théoriquement le meilleur, et cela de l'avis même de ceux, qui le considèrent comme actuellement impraticable. Or, s'il en est ainsi, l'homme, en vertu de cette soif du mieux qui le tourmente sans cesse, est voué à sa poursuite éternelle, et par conséquent, à une lutte sans trève contre tout autre forme de gouvernement.

La république une fois réalisée, permet sans secousse, et, dans tous les sens, des progrès indéfinis. Aucun impératif rationnel, ne peut ruiner ses principes et entraver sa marche; de plus, elle assure par l'élection, ces changements à vue, qui, a des échéances déterminées, donnent satisfaction à une foule de convoitises très dangereuses, quand elles sont sans espoir. A ces époques de renouvellement, les ambitieux de pouvoir, sont mis en demeure de réaliser les améliorations qu'ils ont promises, et les masses en retirent toujours quelques petits avantages. Ce gouvernement présente ainsi, de nombreuses soupapes de sûreté, qui empêchent ou rendent inoffensives, les explosions des haines, et amènent, après chacun de leur échappement, une période de calme, pendant laquelle les problèmes sociaux peuvent être étudiés et résolus progressivement, résultat de la

plus haute importance, et sur lequel on ne saurait trop insister.

La seule objection sérieuse, qui s'élève contre la république, se tire des souvenirs sanglants que son nom évoque, et aussi, de la qualité inférieure d'un certain nombre de ses adhérents, dont les projets sinistres ont, à certains jours, épouvanté le monde. Mais ce ne sont là que des impressions de circonstances, dont le temps aura raison, et qui, d'ailleurs, ne présentent aucune valeur logique. Les adhérents dont il s'agit, étant d'ailleurs, les ennemis les plus dangereux de la république, il est clair que son premier soin, doit être de les réduire à l'impuissance. Opération qui ne peut lui offrir aucune difficulté, car pour la répression, cette forme de gouvernement est la plus énergique, par suite du caractère, en quelque sorte, anonyme de ses actes. Qualité précieuse, à joindre à celles que nous venons de lui reconnaître.

L'élection ayant pour objet, d'élever aux fonctions législatives et exécutives les plus capables, les plus dignes, doit être confiée aux citoyens les plus éclairés, seuls aptes à faire un choix de cette nature. Le suffrage universel et direct, livrant au plus grand nombre, c'est-à-dire à la masse ignorante et sans discernement, la conduite de cette opération délicate, est donc une institution vicieuse. Le suffrage le moins imparfait, est évidemment celui qui permet une première épuration des incapables, et qui est connu sous le nom de suffrage à deux degrés. Le suffrage

universel direct, a contre lui, outre ses contradictions et ses aberrations journalières, un impératif qui doit le faire rejeter de toute politique rationnelle, savoir : nul ne peut faire que ce qu'il comprend. Or l'illettré qui met dans une urne, un bulletin qu'il ne peut lire, accomplit un acte sans autorité et sans valeur. Il en est de même, de l'esprit étroit et inculte, pour lequel la plus simple question d'intérêt public, est une enigme insoluble. Ces deux classes de citoyens, représentent des mineurs intellectuels dont les droits, jusqu'à leur majorité, doivent être exercés par des tuteurs, et c'est déjà leur faire une assez grande concession, que de leur abandonner le choix de ces tuteurs, ainsi que le permet le suffrage à deux degrés.

Ce suffrage à deux degrés, est si bien dans la nature des choses, qu'on le voit fonctionner, en plein suffrage universel direct, sans qu'aucune loi ne le régularise. Seulement, dans l'état actuel, les électeurs du second degré, sous le vocable de comités électoraux, se proclament eux-mêmes, et font nommer par la multitude ignorante ou incertaine, les candidats de leurs choix. Ce qui est évidemment la même chose, que s'ils les nommaient eux-mêmes.

En droit strict, l'élection n'est valable et légitime, qu'entre gens qui se connaissent, et pour une fonction spéciale de leur compétence. Des avocats, choisissant un avocat pour défendre leurs intérêts, des médecins, des négociants, des ingénieurs, faisant de même, offrent, sauf erreur accidentelle, le seul sys-

tème électoral légitime et valable. Un impératif de compétence, nous aménera certainement un jour, à ne pas en employer d'autres, quand nous serons sortis du cahos politique, pour entrer dans l'ordre administratif. En attendant, ce qu'il y a de mieux à faire, est d'en approcher le plus possible. Le suffrage à deux degrés confiant généralement, aux moins incapables, le choix des plus éclairés, est donc indiqué comme le seul rationnel en ce moment. En y ajoutant la clause essentielle du vote obligatoire, la république réalise alors, sur des bases solides, une représentation assez fidèle de la puissance souveraine.

Mais l'élection destinée à légitimer les pouvoirs publics, ne saurait intervenir dans le choix des fonctionnaires spéciaux. Car alors elle rencontrerait devant elle, l'impératif d'incompétence que nous avons invoqué plus haut. Un homme doué de bon sens et de quelques lumières, peut bien distinguer, parmi certains prétendants, celui qui est le plus apte a diriger les intérêts généraux du pays, mais il lui est impossible, sauf exception rare, de reconnaître celui qui est le plus capable de faire un ingénieur, un médecin, un militaire, etc. Les épreuves subies et les services rendus, appréciés par des juges compétents, doivent seuls, dans ce cas, fixer les choix du pouvoir exécutif sur les plus méritants.

En vertu de ce principe, que le souverain ne doit déléguer que les pouvoirs qu'il ne peut exercer di-

rectement, le corps électoral au 2e degré, doit conserver une partie de la puissance législative et rendre des plébiscites. Cette disposition est d'autant plus nécessaire, que les conditions physiologiques, dans lesquelles fonctionnent les assemblées, les rendent, dans le plus grand nombre de cas, incapables de délibérer avec sagesse. Excellentes pour la discussion, elles sont généralement médiocres pour la décison, et c'est pourquoi il est prudent de leur en abandonner le moins possible. Un corps plébiscitaire bien choisi, s'inspirant de la véritable opinion publique, au sein de laquelle il vit, éparpillé sur tout le sol du pays, ne recevant aucune influence du foyer des intrigues politiques, ayant à sa disposition le calme et la réflexion, qui manquent aux assemblées, est le seul organe politique, capable de prendre des déterminations impartiales. Ce corps plébiscitaire par ses décisions et ses réponses, aux questions qui lui séraient posées par le gouvernement, suivant les circonstances, ferait enfin connaître ce que pense, cette mystérieuse et insaisissable opinion publique, que chaque parti confisque à son profit, et fait parler à sa guise. L'organisation d'un interprêtre officiel et sincère, de l'opinion effective du pays, doit être le premier soin d'un gouvernement rationnel. Croire que les journaux et les clubs peuvent y suffire, c'est aller contre les témoignages les plus irrécusables de notre récente histoire.

Les classes ignorantes et malheureuses, qui consti-

tuent le gros du peuple, sont la grande difficulté de tous les gouvernements. Leur satisfaction progressive, doit être la préoccupation constante des philosophes et des hommes d'état. S'imaginer que la compression, pourra éternellement les mettre dans l'impuissance de déchaîner les tempêtes, c'est croire comme Ataxerxés, qu'on peut contenir la mer en la chargeant de chaînes.

En attendant que satisfaction entière puisse leur être donnée, il faut qu'une sollicitude incessante, leur montre qu'on fait tout pour l'amélioration de leur sort. Il faut en outre, qu'elles puissent se plaindre hautement, en toute liberté, car la plainte allége les douleurs et empêche qu'on les oublie. Toutefois il est indispensable que les classes souffrantes, soient bien convaincues, que malgré la légitimité de leurs griefs, elles sont impuissantes à renverser l'édifice social qui les abrite provisoirement. Tout serait compromis et tout progrès, particulièrement celui qui les touches le plus, serait impossible, si cette condition première n'était pas satisfaite. C'est là une vérité élémentaire que personne ne conteste, mais que plusieurs sont disposés à méconnaître, dans la pratique.

En résumé, le progrès à réaliser dans la politique, consiste à la fondre peu-à-peu, dans l'administration pure, et à remplacer la lutte dangereuse des partis, par l'émulation féconde des systèmes et des procédés qui ont pour objet, la prospérité publique et le

bonheur intégral des humains. Mais il convient d'ajouter, comme trait final, que, conformément aux lois de notre esprit, ce progrès ne peut être sérieusement poursuivi et complètement réalisé, que par le gouvernement républicain, tel que nous venons de le définir, et tel, en effet, qu'il doit être entendu.

CHAPITRE XXXI

Le problème social.

Il n'est pas un homme qui ne traîne son boulet sur cette terre, et qui ne s'y trouve mal par certains côtés. Pour en être convaincu, il suffit de regarder ce qui se passe autour de soi et en soi. Cet examen montre clairement, aux esprits non prévenus, que l'homme fait fausse route, et que ce n'est pas en continuant dans la voie ou il est engagé, qu'il parviendra jamais, à réaliser une destinée conforme à ses goûts. Il y a évidemment à opérer un changement radical de direction, et c'est précisément en quoi consiste le problème social.

Comment le résoudre?

Telle est la question que le terrible Sphinx des âges, ne cesse de poser à notre espèce, et que celle-ci est tenue de résoudre, si elle ne veut périr.

Mais d'abord, en quoi consiste ce problème rédoutable?

Il consiste à placer l'homme dans une situation telle, qu'il ne puisse s'en prendre qu'à lui-même, ou

à l'inévitable, des maux qui l'atteignent. — L'inévitable étant entendu ici, de l'accident qui se dérobe à toute prévision, et que l'image vulgaire de la tuile qui tombe sur la tête, représente assez fidèlement.

Pour arriver à cette fin si désirable, il est nécessaire que la société garantisse au minimum, à chacun de ses membres, les avantages suivants :

1° Une existence matérielle assurée.

2° Une instruction gratuite, poussée aussi loin que son intelligence le permet.

3° L'utilisation de toutes ses facultés et aptitudes.

4° Aide, protection et assurance contre tous dommages.

5° Des lois perfectibles et tendant à s'identifier peu à peu, avec les lois naturelles.

6° La liberté de propager ses idées, à la seule condition de respecter l'ordre et son semblable.

7° La reconnaissance et l'exercice de son élément de souveraineté.

8° Une rémunération proportionnée au capital, au travail, et au talent, qu'il met au service de la société.

9° L'accès de toutes les fonctions, jusqu'aux plus hautes, soit par des épreuves subies, soit par une confiance méritée.

10° Des conditions favorables aux satisfactions légitimes de son cœur et de son intelligence.

11° Une voie toujours largement ouverte vers le mieux et l'idéal.

L'homme doit à la société :

1° L'obéissance absolue à ses lois, même à celles qui lui paraissent mauvaises.

2° L'emploi productif de toutes ses ressources, forces et facultés.

Infirme ou enfant, l'homme ne doit rien à la société, et celle-ci lui doit les soins d'une mère attentive et dévouée.

Telles sont les bases essentielles, d'un contrat social conforme à nos besoins, et à nos aspirations légitimes.

La réalisation de ce contrat, ne présente d'autres difficultés, que celles que soulèvent nos préjugés, notre ignorance et notre hypocrisie. Et, bien qu'il s'agisse d'obtenir tout autre chose que ce qui est, il n'est nullement nécessaire, de procéder par un bouleversement général, ainsi que le prétendent les monomanes de la politique à outrance. Bien au contraire, cette transformation ne peut réussir qu'à la condition d'être essentiellement pacifique, et de respecter scrupuleusement les situations acquises. Elle ne doit donc procéder que par éléments successifs, et n'exercer d'autre pression que celle du succès.

L'œuvre de Fourier, en l'isolant de certaines hardiesses purement spéculatives, présente cette solution de la manière la plus complète et la plus scientifique. Et tout esprit sérieux qui voudra bien l'étudier, sans parti pris, ne tardera pas à en être convaincu.

La rédemption sociale et le bonheur de notre

espèce, résident, en effet, tout entiers, dans l'organisation de la commune associée, sur la base des trois éléments de la production : capital, travail et talent. Cette commune nouvelle, germe de la société pacifique et prospère, que tout le monde désire sans oser y croire, présente précisément, l'inappréciable avantage de tout réformer, sans troubler en rien ce qui est.

Il suffit pour cela, de constituer une compagnie qui se propose l'exploitation d'un terrain convenablement choisi, avec les capitaux et le personnel nécessaires. Une commune ainsi fondée, ne toucherait en aucune manière sa voisine, cette institution informe qui, malgré son antiquité, n'est guère remarquable que par son incohérence et sa stérilité. Mais l'exemple de sa prospérité, en appellerait d'autres qui, de proche en proche, finiraient par couvrir la surface de la terre. Les anciennes se trouveraient ainsi, peu à peu, enlacées dans les nouvelles, qui les absorberaient un jour, comme les chemins de fer absorbent à leur heure, les vieilles voies à patache. C'est ainsi que la transformation sociale, quoique très radicale, pourrait s'opérer sans secousse, et par la seule amorce du succès.

Il est facile de reconnaître que la commune associée, satisferait complétement aux conditions posées plus haut, comme indispensables à la fondation d'une société régulière, juste et heureuse.

En effet.

Sans entrer dans des détails chiffrés, que ne com-

porte pas un sommaire synthésiste, tout le monde comprend, que le travail associé augmente la production, d'une manière notable, et que, d'autre part, la consommation associée, permet de réaliser des économies considérables. Il résulte évidemment du fait de ces deux causes, un accroissement de richesse communale, qui rend enfin possible, un traitement généreux envers les enfants et les infirmes. La société débarrassée de ces deux lourdes charges, prend alors des allures tout autres.

L'atelier agricole utilisant les travaux de l'enfant, de très bonne heure, celui-ci dès l'âge de 5 ans environ, doit gagner sa vie et clore le compte des légers sacrifices, que la municipalité a faits pour lui, jusques-là. Son travail gagne-pain, marche dès lors parallèlement avec ses études, et il continue ainsi, riche ou pauvre, à donner à la société plus qu'il n'en reçoit. Loin d'être un souci pour ses parents, comme aujourd'hui, il en devient la joie sans mélange. La famille, dégagée des sombres inquiétudes de l'avenir, et devenue un pur foyer de tendresse, prend le caractère auguste qui lui appartient, et qu'elle ne possède, à cette heure, que très exceptionnellement. L'homme ne s'unit qu'à la femme qu'il aime, et la femme qu'à l'homme qui lui plait, sans autre considération. L'amour n'est plus comme aujourd'hui, une passion accidentelle, presque toujours contrariée, mais le fond même de la vie humaine, la condition essentielle de l'union conjugale, et sa

sanctification la plus haute. Quand il s'évanouit, l'union se dissout d'elle-même, à moins qu'un sentiment tout aussi tendre, quoique moins vif, formé d'estime et d'amitié, ne vienne le remplacer autant qu'il peut l'être, et continuer son rôle enchanteur.

Ces conditions nouvelles, si bien appropriées à notre nature, sont avant tout, et particulièrement obtenues par la suppression du souci des enfants.

L'harmonie sociale, la fin de nos misères et de nos oppressions hypocrites, reposent uniquement, sur cette condition, et la commune associée est la seule institution capable de la remplir.

La femme y trouvant comme l'enfant, une existence assurée et indépendante, la prostitution disparaît d'elle-même. Seulement, comme certains tempéraments seront toujours volages et exigeants, elle se verra remplacée très avantageusement, par une galanterie décente. Ces tempéraments ont résisté, à travers les âges, à la puissance de la foi et aux terreurs qui lui servaient d'appui, et à moins d'un changement peu probable, dans l'état physiologique de l'homme, il n'y a pas à compter qu'ils s'amenderont un jour.

Au temps où les croyances religieuses avaient le plus d'empire, il n'était pas rare de voir un grand seigneur, et surtout un roi, couler des jours paisibles, entre sa maîtresse et son confesseur. Il y avait alors à la suite des armées, des compagnies de ribaudes dirigées au spirituel, par des moines noirs,

chargés de veiller sur le salut de leurs âmes, et prêts à leur donner l'absolution au moment opportun. Les couvents et les églises mêmes, n'étaient pas à l'abri des écarts moristiques de ces temps pleins de foi. On sait que le bon roi Robert, qui chantait souvent au lutrin, sans égard pour les oreilles de ses sujets, heurta un jour en descendant de l'autel, un couple indiscret, sur lequel il crut prudent de jeter son manteau. Le saint roi Louis IX, eut en Palestine, au dire de Joinville, des désagréments pareils, car à l'ombre de sa propre tente, des couples non moins indiscrets, témoignaient journellement, que la délivrance du saint Sépulcre, n'était pas leur seule préoccupation. Dans nos temps modernes, malgré les progrès accomplis, personne n'ignore que les pays les plus catholiques, notamment l'Espagne et l'Italie, sont précisément ceux où les mœurs atteignent la plus haute licence. Rome en particulier, où trône le propre vicaire du Christ, mérite encore de nos jours, les palmes que Priape lui décernait autrefois. Lors de l'occupation romaine, le commandant de place français — c'est de lui que je tiens ce détail — ayant demandé au cardinal chargé de la police, où se trouvait le quartier affecté aux maisons de tolérance, reçut pour réponse, qu'il n'y avait pas dans la ville sainte, de quartier spécial pour cet objet, et que de ces maisons, on en trouvait partout.

Ainsi ni la foi, ni la majesté des lieux saints, ni les temps, ni les climats, n'ont empêché la bacchante

de fleurir. Nous l'avons eue et nous l'aurons toujours. Seulement, au lieu d'une bacchante servile et vénale, il s'agit d'en obtenir une autre fière, indépendante et généreuse. Ce progrès, qui a sa valeur, mérite d'être poursuivi comme les autres.

Il ne faut pas que l'hypocrisie, qui est le fond même de la civilisation, voile constamment la réalité des choses. L'union indissoluble de l'homme et de la femme, est une institution contre nature et par conséquent destinée à disparaître avec le temps. Il faut en venir à ce que ces deux êtres, qui dans l'amour seul, parviennent à réaliser une part de l'idéal qui les possède, s'unissent et se séparent au gré de leurs sentiments, sans autre procédure, qu'une simple déclaration adressée à l'agent de l'état civil.

Ceux qui craignent que, dans ces conditions, l'homme, suivant l'expression consacrée, change de femme comme de chemise, oublient combien il est difficile de lui arracher une maîtresse qu'il aime, et qu'il peut cependant abandonner à son gré.

Les retards apportés par notre milieu, aux satisfactions légitimes de l'amour, placent l'homme dans une situation très immorale, et le font ressembler à une bête affamée qui rôde autour de sa proie. Que d'écarts et de crimes, sont le produit de cette violation des lois impérieuses de notre nature !

Il faut donc, que vers l'âge de la puberté, le mariage puisse s'accomplir sans autre mobile que l'amour vrai, affranchi de tout calcul. Alors seulement, le

mensonge qui empoisonne nos relations sexuelles, sera banni de la terre, et nos mœurs prendront une allure régulière décente et véritablement morale.

Or, ces conditions ne peuvent être satisfaites que par l'institution de la commune associée, qui affranchit la famille du lourd souci des enfants à élever. On chercherait vainement autre part, la complète solution du problème.

Ceux qui s'imaginent la trouver, dans les combinaisons superficielles de la politique vulgaire, peuvent être comparés à un tailleur, qui croirait faire des hommes, parce qu'il en confectionnerait les habits. Quant à ceux qui n'y apportent que la passion du joueur ou la monomanie du malade — et le nombre en est considérable — leur erreur ne mérite vraiment pas d'être qualifiée. La seule politique digne d'occuper un esprit élevé, est celle dont l'unique objectif, réside dans la solution du problème social, par les moyens que nous venons d'indiquer, solution qui est, avant tout, économique et moristique.

CHAPITRE XXXII

Les lois supérieures, loi immanente, loi préétablie.

Tout phénomène est régi par une loi, car tout phénomène est un effet, et toute loi une cause. Or, ainsi que notre raison le conçoit et que l'expérience le constate, il n'est pas d'effet sans cause.

Ce point de départ est impératif, c'est-à-dire nécessairement admis et incontesté.

La loi régit non seulement, les phénomènes qu'on peut appeler réguliers, comme le cours des astres, les combinaisons chimiques, la reproduction des espèces, mais encore ceux qui, sous le vocable du hasard, semblent se dérober à toute discipline.

Considérez un grain de poussière, qui voltige dans un rayon de soleil. Malgré le caprice apparent de ses évolutions, il est soumis à une loi dynamique, dont un habile géomètre pourrait à la rigueur, vous donner la formule.

Mettez dans un sac 5 boules noires et 20 boules blanches. Prenez-en une, au hasard, notez sa couleur et remettez-la dans le sac. Continuez cette

opération et, après un certain temps, vous reconnaîtrez que le nombre de boules noires sorties, est à celui des boules blanches, dans le rapport approché de 1 à 4.

Voilà donc une suite d'événements incertains, qui obéissent à une loi positive.

Il y a mieux.

Tracez sur une feuille de papier, une série de lignes parallèles. Prenez une aiguille d'une longueur moindre que l'intervalle qui sépare ces lignes, et laissez-la tomber, un certain nombre de fois, sur leur ensemble. Vous la verrez s'arrêter tantôt sur l'une des lignes, et tantôt sur l'une des bandes qu'elles limitent. Naturellement, rien ne vous paraîtra plus capricieux, plus incertain que le résultat de cette chûte. C'est une erreur. Cette aiguille qui paraît n'obéir qu'à la fantaisie, qu'au hasard, va vous permettre de déterminer, aussi approximativement qu'il vous plaira, le rapport de la circonférence au diamètre.

Le calcul démontre, en effet, que si vous désignez par π ce rapport, par d l'intervalle qui sépare les lignes, par a la longueur de l'aiguille, par q le nombre des épreuves, et enfin par p, le nombre de fois que la rencontre de l'aiguille et des lignes se sera produite, les cinq termes dont il s'agit, seront liés par la formule suivante :

$$\pi = \frac{2aq}{pd}$$

Et cela avec d'autant plus d'exactitude, que le nombre q des épreuves, sera plus considérable. Voici donc le caprice d'un ricochet, soumis à une loi aussi inflexible, que celle qui maintient la terre dans son orbite autour du soleil.

Cette expérience, aussi facile que peu coûteuse, et beaucoup d'autres du même genre, que le calcul des probabilités révèle au géomètre, montrent que la loi est partout, dans l'univers, et que rien n'échappe à son empire.

La liberté humaine elle-même, malgré ses prétentions et ses apparences, subit le même joug, et les événements qu'elle produit dans le cours des siècles, ne font, dans leurs écarts, qu'osciller autour d'une direction moyenne, qui représente précisément la loi de ses mouvements.

Maintenant la grosse question est de savoir, si les lois qui nous dirigent et produisent tous les phénomènes, sont immanentes ou préétablies. Immanentes, elles résident dans la matière même, qui sert de support aux phénomènes, et en sortent spontanément, à titre de propriété de cette matière. Préétablies, elles permettent de supposer un plan, antérieur aux phénomènes et à leur enchaînement. La première hypothèse ouvre à deux battants, les portes au matérialisme; la seconde, au contraire, se présente comme un des plus fermes soutiens du spiritualisme rationnel. De là l'importance et la gravité du débat que ces deux conceptions soulèvent. Toutefois, quand on

veut bien l'aborder sans idée préconçue, on peut lui trouver une solution satisfaisante, et le dégager de l'antinomie qui, tout d'abord, semble le condamner à une incertitude irrémédiable.

Voici comment.

Quand une nébuleuse se manifeste au sein de l'immensité sidérale, on sait qu'elle se produit spontanément, dans le vide matériel le plus complet qu'on puisse imaginer. La loi de sa naissance, de son développement et de ses métamorphoses ultérieures, précède donc nécessairement, la matière cosmique qui doit la composer. Il est donc absolument impossible de nier, en ce qui concerne l'univers dont elle est le germe, que sa loi ne soit antérieure à sa production. Comment d'ailleurs oser soutenir que cette loi est immanente, puisqu'il n'y a rien où elle puisse résider — *in manere* — et que le seul support dont elle dispose, est le néant matériel dans toute sa rigueur? Or, l'univers qui va sortir de cette nébuleuse, avec l'aide des siècles, étant en tout point semblable au nôtre, nous ne pouvons éviter de conclure, que celui-ci a été formé en vertu d'une loi antérieure à son existence, c'est-à-dire préétablie.

En se rappellant, ce qui a été exposé au chapitre XXIV, les matérialistes, croyant me vaincre par mes propres armes, objecteront peut-être, que puisque la nébuleuse se forme de l'ether lui-même, par le passage de ce dernier à l'état pondérable, il n'y a qu'à déposer dans son sein, cette pauvre loi imma-

nente, qu'à cette origine première des choses, il n'est vraiment pas facile de caser. Je n'en demande pas mieux, car si la loi de formation universelle, réside dans l'ether infini, elle n'est pas autre chose, que l'esprit créateur répandu partout, et par suite ce Dieu — puisqu'il faut l'appeler par son nom — dont les matérialistes ne veulent entendre parler, sous aucun prétexte.

Cette combinaison, vraiment *in-extrêmis*, aurait donc l'avantage inappréciable, de satisfaire pleinement les spiritualistes, et de prendre leurs adversaires en Dieu, dans leurs propres filets *immanents*. Elle est donc rationnellement fort acceptable, et il ne m'est pas prouvé, que théologiquement, il n'en soit pas de même, car en donnant à Dieu, un corps formé de l'ether sans limites, on altérerait peu, ses attributs de pur esprit et d'ubiquité, que la religion tient à lui conserver, avec juste raison.

D'autres arguments peuvent encore être présentés, en faveur de la thèse qui nous occupe, et, quoique légèrement subtils et abstraits, il est difficile de leur refuser une certaine valeur.

Pour qu'un phénomène, de quelque nature qu'il soit, se produise, il faut, de toute nécessité, qu'il soit réalisable. Cette condition est d'ordre axiômatique, et, si évidente, qu'elle ressemble à une naïveté. Il est donc grandement probable, qu'elle trouvera grâce devant les négateurs à outrance, et, que ceux-ci, voudront bien exceptionnellement, l'accepter pour

vraie et certaine, autant du moins que leur tempérament le comporte. Mais alors surgit devant eux, une grande loi suprême, inévitable, qui se présente, avec un tel caractère de préexistence, qu'il devient absolument impossible de la contester. Je veux parler de la loi des possibles, génératrice de toutes les autres, et évidemment antérieure à tout ce qui a jamais existé. Pour celle-là, on ne voit pas vraiment, comment on parviendrait à mettre en doute son autorité et surtout, comment on arriverait à la rendre immanente, à quoi que ce soit d'imaginable. Énésidème lui-même, qui contestait la relation de la cause à l'effet, et dont la hardiesse négatrice n'a jamais été dépassée, serait bien obligé, de courber enfin la tête, devant une loi, dont le simple énoncé assure le respect. Il en existe donc au moins une, et la plus considérable de toutes, qu'on peut hautement proclamer préétablie, ou tout au moins préexistente, si le premier qualificatif, choque trop vivement, les partisans ombrageux de l'immanence.

On pourrait s'étendre plus longuement, sur un sujet aussi délicat, mais je doute que de longs développements, sur le mode germanique, parvinssent à le présenter, plus clairement qu'il n'apparait, dans ce modeste chapitre. La métaphysique, ressemble un peu à la vase des marais; quand on y appuie trop, on s'y enfonce. Pour la traverser sans péril, il est donc prudent de se faire aussi léger que possible. C'est peut-être dans ce but, qu'instinctivement, je

viens de m'appuyer sur une nébuleuse. Bien m'en a pris, car sans son secours, j'aurais fort bien pu ne pas en sortir.

CHAPITRE XXXIII

Les lois supérieures. Loi de la destinée humaine.

Nous avons reconnu et admis, que le but incessamment poursuivi par l'homme, est le bonheur. Mais dans les circonstances présentes, où le fonds social, est une lutte ardente de tous les intérêts, on ne voit pas comment, ce but pourrait être atteint. Il n'est pas douteux, en effet, que si le milieu ou nous nous agitons, devait éternellement rester le même, notre destinée consisterait uniquement, a être perpétuellement la dupe d'une espérance irréalisable.

Il n'en est heureusement pas ainsi. Une loi d'ordre supérieur, nous donne à cet égard, les garanties les plus satisfaisantes. Cette loi peut se formuler de la manière suivante :

Quand tous les éléments d'un système, aspirent incessamment, vers le même but, ce but est nécessairement atteint.

Remarquons tout d'abord, combien cet énoncé se présente à l'esprit, sous une forme logique, je dirai

même séduisante. Il est clair, en effet, que si la tendance des éléments, est toujours aussi énergique à travers les siècles, elle doit finalement triompher, à l'exemple de cette imperceptible goutte d'eau, qui, si on lui en donne le temps, parvient à percer le granit.

La contrariété qu'une même poursuite, établit à l'origine, entre les concurrents, doit bien produire une certaine confusion initiale, mais comme cette cause rétardatrice, s'use avec le temps, elle finit par s'effacer devant la persistance infatigable, de la force qui la combat. C'est, sur une échelle plus haute, l'apologue connu, du pôt de fer contre le pôt de terre.

Ceci, quoique assez clair pour certains esprits, doit l'être moins pour d'autres, et il convient de le rendre d'une assimilation plus facile.

Prenons une troupe de coquins, et obligeons-les à vivre ensemble. Leur premier soin, sera de faire des lois d'une sévérité terrible, afin d'assurer parmi eux, un ordre relatif, sans lequel une société ne peut vivre et se dévélopper.

Rome, on le sait, a commencé ainsi, et la première application de son code inflexible, a couté la vie au frère même du chef qu'elle s'était donné. En remontant le cours des âges, on trouverait au berceau des grands centres de formation, des exemples du même genre. Ce sont autant de faits, qui portent témoignage, en faveur de la loi supérieure que nous venons de formuler. Tous les hommes, même les

plus impétueux, les plus réfractaires, aspirent à l'ordre, qui devient ainsi, pour eux, le but commun qu'ils poursuivent, à leur manière, et qu'ils réalisent, autant que le permettent, leurs mœurs et leur état mental.

Au sein de nos sociétés dites civilisées, ou ce résultat, — sauf perturbations intermitentes — est déjà obtenu, d'une manière passable, se dessine d'une manière plus nette, un but encore plus élevé. C'est celui que nous désignons sous le nom de bonheur, dans son acception la plus complète et la plus noble. Tous le poursuivent et le désirent, avec une ardeur infatigable, mais l'antagonisme de nos intérêts, y fait une opposition redoutable. Si au lieu d'être des concurrents aveugles, nous étions des associés intelligents, il est clair que cette opposition, s'évanouirait d'elle-même. Or, comme, après tout, nous sommes des créatures douées de raison, comprenant et découvrant chaque jour de nouveaux rapports, il est impossible que nous ne trouvions pas, avec l'aide des siècles, celui que nous avons le plus à cœur de connaître. Nous réaliserons donc certainement un jour, l'association de nos intérêts, et, par elle, le bonheur de notre espèce, dans la paix et l'unité.

Le ciel astronomique nous présente un exemple admirable de formation, qui peut être invoqué, par induction analogique, à l'appui de cette thèse consolante.

Quant une masse cosmique se produit, dans l'im-

mensité de l'éther, elle se manifeste, tout d'obord, sous les formes les plus bizarres et les moins géométriques qu'on puisse concevoir. Mais le centre de gravité de cette masse, se mettant à solliciter les molécules qui la composent, celles-ci aspirent toutes, à s'y précipiter. Aussi une agitation confuse, commence-t-elle à les brouiller ensemble, dans une immense cahos. Comment ce chaos va-t-il se résoudre ? d'une manière très simple. Les molécules cosmiques, après s'être gênées et contrariées, pendant quelques millions de siècles, finissent par prendre un mouvement régulier de rotation, autour du centre de gravité, objet de leur convoitise, et une harmonie merveilleuse s'établit entre elles. Le but qu'elles poursuivaient se trouve ainsi atteint, autant que leur concurrence et leur antagonisme permettaient de l'obtenir. Elles continuent toutes à tomber vers leur centre de gravité, mais sans jamais l'atteindre, leur chûte étant, à chaque instant, compensée par l'écart que leur impose la force centrifuge.

Ce grand phénomène, est une confirmation élégante, quoique mathématique, de la loi supérieure qui nous occupe. On peut donc affirmer, que l'humanité cahotique actuelle, aspirant sans cesse au bonheur, par tous ses éléments, finira certainement par l'atteindre. C'est là notre véritable destinée. Elle a pour base d'opération, l'association des efforts et des intérêts, et pour objectif, l'unité sériaire du globle. L'association assure la convergence des efforts

et des intérêts; l'unité en représente le résultat harmonieux. Le premier de ces deux termes conduit au second, à l'aide de neuf modes d'activité, répondant par tiers, aux trois ordres de développements de la vie humaine, le physique, l'intellectuel et le moral, conformement au tableau suivant :

DESTINÉE HUMAINE

BUT DE L'HOMME. . . . . LE BONHEUR.
VOIE QUI Y MÈNE . . . . . L'ASSOCIATION.
FORME QU'IL REVÊT. . . . . L'UNITÉ.

ORDRE DE DÉVELOPPEMENT.	MODES D'ACTIVITÉ.	BUTS PARTIELS.
PHYSIQUE.	PRODUCTION. CIRCULATION. CONSOMMATION.	BIEN-ÊTRE.
INTELLECTUEL.	RECHERCHE. CONNAISSANCE. APPLICATION.	VÉRITÉ.
MORAL	LIBERTÉ. SOLIDARITÉ. IDÉALITÉ.	PERFECTIBILITÉ.

Les modes d'activité, répondent à des lois impératives de notre nature, qui tendent incessamment à être satisfaites et qui, par conséquent, doivent, avec le temps, vaincre tous les obstacles que notre ignorance et les circonstances leur opposent. Ces lois obligent notre espèce, malgré les écarts et les

caprices de sa marche, à reprendre éternellement, la voie qui conduit au bien-être, à la vérité et à la perfectibilité, c'est-à-dire aux trois éléments constitutifs de son bonheur. Notre liberté n'étant, au fond, que l'humble servante de ce dernier, il en résulte que son activité, est principalement employée à rectifier les erreurs qu'elle commet, et qui représentent précisément, les oscillations historiques, autour d'une direction moyenne, dont il a été question au chapitre précédent.

Ce tableau pourrait, je l'admets sans peine, se concevoir d'une autre manière et se composer de termes différents. Kant et Fourier, qui excellaient dans l'art de dresser ses pareils, l'auraient je le soupçonne, présenté sous un autre aspect. Mais comme ils ne lui auraient très probablement, pas fait dire autre chose, j'estime qu'il y a lieu de se contenter de celui-là. Une preuve d'ailleurs, qu'il peut être accepté comme suffisant, c'est qu'il est facile d'en tirer, ainsi que nous allons le voir, des conséquences d'un haut intérêt, pour le philosophe et l'homme d'état, qui désirent ne pas lutter contre l'inévitable, et renoncer à réaliser l'impossible.

CHAPITRE XXXIV

De la prévision des événements humains.

Quand on connait les lois impératives de notre destinée, on peut en tirer des indications d'une extrême importance, pour la conduite générale des affaires publiques, et même des affaires privées. Il suffit pour cela, de s'en bien pénétrer et d'accepter franchement, les conséquences qu'elles comportent.

Nous ne pouvons dans un court chapitre, présenter ces nouveaux aperçus, avec tous les développements qu'ils méritent; contentons-nous donc d'en donner une idée succinte, en passant en revue, dans l'ordre de leurs inscriptions, les lois que nous avons vu figurer au tableau précédent de la destinée humaine.

Production. C'est la première de toutes, puisque sans elle la vie n'est pas possible. Son progrès inévitable, consiste à localiser les produits dans les climats qui leur sont propres, et à renoncer, par exemple, à faire pousser la canne à sucre, sur les bords embrumés de la Tamise, et le houblon, sur le

sable brulant du Sahara. Toutes les cultures et les industries factices, sont donc destinées à disparaître graduellement, quand les barrières prohibitives qui les protègent, seront supprimées, et elles le seront un jour nécessairement, parce que l'intérêt général l'exige, et que tout but, collectivement et incessamment poursuivi, ne peut manquer d'être atteint.

Circulation. C'est elle qui luttera sans trève, contre les obstacles de toute nature, qui s'opposent encore à l'épanouissement de la vie. Elle a supprimé les barrières qui séparaient les provinces, elle entame, en ce moment, avec le secours des locomotives, celles qui limitent les états. Elle emportera successivement, les douanes, les octrois, les péages multiples, qui semblables à des détrousseurs de grand chemin, dévalisent les produits voyageurs, et portent un préjudice considérable à la fortune publique.

Consommation. Son nom seul indique, avec quel despotisme elle s'impose à tout le monde. Les prévisions qu'elle autorise sont nombreuses. La plus intéressante, est celle qui a trait à l'alimentation qui, pour le plus grand nombre, est encore malsaine. L'association permettra ici, comme partout, de faire beaucoup mieux que ce qui est, tout en réalisant de grandes économies. Il est clair que 100 cuisines ne sont pas nécessaires, pour nourrir 100 familles, et qu'une seule dirigée et administrée avec intelligence, serait pour cet objet, largement suffisante.

Une autre cause hâtera cette évolution.

Je veux parler, de la disparition graduelle de la domesticité qui déjà, et fort heureusement, se fait sentir un peu partout. Le service personnel, sera ainsi amené à devenir une sorte de service public, dirigé par une agence communale, ou par des compagnies spéciales, suivant les milieux.

Recherche. Connaissance. Application. Ces trois lois règnent à peu-près sans conteste, chez les peuples avancés de l'Occident. Elles y ont déjà vaincu, les trois obstacles redoutables, qui s'opposaient à leur passage, et qui paraissaient d'abord insurmontables. Je veux dire, le diable, l'inquisition et le bourreau, triumvirat cher à M. de Maistre et sans lequel, à son avis, aucune société ne saurait tenir debout. Elles ont à triompher, de l'esprit de routine et de superstition, qui asservit encore, les quatre cinquièmes des peuples de la terre. Cette œuvre est considérable, mais elle sera hâtée par l'échange, de plus en plus rapide, des produits intellectuels que les conquêtes de l'industrie moderne, mettent au service du génie émancipateur de notre race.

Liberté. Elle est moins le produit des lois que des mœurs. La proposition contraire, est une des plus grossières erreurs de la politique vulgaire. Les Anglais et les Américains, malgré leurs très larges institutions politiques, sont moins libres que ne le seraient des Russes, sous leur gouvernement autocratique, si ceux-ci étaient exempts de préjugés, tolérants et bienveillants les uns à l'égard des autres.

Quand on craint de jouer du violon le dimanche, de manger une côtelette le vendredi, et qu'un boxeur peut vous casser la machoire dans un coin, aux applaudissements du public, il est évident qu'on ne saurait être libre, quand bien même on aurait la faculté de publier dans un journal, que le président de la république est un ivrogne, comme aux États-Unis, ou que lord X est minotaurisé par sa femme, comme en Angleterre. On ne l'est certainement pas d'avantage, dans un pays ou personne ne peut supporter la contradiction, et où chacun, appelle coquin et traite comme tel, celui qui professe une autre opinion que la sienne, ainsi que cela se pratique en France. Ce malentendu grossier, se dissipera peu-à-peu, mais ce sera long pour toute la terre, attendu que les peuples qui n'ont pas encore conquis leur liberté politique, seront obligés de passer par elle, avant d'arriver à la liberté moristique la seule vraie.

La prévision à formuler, au sujet de cette loi, est que les gouvernements qui, au lieu de régulariser son essor, seront assez inintelligents pour la combattre, ne pourront éviter de courir aux abîmes. L'expérience en a été déjà assez cruellement faite, pour que le plus médiocre des hommes d'Etat, à moins qu'il ne soit tout-à-fait aveugle, n'en demeure pas convaincu.

Solidarité. Elle exige que le bonheur de chacun, ne puisse être obtenu que par le bonheur de tous.

Elle veut que la souffrance d'un seul, quand la société en est cause, rejaillisse sur ceux-là mêmes, qui en paraissent le mieux garantis. Les douleurs des riches et des puissants, sont faites, sans qu'il y paraisse, des misères de la multitude, et quand un déshérité expire sur son grabat, on peut dire qu'il y a quelque part, un privilégié que le destin châtie. Ce sont, en fin de compte, les classes misérables qui nous donnent les maladies et les tempêtes révolutionnaires. Leur bien-être, est donc une question de salut public. En dehors du sentiment fraternel, qui n'existe que chez quelques rares cœurs d'élite, l'intérêt immédiat de la société, commande donc de les satisfaire, pour que les classes mieux partagées, puissent l'être à leur tour.

Quand l'association aura permis de vaincre la misère, l'ignorance et leurs sombres conseillers, il ne restera plus que les malades et les infirmes sans ressources, qui mériteront d'exciter la sollicitude publique.

Parvenue à son âge prospère, la société se fera une gloire de loger ces derniers et rares misérables, dans de somptueuses demeures, où elle conviera les sciences et les arts, à concourir au soulagement de leur infortune.

Idéalité. Il n'est pas un mortel, même parmi les plus incultes, qui n'en subisse l'influence, d'une certaine manière, et c'est surtout par elle, que l'homme se sépare complétement de la brute. Le

sauvage qui taille grossièrement dans le bois, un Manitou informe, auquel il adressera ses prières, le paysan qui pare sa demeure d'enluminures légendaires, l'artiste qui orne nos musées et nos monuments, le poète qui chante ses impressions, la femme qui avec des chiffons, élève autour de sa personne un édifice enchanteur, l'ascète qui se flagelle en songeant au Paradis, sont tous, à des degrés différents, amoureux d'idéal. Les arts, et le luxe enfant légitme des arts, sont inspirés par cette loi irrésistible, qui fait notre gloire et préside à nos plaisirs les plus délicats. Aussi les sermoneurs auront beau faire, ils n'empêcheront jamais, que les classes misérables aspirent au luxe, et que la pauvre ouvrière honnête qui s'étiole sur son aiguille, ne se prive d'un morceau de pain, pour acheter un brin d'or destiné à orner ses oreilles.

L'idéalité enfante encore le sentiment religieux, et c'est pourquoi l'église, au temps de sa splendeur, s'est montrée la plus grande artiste, dont les peuples occidentaux puissent se glorifier. Et c'est aussi pourquoi, l'homme, quelles que soient dans l'avenir, les croyances qu'il adopte, en échange de celles qui s'en vont, ne pourra jamais se passer d'un culte extérieur.

L'école positiviste, a bien voulu d'ailleurs de nos jours, en fournir la preuve anticipée. On sait, en effet, que son pontife, Auguste Comte, après avoir éconduit Dieu, en le remerciant des services que son

hypothèse provisoire avait rendue à la société, conserve soigneusement, la Sainte-Vierge, avec son enfant au bras, comme symbolisant, fort à-propos, l'humanité toujours mère et toujours vierge. Et comme d'autre part, il remplace tous les saints du calendrier, par des grands hommes de son choix, on comprend qu'en fin de compte, son athéisme, malgré ses airs tranchants, n'aurait pas grand'chose à changer, aux formes extérieures de l'ancien culte. Et si par impossible, il parvenait jamais à supplanter celui-ci, il est évident qu'il trouverait dans son matériel, beaucoup de pièces à utiliser, notamment un grand nombre de statues, ce qui, au point de vue budgétaire, n'est pas à dédaigner.

Les matérialistes ont beau dire, s'ils réussissent jamais quelque part, ce dont je doute fort, ils n'échapperont pas plus que les autres, à cette loi irrésistible de l'idéalité. Après avoir éconduit Dieu, suivant la charmante expression d'Auguste Comte, ils ne manqueront pas d'envahir ses temples déserts, pour y glorifier l'humanité, les hommes illustres, les grandes vertus, et y solenniser les actes principaux de la vie humaine, la naissance, la communion civique, le mariage, la mort, et peut-être d'autres encore. Il auront alors, comme dans toutes les églises, des *fidèles* qui interprêteront leurs dogmes particuliers, avec des hérésies diverses, et quand ils croiront en avoir fini, avec le sentiment religieux, il s'apercevront qu'il aura tout simplement

pris une autre forme dans le cœur des humains. Ils ne pourront donc compter, comme définitivement acquis à leurs doctrines, que ce petit groupe de réfractaires, qu'on retrouve au travers de toutes les religions, gens généralement privés de cordes sensibles, qui, comme ce héros de Musset « feraient d'une tête de mort un falot, et mangeraient la soupe dans le crâne de leur grand'mère. » Et franchement, ce n'est pas là une conquête dont un système quelconque, puisse jamais se glorifier et invoquer, comme un témoignage de la puissance de son prosélytisme.

Unité. — C'est la synthèse des précédentes, celle qui les enveloppe toutes et les oblige à converger vers un but commun, l'harmonie. Elle réalise celle-ci, en appliquant la méthode sériaire, que Fourier a si heureusement exposée, et dont la nature ne cesse de prodiguer les exemples, dans tout ce qu'elle organise. Sous son impulsion, les communes associées, bases de l'édifice humain, formeront des provinces, celles-ci des états fédérés et ces derniers des continents unis.

Cette loi est si puissante que, tout récemment, elle nous a forcés à lui obéir, contrairement à nos intérêts les plus immédiats. L'unité italienne, que nous avons faite, et l'allemande, que nous avons laissé faire, ont été pour nous, l'origine des plus grands désastres que nous ayons jamais subis. Mais la loi nous poussait, et, ne comprenant pas le piège qu'elle nous tendait, nous avons précipité en

aveugles, un dénouement qui, pour arriver sans danger, aurait demandé, peut-être encore, un siècle de paix et de lumière.

Une série en formation, ne s'arrête pas au milieu de son développement, pour complaire à quelques politiques et économistes, qui ne la comprennent pas. Après les unités nationales déjà constituées, arriveront nécessairement, les unités continentales, et après celles-ci, l'unité du Globe, aussi inévitable que les autres. Les barrrières douanières, déjà battues en brèches, sont donc destinées à disparaître un jour, pour livrer passage au souverain économique de l'avenir, le libre-échange, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Mais bien que ces évolutions soient d'ordre impératif, il est tout aussi dangereux de les combattre aveuglément, que de les réaliser avant leur heure. Ceci est de la sagesse vulgaire. Néanmoins, reconnaissons-le, il s'en faut qu'elle soit à la portée de tous les hommes d'état. Il est donc urgent, pour notre bien, qu'ils s'en pénètrent au plus tôt. C'est la grâce que je leur souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXV

Principes de logique synthésiste.

On sera peut-être étonné, de nous voir poser des principes de logique, à la fin de notre œuvre, c'est-à-dire, précisément à l'heure, ou nous n'allons plus avoir besoin de leurs services. Cette apparente contradiction est très facile à justifier. Nous estimons, en effet, que le meilleur moyen de recommander une méthode, dans laquelle on a confiance, c'est de la mettre en pratique, et de la faire fonctionner, sous les yeux de ceux auxquels on la propose. De cette manière, on permet de la juger par ses fruits, avant de la connaître par ses formules, et si les premiers sont satisfaisants, il est clair que les secondes ne peuvent manquer de l'être aussi. On voit donc qu'il est des cas, où il n'y a pas de mal à placer la charrue avant les bœufs, pour quelque temps du moins.

La logique, dans sa haute acception, est la science qui donne à l'homme, le pouvoir d'amener son semblable à penser comme lui.

Il n'y a que deux manières d'arriver à ce résultat: la démonstration et la persuasion.

La démonstration, ne peut s'appliquer rigoureusement, qu'à une proposition d'ordre impératif, c'est-à-dire de telle nature, qu'une fois comprise, elle est nécessairement admise comme vraie et certaine. Cette opération de l'esprit, consiste donc uniquement, à rendre compréhensible, ce qui ne l'est pas immédiatement.

Je suis convaincu que la terre est ronde, et je veux faire partager ce sentiment à mon voisin, qui parait y prendre intérêt. Je n'ai évidemment, qu'à lui administrer les preuves qui m'ont déjà été fournies, à cet égard, et qui m'ont paru, au dernier point concluantes.

Maintenant, si après lui avoir démontré qu'elle est ronde, je me propose encore de lui prouver, qu'elle possède une forme ellipsoïdale, la question devient un peu plus compliquée. Car, si mon interlocuteur ne sait ni la géométrie ni la mécanique, il me faut commencer par lui inculquer les notions de ces deux sciences, qui lui sont préalablement nécessaires, pour comprendre mes arguments. Mais pour peu que son esprit soit ouvert, je n'en suis pas moins assuré, de l'amener à admettre cette deuxième proposition, aussi bien que la première, par ce qu'elles sont toutes deux d'ordre impératif.

Je crois fermement, que l'âme est immortelle, et qu'au-delà du tombeau, l'attend une autre vie. Je

m'adresse à un matérialiste, et je veux lui faire partager cette croyance, que je trouve saine et fortifiante. Ici le cas est tout différent. A mes arguments, mon interlocuteur en oppose d'autres qu'il déclare meilleurs que les miens, et après nous être vainement escrimés, nous nous séparons, emportant, chacun dans notre crâne, l'opinion qui a nos préférences. Pourquoi? Parce que ma proposition n'a rien d'impératif, et que je ne puis la faire accepter, que par un esprit qui n'y est pas réfractaire, c'est-à-dire, qui n'est pas déjà possédé par une proposition contraire.

Il faut donc, tout d'abord, maintenir une différence essentielle, entre la démonstration et la persuasion. La première est œuvre de science et certaine, car elle a pour base un impératif : la seconde est œuvre d'art et aléatoire, car elle n'a pour soutien qu'un postulat. La démonstration s'apprend par l'étude des mathématiques, et tout esprit qui ne les a pas pratiquées, n'arrive, qu'avec peine, à la posséder d'une manière satisfaisante. Les avocats, les artistes, les théologiens et les femmes, en fournissent la preuve fréquente. Le seul précepte à formuler à son sujet, consiste donc, à prescrire des exercices de géométrie, en assez grand nombre, pour habituer l'esprit à distinguer ce qui est concluant, de ce qui ne l'est pas.

En ce qui concerne la persuasion, œuvre d'art, quelques règles spéciales peuvent être posées.

Nous en indiquerons trois principales :

1° Dégager, tout d'abord, la part de divinité que possède l'interlocuteur, en lui manifestant des sentiments de tolérance et de sympathie;

2° Chercher une proposition qu'il accepte, et qui puisse servir de base, aux arguments qui doivent amener la conclusion ;

3° Arriver à mettre son opinion en contradiction évidente, avec la proposition admise.

En résumé, disposer favorablement le sujet, s'appuyer sur un postulat, et lui en opposer un autre.

Si ces trois règles, ne sont pas applicables au cas où l'on se trouve, il faut renoncer alors, à obtenir une persuasion quelconque. Car toute tentative de ce genre, ne peut manquer d'aboutir à une antinomie vulgaire, qu'un esprit sensé doit éviter à tout prix.

Quand au lieu d'avoir affaire à un seul interlocuteur, plus ou moins rétif, on a devant soi, un auditoire qui vous écoute jusqu'au bout, la persuasion est encore possible, même en l'absence des conditions exigées par les 2e et 3e règles. C'est le cas des orateurs, des sermoneurs et des avocats au criminel. Mais les procédés auxquels il faut alors avoir recours, tiennent plus de l'art dramatique, que de la logique proprement dite. Car au lieu de persuader, il s'agit de toucher, de séduire, de plaire, d'entraîner, en un mot, de faire naître un sentiment conforme aux fins qu'on se propose. Nous sortons ici, comme on le voit, des sphères de la philosophie, pour entrer dans celles de la comédie pure, ou la raison n'est

plus chez elle. Ceci dit, bien entendu, sans diminuer en rien, l'éclat des talents qui s'y épanouissent, et qui, au point de vue de l'art, ont bien leur mérite et leur agrément.

Dans la conversation courante, ou il est bon que la logique serve de régulateur, aux écarts de la fantaisie, quelques indications sont à ajouter, pour éviter qu'elle ne déraille, et ne tombe dans l'ornière des mots malsonnants, ainsi que cela arrive journellement, même entre gens dits « bien élevés. »

Ne jamais opposer une négation, à un fait qui vous est formellement attesté, afin de ne pas se heurter à cette antinomie grossière, qui se traduit par un choc repété de oui et de non.

J'ai devant moi un interlocuteur, m'affirmant que Louis XIV n'a jamais épousé Mme de Maintenon, et qu'il a vu un document irrécusable, qui réduit à néant le récit de St-Simon sur ce point. Ne pouvant interrompre ma causerie, pour aller vérifier le fait, d'ailleurs en soi peu important, ce que j'ai de mieux à faire, est évidemment de ne pas insister et de passer à un autre sujet. En général, un synthésiste digne de ce nom, ne se laisse jamais acculer à une antinomie de quelque nature qu'elle soit.

Une proposition est-elle d'ordre impératif, ou ce qui revient à peu-près au même, est-elle la conséquence inévitable d'une proposition de cet ordre ? Si un bien doit en résulter, il la soutient scientifiquement, parce qu'il peut espérer la faire accepter,

toutes les fois qu'il n'a pas contre lui, une aberration accidentelle ou un parti pris.

La proposition, est-elle au contraire d'ordre relatif, c'est-à-dire ne pouvant engendrer qu'une croyance, une opinion, un sentiment ? Il est de la dernière maladresse d'y insister, et d'y attacher la moindre importance. Après avoir exprimé sa manière de voir, avec la sage réserve que commande l'incertain, il faut laisser son interlocuteur, raisonner ou déraisonner à sa guise, et le laisser conclure comme il lui plaît, c'est-à-dire suivant les dispositions mentales dont il est coiffé.

Quant à ces fâcheux atteints de monomanie verbeuse, comme il en est tant, hélas ! il n'y a qu'à les laisser aller au courant de leur gosier, en alternant prudemment, d'un silence bienveillant à une approbation banale. La première qualité logique que doit posséder un synthésiste, c'est de savoir se taire et laisser dire ; la seconde, c'est de ne parler qu'à l'instant où on veut bien l'écouter. Ces deux préceptes, peuvent seuls l'empêcher de prendre sa part, de la logomachie courante et du burlesque qui s'en exhale. Ce n'est qu'à l'heure où les hommes pourront s'y conformer, qu'ils commenceront, sinon à s'entendre, du moins à se comprendre, résultat qui, quoique modeste, est encore loin de nous.

CHAPITRE XXXVI

Résumé synthésiste.

Conformément à la méthode exposée au chap. Ier, nous allons condenser dans une série de propositions simples, ce qui constitue l'essence de notre travail, et par conséquent, ce qu'il serait désirable que le lecteur voulut bien conserver à son actif intellectuel.

L'homme, a évidemment besoin d'une certaine unité spirituelle, pour coordonner son activité, et la faire converger vers le bien. Sans elle les forces dont il dispose, agissant à l'aventure, ne peuvent manquer d'aboutir à la lutte et au mal.

Examinant de haut et d'ensemble, la vaste scène du monde, la philosophie synthésiste, a pour objet principal la réalisation de cette unité, autant que le permettent les lois de notre entendement.

Pour atteindre ce but, elle établit les trois points fondamentaux de la connaissance générale, savoir : un critère des jugements, une conception générale

du monde, et une règle de conduite, dans des conditions capables de rallier la grande majorité des esprits.

Sa méthode prescrit avant tout, la clarté et la simplicité. Elle prémunit contre l'ivresse spéculative, qui a égaré tant de penseurs, en recommandant, après tout exposé, la réduction à la proposition simple. Toutes les fois que cette réduction est impossible, ou que la proposition obtenue est inintelligible, l'œuvre est illusoire et sans valeur, quel que soit le renom de celui qui l'a signée.

Comme toute science positive, elle ne prend ses appuis que sur le fait et la raison.

La raison, est la faculté qui nous permet de saisir le rapport exact des choses, et de les formuler.

Sa légitimité à connaître se constate, et peut conséquemment, se passer d'une démonstration apriorique, qui d'ailleurs doit nécessairement engendrer un cercle vicieux.

Cette légitimité étant ainsi un fait d'expérience, sans cesse renouvelé, particuliculièrement dans la sphère des sciences exactes, présente tous les caractères de la certitude.

Le scepticisme, n'ayant évidemment rien à opposer de valable, à une constatation, en quelque sorte, permanente, se trouve absolument ruiné comme système, et ne peut plus subsister, qu'à titre de déviation accidentelle de l'esprit, et de stimulant du dogmatisme.

La raison peut donc connaître le rapport exact des choses; quant aux choses en elles-mêmes, elle ne peut les connaître que dans certaines limites. Mais ces limites, sont incessamment élargies par le progrès des sciences, dont l'objet est précisement, de pénétrer dans le secret de tout ce qui est.

Kant est donc dans l'erreur, en professant que la chose en soi, ou le *noumène*, nous est absolument inaccessible, et que nous ne pouvons atteindre que la chose apparente ou *phénomène*, c'est-à-dire une illusion de nos sens. La vérité est, que nous ne possédons pas le *noumène* tout entier, mais que nous tendons chaque jour à le posséder davantage.

La raison peut donc connaître, sauf, bien entendu, erreurs passagères, qu'elle est appelée à rectifier avec le temps.

Il y a lieu de distinguer cinq degrés dans la connaissance : La vérité impérative, la foi, la conviction, la croyance ou opinion et le postulat.

La vérité impérative, est une proposition qui s'impose à toute raison capable de la comprendre. Elle est absolue, universelle ou humaine.

Absolue, elle peut se concevoir indépendamment du monde et de toute chose réalisée.

Universelle, elle est inhérente à tout ce qui est, et en exprime les rapports.

Humaine, elle est plus spécialement circonscrite, aux faits qui concernent notre espèce, et qui datent de son avènement sur la terre.

La vérite impérative seule, possède la certitude ; la foi en a les illusions, la conviction les partage, la croyance ne les comporte pas.

Le postulat est une proposition généralement admise, tantôt spontanément, tantôt à la suite de longues et sanglantes controverses. C'est un sentiment universel, une sorte de disposition psychologique, conforme aux besoins du moment, et destinée à leur donner satisfaction. Pour certains esprits, le postulat présente les illusions de la certitude, pour d'autres, il n'apparait que comme un centre de ralliement, parfois transitoire, parfois permanent, dont tout le mérite est dans le bien qu'il réalise.

Un principe, est une proposition première, qui en engendre d'autres, en vertu des lois de notre entendement, mais sans garantie formelle de réalité.

Le principe une fois admis, ses corollaires logiques sont, par rapport à lui, des vérités relatives, que ses adhérents ne peuvent repousser sans inconséquence. Quand une dissidence se produit à leur égard, ce ne peut être que par l'effet d'un sophisme ou d'un paralogisme, raisonnements vicieux, dont les hommes actuels, font un usage presque constant, circonstance qui explique la grande difficulté qu'ils ont à s'entendre.

Le corollaire d'un principe, représente devant la conscience, une sorte d'impératif personnel, destiné à combattre notre état logomachique, et à préparer

les voies à cette union féconde, que nous entrevoyons dans l'avenir.

La faculté de connaitre, dont la raison dispose, a nécessairement des limites.

Ces limites sont fixées par les antinomies qu'elle rencontre dans ses recherches.

Les antinomies sont des propositions, que l'on peut soutenir et combattre, avec les arguments d'une égale valeur, ou du moins, aussi peu concluants l'un que l'autre.

Elles sont de trois sortes : Transcendantes, simples ou vulgaires.

Les transcendantes sont absolument irréductibles, si ce n'est dans l'esprit de certains penseurs, en petit nombre, qui se prouvent à eux-mêmes, ce qu'ils ne peuvent faire comprendre aux autres.

Les antinomies simples, constituent le fond impuisable de nos controverses. Elles sont réductibles par des postulats, qui s'emparent peu à peu de l'esprit public, et mettent ainsi providentiellement fin, aux débats qu'elles engendrent. Dans la pratique, elles se résolvent par la force ou par le jeu des majorités, pour lesquelles l'intérêt du moment est la seule logique. Mais bien que les décisions de celles-ci, soient parfois entâchées d'erreurs, elles n'en sont pas moins légitimes et respectables, parce qu'elles présentent le seul moyen de clore nos débats, sans désordre ni lutte, c'est-à-dire sans perte matérielle et morale.

Les antinomies vulgaires, sont celles qui alimentent plus spécialement, les conversations courantes. Entre gens bien élevés, une condescendance mutuelle les rend généralement inoffensives, mais entre gens qui ne le sont point, elles se terminent assez fréquemment, par un pugilat fort peu philosophique.

En dehors de la vérité impérative et du postulat, qui ne présentent encore qu'un domaine assez restreint, la raison ne se débat donc, que dans l'antinomie, l'incertain, le contradictoire, et c'est ce qui enfante la logomachie, à peu-près universelle, où nous nous agitons. L'esprit humain résoudra, peu-à-peu, cet état cahotique, par l'extension graduelle, de l'impératif et du postulat, qui sont ses pôles naturels, et son inévitable préoccupation. Cette évolution serait sensiblement favorisée, par un système d'éducation plus logique, et des conditions sociales meilleures.

L'homme n'a qu'un mobile, son bonheur. Il est donc avant tout, dirigé par son égoïsme. Mais il y a deux sortes d'égoïsme : l'un bienfaisant, l'autre nuisible. Le premier trouve sa satisfaction, dans le dévouement, le sacrifice, en un mot, dans les plaisirs de la conscience ; le second la cherche dans l'assouvissement de ses appétits de toutes sortes, et le plus souvent, en faisant des victimes.

Une bonne éducation morale, doit avoir pour objet de développer l'égoïsme bienfaisant, et de combattre son contraire, c'est-à-dire, d'augmenter, autant que

possible, le petit nombre des natures apostoliques ou altéristes, et de diminuer d'autant, le nombre immense des natures qui leur sont opposées, et qui perpétuent nos luttes et nos misères.

En attendant qu'un milieu social conforme à la justice, soit réalisé autant qu'il peut l'être, la religion qui promet au-delà du tombeau, une vie supérieure ou le mérite et le démérite recevront la récompense et le châtiment qui leur sont dus, peut servir puissamment à atteindre ce but. A la condition cependant, de ne blesser en rien, les lois de notre entendement, et de ne se mettre en opposition, avec aucun des impératifs qui finissent toujours par gouverner notre raison. Il lui suffit pour cela, de laisser officieusement à chacun, sa liberté d'interprétation, qui d'ailleurs, quoiqu'elle ait pu croire ou faire, s'est toujours secrètement exercée, même au temps de la foi la plus vive.

Un Dieu père et juge, une âme immortelle et responsable, qui servent nécessairement de base, à toute religion, sont du reste, des croyances qui s'imposent généralement à l'homme, à titre de postulats.

Ces postulats, n'ayant contre eux aucun impératif, c'est-à-dire, n'ayant rien de choquant pour notre raison, et répondant d'autre part, à un besoin très vif de notre sentiment, sont destinés à vivre, sauf modifications de forme, aussi longtemps que l'homme lui-même.

Leur réalité objective, sans atteindre la certitude, qui n'appartient qu'à l'impératif, présente néanmoins, un probabilisme rationnel d'une grande valeur, et parfaitement acceptable, même pour les esprits qui s'intitulent forts. Notre raison, en effet, ne nous trompant pas, dans la découverte des lois générales qui tombent sous l'expérience, il y a tout lieu de croire, qu'il en est de même pour celles de ces lois qui s'y dérobent. Il est difficile d'admettre, que la série de nos connaissances, ait une lacune, précisément au point qui nous touche de plus près. Ce que notre raison conçoit comme nécessaire, doit être nécessairement, quelle qu'en soit la catégorie.

Les faits physiologiques, opposés par les matérialistes à la thèse de l'immortalité de l'âme, sont loin d'être concluants. Car tant que l'âme est unie au corps, ses facultés se trouvent localisées dans certains éléments du cerveau, et il est dès lors tout naturel, qu'on anéantisse l'une de ces facultés, avec l'élément qui sert à ses manifestations. Quelque chose d'analogue se passe, quand on crève les yeux à un homme. Il est certain qu'il ne doit plus y voir, et que son âme se trouve ainsi amoindrie, sans qu'il soit possible d'en rien conclure, contre son immortalité et son immatérialité.

Du reste la question n'est pas précisément de savoir, si l'idée religieuse sur ce point, est vraie ou illusoire, mais surtout si elle est nécessaire à l'harmonie du monde moral. Or sur ce point, le doute

n'est guère possible, puisque cette croyance est généralement postulée, et qu'il n'y a que les croyances nécessaires, qui se trouvent dans ce cas.

Mais un postulat ne peut être vaincu que par un impératif, et seulement à l'heure ou il a accompli son œuvre, si toutefois cette œuvre est limitée. Les matérialistes, n'ayant aucun impératif à opposer au postulat qui nous occupe, et, d'autre part, celui-ci, n'ayant pas une existence limitée, puisqu'il répond à des aspirations inséparables de notre nature, pour ce double motif, la doctrine de ces négateurs est rationnellement inacceptable. Comme dans le passé, elle ne sera jamais le partage que d'un petit groupe de réfractaires, généralement privés de sensibilité, et uniquement destinés à stimuler et fortifier la croyance contraire.

L'homme est un composé, à doses variables, de bête et d'Ange, suivant l'heureuse expression de Pascal. Même chez les peuples les plus avancés, sauf rares exceptions, la bête est encore prépondérante. Il en résulte qu'aucune relation n'est sûre, dans le sens étroit du mot, à moins que les personnes en présence, ne s'attachent soigneusement, à réveiller l'Ange et à assoupir la bête, qui logent dans chacune d'elles. C'est le principe de toutes relations, entre gens qui savent vivre. Ce n'est qu'en l'observant, que la véritable sociabilité est possible.

La morale est la science du bien et du mal; elle prescrit de pratiquer le premier, et d'éviter le se-

cond, envers son prochain d'abord, envers soi-même ensuite.

Tous les traités de morale ne peuvent avoir d'autre objet.

Au fond, ils prêchent unanimement le sacrifice, n'entrevoyant pas d'autre moyen d'atteindre leur but.

Mais l'homme ne fait rien pour rien : c'est une loi de sa nature la plus évidente. En échange du sacrifice qu'on lui demande, il faut donc lui offrir quelque avantage.

Les traités philosophiques, lui proposent les satisfactions de la conscience.

Les traités religieux, lui garantissent en outre, un bonheur infini dans un monde meilleur.

Les premiers, ne peuvent être goûtés que par les natures d'élite, apôtres ou altéristes, qui recherchent les plaisirs de la conscience, c'est-à-dire par un très petit nombre.

Les seconds, peuvent être acceptés par tous ceux qui, avec des nuances diverses, admettent ou postulent une vie future et ses conséquences, c'est-à-dire par un très grand nombre.

Mais entre accepter et pratiquer, il y a une différence énorme. Et c'est ce qui fait, qu'en fin de compte, il n'y a que le petit nombre d'altéristes ou d'apôtres, de toutes les croyances, qui pratiquent la morale dite du sacrifice.

C'est là un fort mince résultat.

Tous les traités de morale, n'ont donc qu'une valeur purement spéculative, et fort peu pratique.

Il serait grandement à désirer qu'il en fut autrement, c'est-à-dire, que l'homme se décidât a réaliser plus de bien, et à éviter plus de mal, qu'il ne le fait en ce moment.

Pour atteindre, ou mieux pour poursuivre méthodiquement ce but, il faut premièrement, simplifier la morale, secondement, placer l'homme dans des conditions ou sa pratique devienne facile.

Pour simplifier la morale, il faut d'abord s'expliquer clairement, sur ce qu'il convient d'entendre par le bien et le mal.

Le bien est tout ce qui est utile ou agréable à l'homme, le mal est le contraire.

Toutes les fois qu'on procure un plaisir ou un avantage à son semblable, sans nuire à un autre ou à soi-même, on accomplit un acte moral; dans le cas contraire on commet un acte immoral.

Dans les circonstances ou il y a doute, sur le caractère et les conséquences d'un acte, l'appel à la conscience est la seule casuistique à proposer. Si après réflexion loyale, un mal se produit, il y a erreur mais non immoralité, car ce qui constitue le vrai titre moral d'un acte, c'est son intention et non ses résultats.

En résumé tout homme bon, est moral, et tout homme méchant est immoral.

Bonté et moralité sont deux synonimes, comme méchanceté et immoralité.

Les opinions contraires sont irrationnelles, et ne trouvent leur appui, que sur nos préjugés, c'est-à-dire sur des propositions de nulle valeur.

Pour placer l'homme dans des conditions, ou la pratique de cette morale devienne facile, il faut réaliser autour de lui, un milieu conforme à la justice, c'est-à-dire donnant satisfaction à ses aspirations légitimes.

L'homme content, étant toujours ouvert aux meilleurs sentiments, il s'agit donc, avant tout, de le rendre heureux, autant que la chose est réalisable.

Tel est le dernier mot de la vraie morale, de celle qui s'adresse à un autre auditoire que le désert.

Bien que l'homme, en toutes circonstances, ne cherche que sa satisfaction, un certain mérite, d'intensité variable, se dégage néanmoins, de ses actes bienfaisants, toutes les fois que ceux-ci exigent un effort, un sacrifice.

Les plaisirs de la conscience, avant d'être obtenus, demandent souvent, qu'une victoire soit remportée, sur les instincts de la bête que chacun porte en soi, et cette victoire est justement glorifiée. Quand il y a défaite, un résultat contraire est obtenu, et alors le démérite se produit. Le mérite et le démérite, ne rencontrant qu'exceptionnellement, sur cette terre, la récompense et le châtiment qui leur sont dus, un postulat nécessaire, conduit l'esprit de l'homme, à

placer dans une autre vie, le règlement impartial de leurs comptes.

Il n'y a que trois conceptions possibles du monde.

Un Dieu personnel et conscient, distinct de l'univers, l'ayant créé et le dirigeant par sa seule volonté.

Un Dieu coéternel avec l'univers, le gouvernant par des lois qui forment son essence, et dont la personnification est purement idéale.

Un Dieu formé de tout ce qui est, la matière et ses lois, un vaste ensemble fatal, qui se refuse à toute personnification, même subjective.

Chacune de ces conceptions, évidemment antinomiques, peut être combattue ou soutenue, par des arguments d'une certaine valeur, suivant l'état psychologique du sujet qui les considère.

Toutefois, la philosophie synthésiste, adopte la seconde, parce qu'elle a sur les deux autres, l'avantage de n'être en opposition, avec aucun impératif, et aussi parce que bien comprise, elle permet la conservation des phénomènes mystiques qui consolent et embellissent la vie. Or l'Église est l'opéra des âmes, et, sous une forme ou sous une autre, elles en auront toujours besoin.

La politique vulgaire, celle qui passionne toutes les classes de la société, n'est au fond, qu'une arène ou luttent, dans une confusion extrême, des antinomies spéciales, armées de sophismes souvent grossiers.

La seule politique rationnelle, est celle qui a pour objet la solution du problème social.

Le problème social, consiste à placer l'homme dans une condition telle, qu'il ne puisse s'en prendre qu'à lui-même ou à l'accident, des maux qui l'atteignent. La solution de ce problème capital, qui porte en lui tout notre avenir, réside essentiellement, dans l'organisation progressive, et sans secousse, des communes associées sur le pied des trois éléments producteurs : le capital, le travail et le talent. C'est seulement en suivant cette voie, que l'homme parviendra un jour, à vaincre l'ignorance et la misère, à réformer ses mœurs barbares, et à réaliser, autant qu'il peut l'être, le bonheur dans l'unité.

Une loi d'ordre supérieur, nous y pousse d'ailleurs, presque à notre insu, d'une manière sûre.

Elle peut se formuler de la manière suivante :

Quand tous les éléments d'un système, concourent perpétuellement au même but, celui-ci est nécessairement atteint un jour, par l'ensemble.

Une série de lois supérieures nous conduisent, malgré la liberté et ses écarts, dans une direction moyenne, autour de laquelle nous ne pouvons qu'osciller. Ces lois sont préétablies et non immanentes. On le prouve, en remontant à ce qui doit se passer dans la création, au sein de l'éther, d'une nébuleuse qui sera un jour un univers.

Il est clair que puisqu'il n'y a rien avant, il faut de toute nécessité, que la loi de formation et la série

qu'elle engendre, soit préétablie ou si l'on veut préexistante, à l'égard de ce qui va se produire.

D'ailleurs la loi des possibles, incontestablement antérieure à leur réalisation, précède nécessairement les phénomènes, et comme toutes les lois découlent évidemment de celle-ci, on est en droit d'en conclure leur préexistence.

Les lois supérieures qui gouvernent la destinée de l'homme, une fois bien comprises, permettent de prévoir, les grandes évolutions de l'histoire. Et, quand un conflit se produit au sein des masses humaines, il est possible, avec leur secours, de déterminer à l'avance, qu'elle en sera l'issue. C'est à ce point que la philosophie synthésiste, atteignant sa plus grande hauteur, acquiert, en quelque sorte, le don de prophétie rationnelle.

L'esprit de l'homme est constamment attiré par l'impératif et le postulat. L'impératif répond à la certitude, et le postulat aux nécessités du moment, deux représentations qui s'imposent à notre entendement.

La logique consiste donc essentiellement, à prendre ses appuis sur des propositions impératives ou postulées, et à mettre son interlocuteur en contradiction avec celles-ci. Quant cette tactique ne peut être suivie, la démonstration ou la persuasion sont alors impossibles, et la discussion doit nécessairement, se heurter contre une antinomie. Il est dans ce cas prudent de l'abandonner, parce que toute issue convenable, lui est désormais interdite.

Savoir écouter en silence, et ne parler que pour être compris, après s'être bien compris soi-même, sont les deux premières règles de la logique courante. Ce n'est qu'à l'heure où elles seront généralement observées, que notre logomachie commencera son agonie. Jusques-là, elle ne cessera de nous faire osciller du burlesque à l'atroce, et l'homme n'apparaîtra guère, aux yeux du philosophe synthésiste, que comme une ébauche et même une débauche. (1)

(1) Notre âge s'appellera probablement un jour, l'âge du boulet, car on trouvera partout, nos ossements mêlés à cet engin meurtrier. Et de même que l'homme de l'âge de pierre, nous apparait à peu près, comme un grand singe, de même apparaîtrons-nous ainsi, à la même distance, c'est-à-dire à l'âge de l'harmonie. Malgré nos prétentions ridicules, nous ne sommes donc au fond, que les singes de l'avenir.

CHAPITRE XXXVII

Règle synthésiste de conduite.

Le complément nécessaire d'une philosophie, est une règle de conduite conforme à ses principes. Car toute conception spéculative, pour n'être pas vaine, doit aboutir à une application utile. C'est par cette épreuve qu'elle est définitivement jugée.

Une règle de conduite, ne peut évidemment être acceptée, que par celui qui croit trouver un avantage à la suivre. La condition fondamentale de la nôtre, doit donc être, avant tout, le bonheur de l'homme.

Mais le monde étant encore triste et amer, au plus grand nombre, le bonheur dont il s'agit, ne peut être qu'un moindre mal. C'est ce qu'il importe de ne jamais perdre de vue, sans peine de se heurter contre l'impossible.

L'action étant partout égale à la réaction, les désagréments dont nous affligeons nos semblables, se retournent inévitablement, contre nous-mêmes, et nous font souffrir. Le plus sur moyen de trouver

le monde agréable, consiste donc à commencer par l'être pour lui. C'est comme un miroir qui reproduit fidèlement nos grimaces et nos sourires. Pour n'obtenir que de ceux-ci, il n'y a évidemment qu'à s'abstenir de celles-là.

Les principes que nous avons exposés, permettent, ainsi qu'on va le voir, d'atteindre ce résultat, sans trop de peine.

Rien n'étant certain, en dehors de l'impératif, et celui-ci s'imposant toujours sans effort, il est souverainement absurde, de mettre de la passion a faire accepter, ce qui n'est pas de son domaine. C'est assurément un devoir, de répandre les idées qui paraissent justes, puisque c'est par la libre discussion, qu'elles peuvent s'élever au postulat, et créer ainsi des centres d'harmonie, mais c'est aller trop loin, que de leur accorder autre chose, qu'un certain probabilisme d'utilité. Le ton affirmatif, et surtout le ton tranchant, sont donc, dans le plus grand nombre de cas, l'indice d'une grande faiblesse rationnelle. On doit soigneusement les éviter, d'abord, pour rester dans le vrai, en second lieu, pour affranchir les relations de toute acrimonie, enfin, pour ne pas passer pour un sot, aux yeux des connaisseurs.

L'homme, ainsi que nous l'avons établi, n'est qu'imparfaitement maître de ses sentiments. Ceux-ci varient généralement, suivant les circonstances, et les entraînements physiologiques qu'elles produisent. Malgré les affirmations les plus sincères, il n'y a donc

pas à compter sur la durée d'un sentiment, particulièrement de ceux connus sous les noms d'amitié et d'amour. Aucune relation n'est par conséquent sûre, dans le vrai sens du mot. La femme qui vous aime aujourd'hui, peut vous tromper demain, si elle est convenablement sollicitée, et si l'occasion s'y prête. Il en est de même de l'ami. Il faut donc de bonne heure, savoir se contenter de l'illusion sur ce point, et bien se garder de fouiller sous sa charmante dorure. Cet excès de curiosité est le plus souvent cruellement puni. Le mieux est de s'appliquer à entretenir cette illusion, autant que sa nature le comporte. C'est même le moyen le plus sûr, de rencontrer quelquefois la réalité.

En bonne justice, vous ne pouvez en vouloir à la femme et à l'ami qui vous abandonnent, parce qu'en changeant de sentiment, à votre égard, ils ne font qu'user d'un droit légitime. Il ne faut jamais oublier, que le changement d'idées et de sentiments, quand il est sincère, est un des plus nobles attributs de notre espèce, et que c'est par lui, que le mieux arrive en toutes choses. Tel qui vous a nui un jour, peut le lendemain, par un retour inattendu, vous rendre un service signalé, et vous donner les témoignages de la plus sincère affection. Il en résulte, qu'on ne doit jamais rompre définitivement, avec qui vous trompe, et rendre impossible tout raccommodement ultérieur, surtout quand il s'agit d'une femme. L'homme qui, dans ce cas, conserve rancune ou haine, est évidem-

ment l'esclave d'un instinct bestial, et montre qu'il est, à la fois, privé de sentiments généreux et de sens philosophique.

Dans le plus grand nombre de cas, il est avantageux de donner à qui vous demande, et de céder à qui veut vous prendre. La meilleure méthode à suivre envers les trompeurs, est de paraître ignorer leurs manœuvres. Cette tolérance vous est largement rendue, par des soins destinés à opérer une sorte de compensation tacite. Un domestique à qui l'on donne sur ce point, une certaine latitude, vous sert généralement, avec plus de zèle qu'un autre ; une maîtresse et un ami qui vous trahissent, sont pour le même motif, sensiblement plus agréables, que ceux qui vous sont scrupuleusement fidèles. Heureux celui qui a su se rendre assez fort, pour supporter sans douleur, la tromperie ! Il est sûr de n'avoir autour de lui, que des visages charmants. Et si, en même temps, il est assez droit pour ne tromper personne, il ne peut manquer de jouir d'une double satisfaction, dans les profondeurs de sa conscience. Mais quand on n'est pas encore sûr de soi, il importe de ne jamais creuser un soupçon. C'est la plus grande maladresse que puisse commettre, non seulement un philosophe, mais encore un simple homme d'esprit.

L'homme a une invincible répugnance, pour toute critique directe de ses actes, même les plus condamnables. Le seul moyen d'exercer cette critique, avec quelque succès, consiste à se montrer différent, et

à laisser la libre comparaison, porter ses fruits naturels. Servir d'exemple, sans y paraître, est le plus noble but qu'on puisse se proposer, et le procédé le plus sûr, pour ramener au mieux ceux qui vont au pire.

L'indulgence est du reste bien naturelle, quand on sait que la plupart des hommes, et surtout des femmes, n'ont encore qu'une conscience intermittente, et n'agissent souvent, que par une sorte d'entraînement physiologique.

Il n'y a évidemment, que deux franches manières de comprendre les relations humaines. La première, se dégage de nos principes, et conduit à une indulgence transcendante ; la deuxième, consiste à ne rien pardonner, et aboutit à une intolérance tout aussi transcendante. Les avantages de celle-là sont évidents, mais les inconvénients de celle-ci ne le sont pas moins.

Si vous voulez vous fâcher, avec tous ceux dont vous pouvez avoir à vous plaindre, il faut renoncer à tout commerce avec vos semblables, où mettre flamberge au vent et transpercer à tort et à travers, jusqu'à ce qu'on vous ait transpercé vous-même. Or cette destinée d'injure et de sang, ne peut guère convenir qu'à des mortels, dont la tête et le cœur manquent absolument d'équilibre.

L'indulgence transcendante, sauf le cas rare d'agression directe, est donc la seule attitude, à la fois digne, juste et profitable, à prendre dans les relations humaines.

Le moins imparfait d'entre nous, ne peut éviter de commettre des fautes. La seule chose qu'on soit en droit d'exiger de lui, c'est qu'il les répare de son mieux. Aussi tous les soirs, quand la nuit se fait autour de son chevet, une lumière doit se produire dans son âme, et c'est à sa clarté, qu'il doit passer en revue les actes de sa journée, les juger et les condamner au besoin, d'une manière inflexible. Une prière fortifiante s'élève alors de son cœur, et il devient moins mauvais, en le demandant à l'être suprême, c'est-à-dire en le voulant profondément. Un synthésiste fait grand cas de la prière, et la considère comme un exercice psychique, extrêmement salutaire, capable d'entraîner, dans certaines limites, les résultats qu'elle a pour objet, particulièrement quand elle se produit en commun. D'ailleurs, chacun comprend les phénomènes mystiques, à sa manière, et le comble de l'absurdité, est de contrarier les gens, sur leurs sentiments religieux. Le temps, en apportant d'autres lumières et d'autres conditions psychologiques, en fera une sorte de synthèse généralement acceptée, à titre de postulat. C'est tout ce qu'il faut en espérer, et c'est bien assez.

Les multitudes réunies sans hiérarchie, c'est-à-dire sans ordre, sont pleines de dangers et grosses de catastrophes, parce qu'elles sont à la merci du premier courant bestial qui les traverse. Il est donc prudent de ne jamais s'y aventurer, à moins qu'on ne puisse faire autrement. Dans ce cas, il faut s'y

comporter comme dans une ménagerie, dont les cages ne seraient pas solides, et dont, par conséquent, l'enceinte serait à chaque instant menacée de l'irruption de ses fauves prisonniers. Un synthésiste pur, quand il voit la foule se diriger vers un certain point, ne manque jamais de se précipiter dans une direction diamétralement opposée.

Les pauvres humains, en l'état présent, étant presque toujours en lutte et en rivalité, il en résulte que leurs relations, ont une tendance constante à tourner à l'acrimonie. Pour combattre cette fâcheuse disposition, il ne faut répéter parmi les hommes, que le rare bien qu'ils peuvent dire les uns des autres, et taire soigneusement le mal. C'est ainsi qu'autour de soi, on endort la bête et l'on réveille l'ange.

Un point important de la sagesse, réside dans le respect absolu de la liberté d'autrui ; tant que cette liberté ne prend pas un caractère directement agressif. Un synthésiste doit en venir à trouver tout naturel, que son voisin, et même sa voisine, marchent à côté de lui, la tête en bas et les jambes en l'air, si cela leur convient. La conscience et la vie privée de son semblable, lui sont sacrées, et il considère comme un sacrilège d'y porter un regard indiscret. Quant aux opinions, même les plus extravagantes, aucune ne doit avoir le privilège de le faire sourciller; premièrement, parce qu'il en est peu qui n'aient au fond, une parcelle de vérité, secondement, parce qu'il n'est pas un homme, qui ne possède, à son

heure, son petit grain d'aliénation mentale. L'étonnement devant quoi que ce soit, est d'ailleurs l'indice d'une éducation philosophique très incomplète.

Une fois le pain assuré, le bonheur étant un phénomène purement subjectif, qui résulte uniquement, de la manière de voir et de sentir, l'envie des hautes positions et des grandes fortunes est souverainement absurde et vaine. Un esprit obscur, peut seul s'imaginer qu'on atteint le bonheur, en devenant prince, ministre, ou millionnaire. Pour lui montrer combien son illusion est grande, il suffit de lui faire remarquer que le plus riche et le plus puissant de la terre, en devient, tout-à-coup, le plus malheureux, s'il est affecté d'un rhumatisme aigu ou d'une femme acariâtre.

Les témoignages humains étant tous sujets à erreur, on ne doit, en principe, jamais ajouter foi à ce qui se dit, particulièrement à ce qui se dit de malveillant. C'est le moyen d'éviter les mécomptes, et la complicité diffamatoire, dont tant de gens se rendent coupables, sans y penser. Dans toute matière un peu délicate, un synthésiste ne croit jamais un mot de ce qu'on lui dit, bien que par politesse, il n'en montre rien. S'il accepte une assertion, ce ne peut être qu'à titre provisoire, et jusqu'à méthodique vérification, si la chose en vaut la peine. Du reste, ses principes l'obligent à se méfier de lui-même, comme des autres, sur tout ce qui touche au témoignage courant des sens et à l'expression de ce témoignage.

La politique vulgaire, n'étant qu'une lutte stérile d'antinomies irritantes, la plus élémentaire prudence, prescrit de ne jamais s'en mêler, d'une manière active. Toutefois il est un cas, ou cette règle peut subir une exception ; c'est quand on se sent à la fois, les qualités du tribun et le dévouement de l'apôtre, parce que le retentissement des grands débats publics, permet de pousser au postulat, d'une manière plus active, les idées bienfaisantes. Hors de là, la seule manière d'accomplir avec dignité, ses devoirs politiques, consiste à déposer silencieusement son vote, dans l'urne que le pouvoir constitué ouvre devant le peuple, pour connaître son sentiment. La seule politique à encourager et à servir, est celle qui reconnait un problème social, et qui fait de la solution de ce problème, sa préoccupation dominante. Or c'est l'à œuvre de science, et non de parti.

Toute discussion dite politique, est donc à éviter soigneusement, surtout avec les gens auxquels ce singulier sujet, a le triste privilége de donner des accès de fièvre chaude. Du reste tous les exaltés, à quelque groupe pensant qu'ils appartiennent, doivent être traités comme des monomanes, c'est-à-dire des malades, dont il faut ménager le délire. C'est là un principe de relations, des plus élémentaires.

La popularité impose à ceux qui la recherchent une servitude souvent lourde, et parfois humiliante. Il ne faut donc jamais rien faire pour l'obtenir. Toutefois, quand elle vient obstinément à vous, on peut

l'accepter, pour la dépenser au profit de ceux qui vous l'offrent, et la troquer contre l'ingratitude, sa suivante assidue.

Dans le plus grand nombre de cas, un synthésiste doit la traiter comme une courtisane, dont les faveurs sont dangereuses, et dont il est prudent de repousser les avances ; mais, bien entendu, avec toute la bienveillante courtoisie, dont un synthésiste pur ne doit jamais se départir, même envers une courtisane.

La plus grande hauteur philosophique qu'un homme puisse atteindre, c'est l'humilité, telle que Socrate la comprenait. Tout esprit élevé, en songeant aux sottises qu'il a faites, et à celles qu'il lui reste encore à faire, malgré son désir de les éviter, ne peut manquer d'y arriver. Celui qui de temps à autre, ne se moque pas un peu de lui-même, et ne pense pas qu'une seule molécule avalée de travers, peut l'envoyer pourrir en terre, ne sera jamais qu'un pantin aveugle, dansant sur un gouffre.

Je viens de dire ce qui me paraissait bon de faire, pour éviter de jouer ce rôle ridicule ; au lecteur à en prendre ce qui lui plaira.

CHAPITRE XXXVIII

Microsommaire des trois objets principaux de la philosophie synthésiste.

Critère du jugement. Ce critère réside dans l'impératif, ou proposition qui s'impose nécessairement, à toute raison capable de la comprendre.

Hors de l'impératif il n'y a qu'incertitude. L'incertitude engendre l'antinomie, ou proposition que la raison peut également, accepter ou rejeter, suivant ses dispositions particulières.

L'antinomie est transcendante ou simple. L'antinomie transcendante, est absolument insoluble ; elle marque les limites que notre raison ne peut franchir.

L'antinomie simple, se résout dans les esprits, par le postulat, c'est-à-dire par une acceptation générale, devenue nécessaire à nos besoins. Elle se résout dans les faits, par le jeu des majorités ou par la force.

Toute solution de l'antinomie qui a contre elle un impératif, n'a qu'une durée limitée. Le postulat lui-même n'échappe pas à cette loi.

Le critère dans la logique, s'exerce par la réduction des périodes, à la proposition simple.

Si la proposition est impérative, elle est naturellement admise, dans le cas contraire, il y a doute, et son acceptation ne dépend plus que du sentiment individuel.

Dans tous les cás, la réduction à la proposition simple, présente le grand avantage, d'obliger celui qui parle, de savoir ce qu'il veut dire, et de permettre à celui qui écoute, de comprendre ce qu'on veut lui dire.

Circonstance encore assez rare.

Conception du monde. Le vide absolu n'existe nulle part. L'infini de l'espace est occupé par l'éther. L'éther est un corps dont les molécules sont privées de mouvement, ou mortes.

Ce sont les atomes.

Les molécules ne diffèrent des atomes, que par le mouvement ou la vie. Une molécule est donc un atome vivant, comme l'atome, est une molécule morte.

Tous les phénomènes, procédant du mouvement moléculaire ou vibration, l'éther étant au repos, se dérobe au monde sensible.

Cependant bien qu'incapable de produire des phénomènes, l'éther est l'intermédiaire de tous ceux que nous percevons.

Il est en outre, le fournisseur inépuisable de la matière première du monde.

Une zone d'éther mise en mouvement, ou en vibration moléculaire, engendre une nébuleuse, ou un univers semblable au nôtre, qui s'épanouit et meurt, suivant des lois qui lui sont propres.

Cette mort est un simple arrêt de vibration moléculaire, amené peu-à-peu par le temps.

Tout ce qui est, dans l'universalité des mondes, vient donc de l'éther, par la vibration moléculaire, et y retourne par la cessation de ce mouvement ou le repos, qui est la mort de la matière.

Cette évolution éternelle, dans le passé et dans l'avenir, est conduite par une intelligence universelle, appelée Dieu.

Cette intelligence, est généralement postulée comme consciente et personnelle, mais elle peut être conçue autrement, sans que les phénomènes mystiques et les religions qui les ont pour objet, en soient pour cela supprimés.

Ces phénomènes, continuent à se produire, suivant les besoins psychologiques de l'homme, dans les limites tracées par l'impératif.

Les religions et leurs cultes, n'en subsistent pas moins, mais avec d'autres interprétations également très salutaires. L'athéisme grossier est donc absolument impossible.

En résumé, le monde entier dans ses innombrables variétés, ne procède que de trois éléments : Une seule matière, l'éther ; une seule force, la vibration moléculaire ; une seule intelligence, Dieu.

Règle de conduite. Une règle de conduite ne peut s'imposer, que par les avantages qu'elle présente. Elle doit donc se proposer, de réduire le mal et d'augmenter le bien, le plus possible, chez celui qui l'accepte.

Elle se déduit des propositions suivantes :

L'homme actuel n'est qu'une ébauche d'un être raisonnable et bon, que la loi du mieux amènera avec le temps, et dont quelques rares exemplaires se rencontrent déjà.

Il est souvent inconscient, sujet à de fréquentes hallucinations, et soumis à des entraînements qui le promènent du burlesque à l'atroce, en accrochant quelquefois le sublime.

Ses sentiments n'ont aucune fixité, et varient sous l'influence de diverses causes, parmi lesquelles le tempérament joue un rôle prépondérant.

Ses relations sont toujours incertaines, et parfois dangereuses.

Un point important est de les rendre, dans le plus grand nombre de cas, inoffensives et même agréables.

On y parvient, en pratiquant à son égard, une indulgence et une bienveillance transcendantes.

On arrive ainsi à le voir sous des dehors, dont l'illusion fait le charme.

Or l'illusion, en matière de sentiment, vaut la réalité, puisqu'elle produit les mêmes impressions, et qu'à l'heure du changement inévitable, elle laisse la même amertume.

Rien n'étant certain en dehors de l'impératif, il est souverainement absurde de contrarier quelqu'un, sur sa manière de voir. Mais il est permis, entre gens calmes et réfléchis, de constater pourquoi et comment, on diffère d'appréciation, sur un sujet donné.

Néanmoins c'est un devoir, toutes les fois qu'on peut le faire avec fruit, de travailler à répandre des idées, qui paraissent susceptibles de se transformer un jour, en postulats ou centres d'harmonie.

En morale, toute la valeur d'un acte réside dans l'intention qui l'inspire. Si l'intention a pour objet un bien ou un agrément, sans conséquence nuisible, l'acte est moral ; dans le cas contraire, il est immoral.

Bonté est donc synonyme de moralité, et méchanceté d'immoralité. Ce critère est simple. Il suffit de l'appliquer avec sincérité, c'est-à-dire après avoir consulté sa conscience.

L'appel à la conscience, dans les cas douteux, est d'ailleurs la seule casuistique à proposer, parce que c'est la seule possible dans l'application.

L'homme le mieux doué et le mieux intentionné, n'étant jamais exempt de commettre des fautes, le dernier mot de la sagesse humaine, est humilité.

C'est à ce point culminant que Socrate était arrivé.

L'exemple est bon à suivre.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-Propos 5
Introduction 9
Chapitre I. — De la Méthode. 15
Chapitre II. — De la Philosophie en général, et de la Philosophie synthésiste en particulier 19
Chapitre III. — De la légitimité de la connaissance. — Scepticisme et Dogmatisme 23
Chapitre IV. — Du Scepticisme depuis les Anciens jusqu'à Kant 27
Chapitre V. — Du Scepticisme de Kant. 31
Chapitre VI. — Réfutation du Scepticisme de Kant. 37
Chapitre VII. — Des divers degrés de la connaissance. — La vérité impérative, absolue, universelle, humaine 45
Chapitre VIII. — Des divers degrés de la connaissance. (*Suite.*) — Foi, Conviction, Croyance, Postulat. 55
Chapitre IX. — Limites de la connaissance 61
Chapitre X. — Les Principes et leurs conséquences. — La Vérité et l'Erreur relatives. 67
Chapitre XI. — Bilan synthésiste de la raison humaine 75
Chapitre XII. — Espérance à fonder sur l'avenir de la raison humaine. 79
Chapitre XIII. — De quelques Principes déjà parvenus au postulat. 83
Chapitre XIV. — De quelques Principes qui aspirent au postulat 91
Chapitre XV. — Des vrais mobiles de l'homme. . . 95
Chapitre XVI. — De quelques Passions et Sentiments qui paraissent désintéressés. — L'Amour. 101

Pages.

Chapitre XVII. — Les Plaisirs de la conscience. . . 109
Chapitre XVIII. — Considérations sur les traités de morale 113
Chapitre XIX. — La Morale et le Devoir. 117
Chapitre XX. — Devoirs relatifs. — Contrats, Vœux, Serments, Promesses. 125
Chapitre XXI. — De l'Éducation morale. — La Religion et le Matérialisme. 133
Chapitre XXII. — De la réalité objective des Postulats religieux 141
Chapitre XXIII. — Dieu et l'Univers. 147
Chapitre XXIV. — Conception générale du monde physique. 159
Chapitre XXV. — Le Mérite et le Démérite. — Les Récompenses et le Châtiment 167
Chapitre XXVI. — Physiologie synthésiste de l'homme 175
Chapitre XXVII. — Physiologie synthésiste de l'homme (*Suite.*) 181
Chapitre XXVIII. — La Société et les Mœurs. . . . 189
Chapitre XXIX. — La Politique et le Gouvernement. 197
Chapitre XXX. — La République 207
Chapitre XXXI. — Le Problème social 215
Chapitre XXXII. — Les Lois supérieures. — Loi immanente, Loi préétablie 225
Chapitre XXXIII. — Les Lois supérieures. (*Suite.*) — Loi de la Destinée humaine. 233
Chapitre XXXIV. — De la prévision des événements humains. 239
Chapitre XXXV. — Principes de Logique synthésiste. 249
Chapitre XXXVI. — Résumé synthésiste 255
Chapitre XXXVII. — Règle de conduite synthésiste 271
Chapitre XXXVIII. — Microsommaire des trois objets principaux de la Philosophie synthésiste. 281

Toulon. — Typ. et Lith. Ch. MIHIÈRE et Cie, boulev. de Strasbourg, 56.